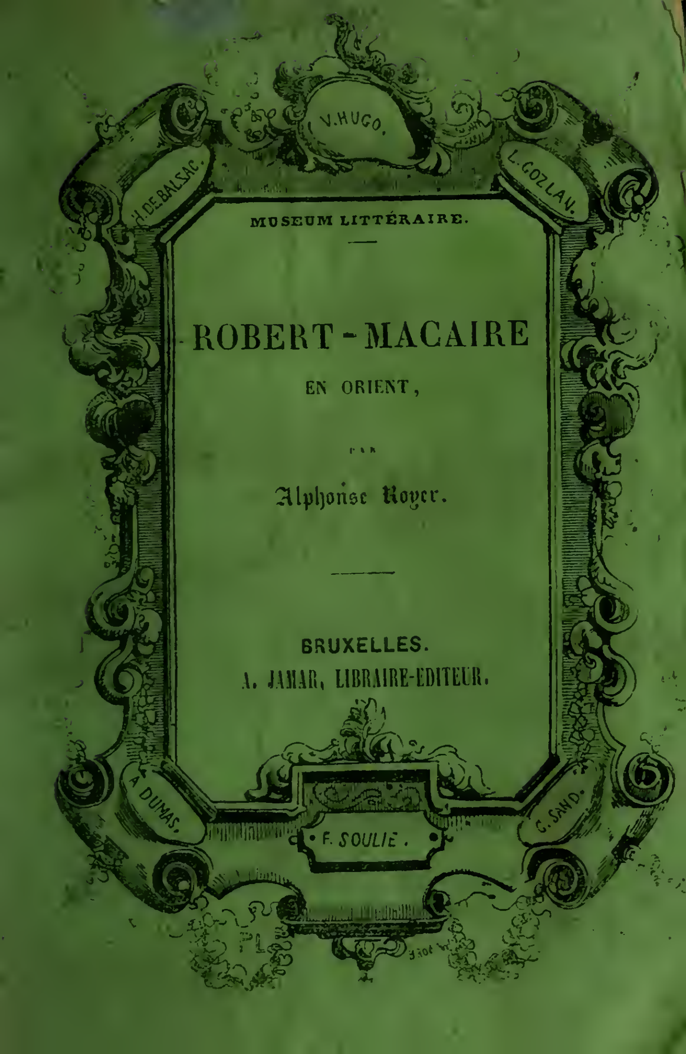


MUSEUM LITTÉRAIRE.

ROBERT-MACAIRE

EN ORIENT,

PAR

Alphonse Royer.

BRUXELLES.
A. JAMAR, LIBRAIRE-EDITEUR.

ROBERT MACAIRE

EN ORIENT.

Imprimerie de Delevingne et Callewaert

ROBERT MACAIRE

EN ORIENT,

PAR

Alphonse Royer.



BRUXELLES.

A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA RÉGENCE, 8.

1840

ROBERT MACAIRE EN ORIENT.

I

— Eh bien! Stéphanaki, quelles nouvelles nous apportez-vous de la Marine? — D'excellentes nouvelles, ma tante. Le navire du capitaine Nicophoros a été signalé. Ce soir, si le vent ne devient pas contraire, vous presserez dans vos bras votre fils. — Dieu vous entende! soupira madame Patrino, qui s'assit sur le divan de sa chambre et fit signe à son neveu de prendre place à ses côtés.

Puis elle frappa dans ses mains. Un domestique arabe entr'ouvrit la porte et vint offrir à la maîtresse

du logis une longue pipe de cerisier dont il aspira d'abord quelques bouffées de tabac, selon l'usage pratiqué dans le Levant. Stéphanaki se fit également servir une pipe allumée, et la conversation s'engagea de nouveau entre la tante et le neveu, aussitôt qu'un léger nuage de fumée eut commencé à monter vers le plafond.

— Ainsi donc, poursuivit la vieille dame grecque en essuyant une larme de joie qui roulait dans un sillon de ses joues; ainsi donc, mon correspondant de Marseille nous a tenu sa parole. Mon fils Sevastos nous est rendu, après douze années d'absence. Il ne nous quittera plus, j'espère. Ce cher enfant, qu'il me tarde de l'embrasser! Avez-vous fait prévenir vos cousines, Stéphanaki, que leur frère arrive aujourd'hui? La plus belle chambre de la maison est préparée pour le recevoir. Convoquez toute la famille pour fêter ce soir à ma table ce retour imprévu. Mon pauvre Sévastos! J'étais bien sûre qu'il ne nous avait pas oubliés!—Je souhaite pour vous, ma tante, reprit le jeune négociant grec, que Sévastos revienne meilleur qu'il n'est parti. Pour vous dire toute ma pensée, j'ai peine à croire que vous ayez jamais à le féliciter de son changement de conduite. Ses dernières escapades, dont le bruit est venu jusqu'à nous, m'autorisent à penser que ce n'est pas le repentir qui le ramène, mais le besoin d'argent.

Madame Patrino écarta vivement de ses lèvres l'ambre de sa pipe, et lançant à son neveu un regard de dépit : Tenez, Stéphanaki, il n'y a pas dans tout le quartier franc d'Alexandrie une plus mauvaise

langue que la vôtre. Pourquoi jugez-vous si mal mon Sévastos? Vous ne l'avez jamais connu, puisque depuis douze ans il a quitté l'Egypte, et que vous étiez alors commis de votre oncle Andréas à Scyra. — Il est vrai, ma tante, je n'ai jamais vu mon cousin Sévastos, mais la renommée m'a édifié à son égard. — Mon correspondant de Marseille, reprit madame Patrino, m'annonce pourtant qu'il s'est bien conduit pendant son séjour dans cette ville. — Où il a dépensé 4,000 francs en six semaines, continua Stéphanaki; 4,000 francs, sans compter son passage et sa dépense à bord, que vous aurez à payer au capitaine Nicophoros. — Il n'importe, Monsieur. J'entends que tout le monde ici accueille mon fils avec égards. C'est vous que je charge de l'aller chercher sur le navire et de le conduire chez moi. Nous verrons plus tard qui de nous deux l'avait le mieux jugé.

Stéphanaki tira sa montre et se leva pour prendre congé de sa tante. Les affaires de son commerce devaient le retenir à la douane jusqu'au soir. Madame Patrino fit trève à sa mavaise humeur, sur la promesse formelle que lui renouvela son neveu de lui ramener le fils ingrat qu'elle attendait, aussitôt que le capitaine Nicophoros aurait débarqué ses passagers.

Cependant une brise N.-E. poussait vers les côtes d'Egypte le navire qui portait toutes les espérances de madame Patrino. Stéphanaki, plongé dans la contemplation d'une cargaison de calicots et d'indiennes qu'un brick anglais venait de verser pour

son compte à la douane d'Alexandrie, ne songeait pas le moins du monde que le débarquement de son cousin Sévastos pût anticiper sur ses prévisions. Quand il fut au bout de ses chiffres et de son enthousiasme pour les calicots anglais, il s'informa du navire en vue. On lui montra ledit navire tranquillement à l'ancre dans le port et toutes ses voiles carguées. Il s'empressa de monter à bord, où il rencontra le capitaine.

— Mon cousin Sévastos? demanda-t-il en parcourant de l'œil le pont désert du bâtiment.—Il y a une demi-heure, répondit le capitaine, que j'ai mis à terre un jeune homme de ce nom; Sévastos Patrino, n'est-il pas vrai? — C'est bien lui. — Le fils de madame veuve Patrino, qui demeure dans la rue Franque? — C'est lui, répéta le négociant alexandrin. Je vais sans doute le rencontrer à la douane, où l'on visite les effets des passagers. — Vous perdrez votre temps, monsieur Stéphanaki, répondit le capitaine. — Pourquoi? — Parce que le jeune homme en question n'a pas d'effets à visiter. Il porte toute sa garderobe sur son dos. — Alors je le trouverai chez sa mère. — Je n'en crois rien, reprit le capitaine Nicophoros, car il m'a prié de lui indiquer une hôtellerie où l'on pût vivre à bon compte. Je ne l'ai pas envoyé à l'*Aquila d'Oro,* comme vous pensez bien. Vous le rencontrerez sans doute à l'hôtel des *Trois-Ancres.* — C'est singulier, dit le jeune négociant, et sa mère qui l'attend avec une si grande impatience!

Stéphanaki se hâta de redescendre à terre. Il tra-

versa rapidement les bazars d'Alexandrie et se dirigea dans la rue Franque vers un petit hôtel d'assez pauvre apparence, situé dans un renfoncement que font à cet endroit les belles habitations de pierre du quartier franc. C'est là que se trouve l'hôtel des *Trois-Ancres*, où les voyageurs légers d'argent vivent, tant bien que mal, en ménageant leurs ressources. La table d'hôte venait d'être servie au premier étage. Moyennant cinq piastres ou vingt-cinq sous de France par tête, une quinzaine d'affamés usaient largement du droit de dépouiller quelques carcasses de poule et un quartier de mouton assaisonné de légumes fricassés à l'huile.

Presque tous les convives assis à cette table suppléaient par l'espérance ou par l'illusion à l'exiguité de la chère que leur offrait l'hôtellerie. La fortune les avait plus ou moins maltraités dans leur pays natal, et ils accouraient en Egypte pour tenter des chances moins contraires. Ici c'était un caporal napolitain qui sollicitait de son altesse le vice-roi un grade de colonel qu'on ne pouvait lui refuser sans injustice, disait-il. Là un fabricant de briquets phosphoriques n'attendait plus que des cliens pour exercer la médecine qu'un de ses parens avait pratiquée avec succès sur les places publiques de Marseille. Plus loin un cordonnier parisien expliquait la grammaire et la prononciation françaises, et il attendait une chaire de littérature qu'on ne pouvait manquer de créer pour lui.

Ces divers industriels affectaient de se traiter l'un l'autre avec l'étiquette la plus délicate. Ils n'adres-

saient jamais, par exemple, la parole au caporal napolitain sans l'appeler *mon général*. Le marchand de briquets phosphoriques n'était jamais interpellé sans que la question ne fût enveloppée artistement dans le titre de docteur comme un bonbon dans son quatrain. Le cordonnier était désigné sous le titre de *savant professeur*. Le seul passager du capitaine Nicophoros ne jouissait encore que du titre de *monsieur*. On attendait qu'il choisit lui-même la qualité qu'il convenait de lui appliquer.

Monsieur Sévastos était un homme de trente-deux ans environ; sa taille, non plus que sa physionomie, n'offrait rien de remarquable. Son visage, légèrement hâlé par le soleil, s'encadrait dans un collier de barbe symétriquement taillé. Ses cheveux châtain-clair, séparés par une raie bien tranchée, venaient se rouler en boucles épaisses sur sa tempe droite. Il était silencieux et paraissait assez timide et modeste, car il ne levait qu'à de rares intervalles ses petits yeux bleus sur les personnes qui s'entretenaient avec lui. Son costume, où l'on reconnaissait les ciseaux d'un maître-tailleur de Paris, avait traversé visiblement des fortunes et des contrées bien diverses. Pourtant il le portait avec une certaine grâce, et il fallait y regarder de près pour reconnaître les avaries qu'il avait souffertes.

Quand le domestique maltais de l'hôtel des *Trois-Ancres* vint annoncer tout haut dans la salle commune qu'un négociant de la ville demandait à parler à M. Sévastos Patrino, le jeune voyageur se leva en rougissant et passa dans une petite chambre voisine.

Stéphanaki marcha au devant de lui, et lui prenant la main que Sevastos lui abandonna d'un air d'inquiétude et d'étonnement : Avez-vous fait un bon voyage? lui demanda-t-il en souriant. — Excellent, Monsieur, répondit le nouveau débarqué. — Je suis Stéphanaki votre cousin, reprit le visiteur. Allons, Sévastos, embrassez-moi.

Sévastos embrassa froidement son cousin, puis il tira son mouchoir, le posa sur ses lèvres, et se promena lentement dans la salle sans ajouter un mot.

— Mais, Sévastos, reprit Stéphanaki, je ne comprends rien à votre conduite. Comment, vous revenez dans notre ville natale après une absence si longue; votre arrivée est annoncée depuis si long-temps à votre mère, qui vous attend, la pauvre femme, avec une mortelle impatience, et sans pitié pour ses terreurs, vous venez vous loger dans une auberge, à deux pas de la maison où toute votre famille est réunie pour vous recevoir!

Sévastos hocha la tête, puis recommença de plus belle à se promener dans la chambre sans répondre à l'interpellation de son cousin. Stéphanaki insista pour l'entrainer chez madame Patrino.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit le voyageur, je suis bien ici, je ne veux voir personne. — Mais votre mère, Sévastos... — Je n'ai pas de mère! — Ingrat que vous êtes, voulez-vous donc la faire mourir de chagrin? ajouterez-vous ce dernier tort à tous ceux dont vous vous êtes rendu coupable à son égard? Venez, ne craignez pas ses reproches; son indulgence est plus grande encore que vos fautes. — Je ne sais ce que

vous voulez dire. Je vous le répète, je n'ai pas de mère. — Sévastos, s'écria Stéphanaki en le saisissant vivement par le bras, je me suis engagé à vous ramener chez ma tante; je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici sans vous.

Le voyageur se détacha brusquement de l'étreinte du jeune négociant, et le feu de son regard témoigna qu'il n'était pas homme à céder à la contrainte. Mais tout à coup il se radoucit, et se rapprochant de son interlocuteur : Eh bien, Monsieur, puisque vous le voulez absolument, je quitterai cette auberge, qui suffisait à ma modeste condition. Rappelez-vous que c'est vous qui m'en avez fait sortir. Marchons, Monsieur, je suis à vos ordres.

Stéphanaki serra la main de son cousin, et abordant le maître du logis dans l'embrasure d'une croisée, il lui glissa un talari dans la main pour payer la dépense de Sévastos sans que la fière infortune de celui-ci eût à rougir.

Tandis que les deux cousins remontaient silencieusement le pavé inégal de la rue Franque, toute la famille s'était réunie dans la maison de madame Patrino, où chacun attendait avec anxiété le retour du fils prodigue expédié de Marseille, par le correspondant, avec une lettre d'avis. Les plats fumans étaient dressés pour le souper, les lampes allumées, l'enthousiasme prêt, les demoiselles parées de leurs plus beaux habits. Il ne manquait plus au rendez-vous que le héros de la fête. Un coup de marteau retentit enfin à la porte; tout le monde se leva.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que nous

accompagnions d'une courte note explicative chacun des portraits qui composent cette galerie. En tête de la liste, madame veuve Patrino; cinquante-cinq ans environ; riche veuve d'un ancien marchand; costume à la grecque; longue robe lamée d'argent, chevelure *idem;* teint purpurin composé de blanc de céruse faiblement nuancé de carmin; sourcils, peints à la turque, figurant deux pleins cintres, juxta-posés sur des yeux brillans comme des fenêtres d'église; au-dessus des lèvres, légères moustaches grisonnantes, l'ambre d'un superbe tchibouk constamment appuyé sur la bouche. N° 2, mesdemoiselles Pésouna et Odoxia, ses filles, belles personnes brunes, également fines et élancées, yeux d'Egypte, scintillans comme des étoiles noires (grâce pour la métaphore, imitée des *soleils noirs* d'un illustre poète allemand, notre ami). Mademoiselle Pésouna a cet attrait naturel, cette désinvolture nonchalante qui distingue toutes les femmes lévantines. Elle a conservé le costume national; sa tête charmante est couronnée d'un turban de mousseline blanche dans les plis de laquelle s'enroulent les nattes de ses longs cheveux couleur de jais. Sa sœur Odoxia, élevée par une gouvernante française, a plus d'apprêt dans son langage, et sa toilette est plus étudiée. Elle est vêtue à la dernière mode de Paris venue de Marseille par le paquebot; elle touche du piano, lit les romans de M. de Balzac et raffole du vaudeville sentimental de M. Scribe. Sur le théâtre de société d'Alexandrie, elle obtint naguère un succès de rage dans la *Fille de l'Avare* et dans l'*Orpheline russe.*

Parmi les oncles et cousins à divers degrés, nous ne citerons que M. Dindrinos, ancien gabier sur une frégate ionienne, présentement lieutenant de vaisseau pour le compte de son altesse le vice-roi d'Egypte.

Un cri général d'attendrissement éclata à l'entrée de Stéphanaki, suivi de Sévastos, que madame Patrino manqua d'étouffer en le pressant dans ses bras.

— Mon fils, mon fils, je te retrouve donc enfin!

La pauvre femme ne savait dire autre chose. Ses sanglots et ses exclamations s'entrecoupaient par intervalles égaux. Quand madame Patrino eut assouvi les premiers appetits de son amour maternel, Pésouna et Odoxia vinrent chacune à son tour embrasser leur frère. Au bout de cinq minutes de caresses, l'oncle Dindrinos, à qui les lèvres démangeaient, arracha Sévastos à ses nièces pour avoir sa part de la tendresse générale; il le pressa et le repressa contre son sein, puis les cousins se passèrent de mains en mains le voyageur, jusqu'à ce qu'enfin la série des embrassades étant épuisée, on fit asseoir Sévastos dans un vaste fauteuil, et chaque convive se plaça devant la table.

Odoxia et Pésouna s'assirent à côté de leur frère. Madame Patrino roula son fauteuil à l'autre extrémité de la chambre, afin de se trouver en face de son cher fils et de repaître ses yeux de ses moindres mouvemens. Quant à Sevastos, toujours aussi froid et aussi impassible, il n'avait pas écarté de sa bouche un foulard roulé en tampon dans sa main, et qui lui cachait comme un masque la partie inférieure du visage. Ce

fut en vain que sa mère et ses sœurs déposèrent sur son assiette les plus succulens morceaux; ce fut en vain que son oncle Dindrinos remplit son verre d'un vieux vin de la commanderie qu'il avait rapporté lui-même de Larnaca : le silencieux voyageur demeura insensible aux biscuits de Pésouna et aux sourires de la belle Odoxia, aussi bien qu'aux provocations bachiques de l'ex-gabier ionien.

Stéphanaki examinait d'un œil de doute et de méfiance le passager du capitaine Nicophoros. Celui-ci, toujours dans la même position, refusait de boire et de manger, quoique le diner, à peine commencé à l'hôtel des *Trois-Ancres,* ne fût pas de nature pourtant à lui ôter l'appétit. Aux sollicitations de son cousin, Sévastos répondait sans cesse : J'ai dîné; je n'ai pas faim : je suis indisposé. Stéphanaki crut enfin pouvoir le forcer à découvrir entièrement son visage, en lui faisant apporter un tchibouk et une tasse de cafe, hors-d'œuvre obligés qui accompagnent tous les actes de la vie orientale, et qu'on ne saurait refuser sans faire injure à celui qui les offre.

— Je ne fume pas, je ne bois pas, répondait toujours Sévastos.

Stéphanaki avait pourtant remarqué que les vêtemens et l'haleine de son cousin sentaient terriblement le tabac et le punch. Quelques réponses évasives de Sévastos aidant à l'intelligence du jeune négociant, il fut illumine d'une idée soudaine.

— Plus de doute, se dit-il à lui-même, cet homme n'est pas le fils de ma tante; c'est quelque intrigant, et l'Egypte en pullule, qui aura jugé convenable de profiter d'un quiproquo.

Les attentions marquées et les caresses innocentes que prodiguaient les deux jeunes filles à cet inconnu achevèrent d'exaspérer Stéphanaki. Il est bon de dire qu'il s'était lui-même déclaré depuis long-temps le soupirant en titre de la charmante Odoxia. Il frémissait donc à la seule idée de partager avec quelqu'un l'amitié de sa cousine. Jusqu'à la fin du repas la contenance du voyageur fut la même; il ne répondait que par monosyllabes à toutes les questions qui lui étaient adressées, et son foulard ne cessa de s'appuyer contre son visage. Pourtant, quand les convives furent sur le point de quitter la table, Stéphanaki s'avisa d'un stratagème qui lui réussit à souhait. Remplissant son verre jusqu'au bord, il porta la santé de Sévastos. Malgré le mal de dents dont il se plaignait, il fallut bien que le voyageur répondit à cette attention. Stéphanaki put alors examiner son cousin à son aise. Il fronça le sourcil, et quittant brusquement sa place, il invita madame Patrino, sa tante, à le suivre dans la salle voisine, où il avait, disait-il, à lui parler d'une affaire importante.

II

— Que me voulez-vous, Stéphanaki, et que signifie ce visage tout bouleversé? dit à son neveu madame Patrino après avoir fermé la porte de la salle à manger. — Ma tante, on se joue de vous. — Qui se joue

de moi? — Cet homme que vous appelez votre fils. — Etes-vous fou, Stéphanaki? — Je suis dans mon bon sens, ma tante. Ou je m'abuse étrangement, ou ce n'est pas mon cousin Sévastos qui est en ce moment assis à votre table. — Voilà bien de vos idées, mon neveu, interrompit madame Patrino en croisant les bras sur sa poitrine. Ainsi mon correspondant de Marseille se trompe; votre oncle Dindrinos se trompe; je me trompe moi-même, moi qui l'ai élevé, ce cher enfant, moi qui ai ses moindres traits encore gravés dans la mémoire. Ainsi l'instinct irrésistible qui me poussait vers lui, mon émotion, mes larmes, la joie de ses sœurs, erreur que tout cela! vous seul, Stéphanaki, vous jouissez de votre raison! Vous qui n'avez jamais connu Sévastos, comment osez-vous vous établir le juge d'une pareille question? Croyez-moi, rentrons dans la salle et ne me parlez plus de vos songes creux. Je vous pardonne votre froideur à l'égard de mon fils, mais, pour l'amour de moi, veuillez au moins lui témoigner quelque déférence.

Stéphanaki comprit combien sa présomption était grande.

— Puisque toute sa famille le reconnaît, se dit-il à lui-même, il faut donc que mon jugement soit en défaut. Pourtant il ne se tint pas pour battu. Arrêtant sa tante par la manche de sa robe : Je vous ai toujours entendu dire, poursuivit-il, que mon cousin Sévastos avait un signe à la joue.—C'est vrai, comme sa sœur Pésouna. — Eh bien! cet inconnu n'a pas de signe à la joue. — Mais, mon neveu, interrompit

madame Patrino, il y a mille exemples de ces marques naturelles qui ont disparu avec la jeunesse. — Fort bien, reprit Stéphanaki, mais il n'y a pas d'exemple, je le suppose du moins, que des cheveux noirs soient devenus châtains. — Vous rêvez, mon neveu, cet inconnu, ainsi que vous l'appelez, a les cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. — Il n'a pas les cheveux plus noirs que les yeux, ma tante. — C'est singulier, appelons mon frère Dindrinos pour éclaircir cette affaire, car, sans vous le reprocher, mon neveu, vous êtes sujet aux jugemens téméraires. — Je le veux bien, répondit Stéphanaki, triomphant de l'effet que venait de produire son dernier argument. L'oncle Dindrinos accourut et confirma les observations de Stéphanaki. Madame Patrino toutefois refusa de se rendre à cet avis avant qu'on eût mis le voyageur à même d'expliquer ce singulier changement. Ils rentrèrent tous trois dans la salle à manger, où le douteux Sévastos était nonchalamment assis sur le divan, jouant avec les mains blanches de ses sœurs, tendrement appuyées sur ses genoux. Un instinct de jalousie fit dresser les cheveux sur la tête du négociant alexandrin. Il se hâta d'attirer à lui Odoxia, et prenant sa place auprès du cousin suspect : Sévastos, lui dit-il, vous avez bien des aventures curieuses à nous conter; mais parmi les bizarres métamorphoses que vous avez dû subir dans votre existence agitée, la plus miraculeuse, à mon gré, c'est celle de votre chevelure, devenue blonde de noire qu'elle était.

L'oncle Dindrinos, cessant pour un moment de

faire pirouetter les fruits d'Amérique pendus en breloques à la chaîne d'or de sa montre, descendit parallèlement ses deux mains le long de ses cuisses, et les arrêtant sur ses genoux, il s'inclina légèrement comme un dromadaire qui va prendre sa charge. Le visage de madame Patrino portait les signes de la plus violente inquiétude. Un vague espoir lui disait pourtant que celui qu'elle avait reconnu pour son fils sortirait vainqueur de cette injuste attaque. Stéphanaki renouvela sa question d'un ton bref qui voulait une réponse. Sévastos leva les yeux vers le plafond, et hochant la tête d'un air désespéré, il répondit en serrant la main de son cousin : C'est le malheur qui m'a changé ainsi!

Madame Patrino fondit en larmes et se précipita dans les bras de son fils.

— Mon pauvre Sévastos, s'écria-t-elle en le couvrant de baisers, va, en dépit des envieux, je te ferai oublier les maux que tu as soufferts.

Pésouna et Odoxia pleurèrent en voyant pleurer leur mère. L'oncle Dindrinos, qui se piquait d'être sensible, tira son madras de sa poche et se moucha, ne pouvant pleurer. L'argument de Stéphanaki touchant les yeux noirs devenus bleus n'obtint pas plus de succès sur la famille que celui de la chevelure : ils furent tous deux renversés de fond en comble par cette seule phrase pathétiquement prononcée : C'est le malheur!

Stéphanaki aurait voulu pousser plus loin ses épreuves, mais la victorieuse réplique de Sévastos rendit tous ses efforts inutiles. Madame Patrino, afin

de couper court à la discussion, déclara qu'il était temps que tout le monde allât se coucher. Le fils de la maison, légalement installé dans ses droits, fut conduit par sa mère dans l'appartement qu'on lui avait réservé. La tendre Pésouna apporta elle-même un verre d'eau sucrée à son frère, et la belle Odoxia l'embrassa sur le front afin de chasser de son sommeil les mauvais rêves.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, Stéphanaki, tout pensif, se dirigea vers la Marine, où il rencontra le capitaine Nicophoros, auquel il fit part de ses soupçons. Sur le portrait que le négociant lui traça, le capitaine affirma que le commensal de l'hôtellerie des *Trois-Ancres* était bien le même individu consigné à son bord par le correspondant marseillais. Il tira même de son portefeuille le passeport du jeune homme, dûment paraphé, signé et légalisé. Stéphanaki s'en retourna tristement vers la maison de sa tante, où il trouva le voyageur prenant sa tasse de café, assis sur le divan entre Odoxia et Pésouna qui l'embrassaient et le caressaient à qui mieux mieux. Il eut même la douleur de s'apercevoir que les deux cousines, au contraire de lui, s'étaient éprises d'une façon aussi soudaine que singulière d'un homme qui lui inspirait une si profonde aversion. Le voyageur se laissait caresser et complimenter comme s'il eût juré de faire mourir de jalousie son pauvre cousin amoureux. Chaque fois que le regard de Sévastos rencontrait le regard des deux jeunes filles, le malheureux Stéphanaki croyait y lire les tendres confidences et le muet langage d'une passion naissante. Il aurait quitté la

place pour s'affranchir d'un tel supplice, si le voyageur ne se fût levé pour sortir. Dans cette action qui n'était peut-être due qu'au hasard, Stéphanaki ne voulut voir que le dédain d'un amant heureux qui prenait en pitié ses souffrances. Il avait bonne envie de suivre Sévastos dans la rue et de lui chercher querelle sous un prétexte quelconque, mais il rencontra, dans l'antichambre, sa tante Patrino et l'oncle Dindrinos, qui l'abordèrent le passeport de Sévastos à la main. Cette circonstance fut le sujet d'une nouvelle réprimande que Stéphanaki dut subir sans pouvoir avancer un mot pour sa justification. Dindrinos alla même jusqu'à prétendre qu'il n'avait jamais vu à son neveu Sévastos que des yeux bleus et des cheveux châtains.

Stéphanaki sortit sans se donner la peine de rappeler à son oncle qu'il avait tenu la veille un langage tout contraire.

Pendant trois jours, Stéphanaki affecta de ne plus paraître chez sa tante, espérant bien que son opposition produirait quelque effet. La famille lui tint rigueur. Le quatrième jour, il rencontra sur le port son suspect et abhorré cousin qui donnait le bras à Odoxia et à Pésouna, et qui jeta sur lui en passant un de ces sourires insolens qui disent tant de choses en une pareille occasion. Stéphanaki rentra chez lui comme un fou : il était au supplice. Il se rappela heureusement la demeure d'un Grec smyrniote qui avait voyagé deux ans en qualité de domestique de Sévastos. Il y courut.

— Paximadi, lui dit-il, si je te faisais voir mon

cousin Sévastos, ton ancien maître, tu le reconnaîtrais bien, n'est-ce pas?

— Certainement, Monsieur, je le reconnaîtrais entre mille, comme je vous reconnaîtrais vous-même.

— Suis-moi donc.

Ils arrivèrent bientôt à la maison de madame Patrino.

— Voici Paximadi, ma tante, qui demande avec instances à baiser la main de son ancien maître.

La vieille dame fut ravie de cet empressement.

— Vous le voyez, mon neveu, tout le monde ne partage pas vos préventions contre mon fils.

Stéphanaki secoua la tête sans répondre. Madame Patrino précéda les deux visiteurs dans la salle où se tenaient ses filles avec leur frère.

— Sévastos, s'écria-t-elle avec cette volubilité qui caractérise le langage des populations grecques, et sans que les gestes d'impatience de Stéphanaki pussent l'arrêter un instant! Sévastos, voici Paximadi, ton ancien domestique, qui a voyagé deux ans avec toi en Grèce, à Smyrne et à Constantinople. Tu le reconnais bien, n'est-ce pas? — Oui, ma mère, je le reconnais, ce bon Paximadi; comment se porte-t-il?... Il a comme moi quelques années de plus aujourd'hui. — C'est vrai, répondit le Smyrniote en se grattant le revers de la main d'un air hébété. — Vous vous souvenez sans doute, Sévastos, interrompit Stéphanaki, de la ville et de la circonstance où vous quittâtes ce brave homme? — S'il s'en souvient! reprit madame Patrino. S'il a laissé Paximadi malade de la fièvre à Constantinople, c'est qu'il devait partir im-

médiatement pour Navarin... N'est-ce pas, Sévastos?

Stéphanaki se mordit les lèvres.

— Tu ne m'en as pas voulu, Paximadi? reprit Sévastos en balançant tranquillement sa jambe droite, appuyée sur sa jambe gauche. — J'aurais été bien ingrat, Monsieur, car vous m'aviez laissé de quoi payer mes frais de retour; aussi ma femme et moi nous n'avons cessé de prier Dieu pour vous. — Et ta femme à propos, continua Sévastos, comment se porte-t-elle, cette excellente Catina? — Marigo, vous voulez dire? — C'est juste, cette bonne Marigo! — Comment! monsieur daigne se souvenir d'elle? Elle se porte bien, ainsi que nos chers petits enfans, qui sont grands aujourd'hui. — Si ma mère le permet, reprit Sévastos, en tirant de sa poche une bourse neuve bien garnie, je vais t'offrir, Paximadi, un beau doublon d'Espagne, en te priant de boire à la santé de ton ancien maître.

Se précipitant sur la main que Sévastos lui tendait, le domestique smyrniote en enleva le doublon, qu'il glissa dans sa ceinture; puis du même coup il couvrit cette main généreuse de larmes et de baisers. Madame Patrino embrassa son fils. L'oncle Dindrinos embrassa sa sœur et son neveu. Stéphanaki, battu cette fois encore, jugea prudent de se retirer, et dans sa retraite il entraîna dehors Paximadi qui porta la main sur sa ceinture pour protéger son doublon. Quand ils furent dans la rue : Comment, coquin, dit Stéphanaki au valet grec, tu as le front de reconnaître dans cet homme ton ancien maître? — Je doutais, Monsieur, de son identité; mais sa générosité a levé tous mes doutes, et s'il faut maintenant vous avouer

franchement mon idée, c'est que je ne sais plus qu'en penser.

Cependant Stéphanaki était plus que jamais confirmé dans son premier jugement. Ne pouvant ouvrir les yeux à sa tante et à ses cousines, qui après toutes les épreuves dont le prétendu Sévastos avait triomphé, refusaient d'admettre à l'avenir le plus léger doute à son sujet, il recommença sa guerre d'observation, persuadé que cet intrigant se trahirait lui-même quelque jour. En effet, une semaine s'était à peine écoulée, le capitaine Nicophoros vint trouver Stéphanaki, et lui annonça que son cousin cherchait secrètement à emprunter cinq mille talaris sur une lettre de change en blanc, portant son acceptation. Stéphanaki engagea le capitaine à prendre jour avec Sévastos pour lui prêter la somme qu'il lui demandait. Le capitaine convint de prévenir Stéphanaki une heure auparavant la signature de la lettre de change. Le soir même de ce jour un marin apportait à ce dernier une missive du capitaine. Le neveu de madame Patrino courut vers le port et monta sur le navire de Nicophoros. Son soi-disant cousin y arriva quelques minutes après lui. Sévastos, en entrant dans la chambre du capitaine, trouva celui-ci occupé à compter des talaris qu'il empilait symétriquement sur sa table.

— Soyez le bien-venu, lui dit Nicophoros en lui présentant une plume et une feuille de papier blanc. Ecrivez ici : *Accepté pour la somme de cinq mille talaris*, et signez.

L'ex-convive de l'hôtel des *Trois-Ancres* écrivit

son acceptation avec une légèreté de main qui eût fait honneur à un banquier. Quand il releva la tête, il vit en face de lui, debout contre la porte de la chambre, le regard menaçant et les bras croisés sur la poitrine, le neveu de madame Patrino, qui lui dit en secouant la tête : A nous deux maintenant, Monsieur!

Et lui présentant une lettre ouverte, il ajouta : Connaissez-vous cette écriture? c'est celle de mon cousin. J'ai retrouvé dans des papiers de famille cette preuve irrécusable de votre crime. Vous n'êtes pas Sévastos, Monsieur.

L'étranger ne se déconcerta point; il répondit avec calme : Je ne m'appelle pas ainsi, cela est vrai; mais est-ce moi qui ai pris ce nom? n'est-ce pas vous et les vôtres qui me l'avez donné? En arrivant à Alexandrie, suis-je allé demander à madame Patrino : Logez-moi dans votre maison, nourrissez-moi, habillez-moi? N'est-ce pas vous qui m'avez forcé à quitter pour vous suivre la modeste auberge que j'avais choisie pour séjour? Lorsqu'à toutes vos sollicitations je répondais : Laissez-moi, je n'ai pas de mère! ne m'avez-vous pas improvisé une famille? — Mais le passeport, Monsieur! s'écria Stéphanaki, mais l'argent escroqué au correspondant de ma tante à Marseille! mais cette somme de cinq mille talaris pour laquelle vous venez de commettre un faux! — Pour cela, j'en conviens, j'ai eu des torts. — Vous appelez cela des torts, répéta en ricanant le capitaine Nicophoros : vous allez apprendre que la justice leur donne un autre nom.

Le capitaine fit entendre un coup de sifflet. Au

même instant, deux matelots vigoureux se précipitèrent dans la chambre, et saisissant le bandit au collet, ils le conduisirent à la prison d'Alexandrie. Stéphanaki fit entre les mains du magistrat une déposition circonstanciée des faits, puis il se rendit chez sa tante, qui s'évanouit deux fois au récit de ce qui venait de se passer. Odoxia et Pésouna s'enfermèrent en pleurs dans leur chambre et refusèrent obstinément de descendre pour le repas du soir. Dindrinos affirma qu'il s'était toujours douté de quelque chose.

Les juges turcs sont expéditifs, comme l'on sait. Deux heures après son écrou, le prisonnier avait reçu cent coups de bâton sur la plante des pieds. Comme le châtiment menaçait de ne pas s'arrêter là, l'aventurier réclama l'intervention du consul de Sardaigne, qui envoya son chancelier pour recevoir sa déclaration. L'étranger tira de la doublure de son habit un passeport de six ans de date, dont le signalement se rapportait exactement à lui, dans lequel il était désigné sous les nom et prénom de Pippo Ronciglio, *sans profession*. Le chancelier le mit sous la garde de deux *kharass* et l'expédia avec une lettre d'envoi, ainsi que le veut l'usage en pareil cas, à un capitaine de sa nation qui devait mettre à la voile pour Gênes le lendemain. Les *kharass* allumèrent leurs tchibouks et traversèrent lentement la ville avec leur prisonnier, qui, au milieu des cris de la populace, semblait résigné à son sort. Ses gardiens lui firent monter devant eux l'échelle du navire sarde et ils montèrent après lui, quelque peu empêchés dans leur ascension par leurs culottes flottantes et par les armes embar-

rassantes dont leur ceinture était garnie. Ils appelèrent le capitaine, qui vint à leur rencontre et qui ouvrit nonchalamment la lettre de cachet de son consul; puis ils demandèrent un reçu de la personne du prisonnier.

— C'est trop juste, répondit le capitaine en parcourant des yeux le pont de son navire; mais où diable avez-vous caché votre marchandise?

Les *khavass* poussèrent des hurlemens désespérés en n'apercevant plus leur victime, qu'ils croyaient résolument assise au pied d'un mât en les attendant. Ils pensèrent que le malfaiteur pouvait s'être caché dans l'intérieur du navire. Ils sondèrent de leurs yataghans tous les coins et recoins de l'entrepont et de la cale. Peines inutiles : après une heure d'impatience et de fatigues, le patron d'une barque qui traversait le port apprit au capitaine sarde qu'on avait vu un homme faire le plongeon du haut de son bord et gagner à la nage un chebek turc qui sortait en ce moment du port d'Alexandrie, en destination pour Constantinople.

III

Un an s'était écoulé depuis la brusque disparition du voyageur qui avait causé tant d'émotion dans le quartier franc d'Alexandrie. Madame Patrino, en mourant, avait laissé ses deux filles sous la tutelle de leur oncle Dindrinos, qui s'occupait à réaliser la for-

tune de ses jeunes pupilles. Une grande partie de l'héritage de leur mère demeurant sous le séquestre provisoire du gouvernement turc, un voyage à Constantinople devint nécessaire. Le lieutenant de frégate du vice-roi d'Egypte se munit de lettres de recommandation pour les ridjals les plus influens de Stamboul, et il partit avec ses deux nièces pour obtenir à tout prix une prompte et lucrative justice.

La traversée fut heureuse; on n'eut que trois cas de peste à bord; deux mâts seulement furent rompus par la tempête, et on ne relâcha que dans quatre ports pour réparer les avaries du bâtiment. Odoxia et Pésouna ne s'ennuyèrent pas excessivement, car, d'abord, leur gracieux oncle, affairé qu'il était par le besoin de critiquer toutes les manœuvres de l'equipage, ne leur imposa pas plus d'une heure par jour de sa filandreuse et vide conversation, et puis ensuite elles purent s'entretenir à leur aise de leurs pensées de jeunes filles, pensées singulières, plus multipliées et plus mystérieuses que les étoiles qui brodent le manteau bleu du ciel. Le sujet de leurs entretiens de la nuit pendant ce long voyage n'était pas moins bizarre que les rêves éclos dans leur imagination orientale. N'allez pas croire pourtant que les deux sœurs passassent les heures précieuses à se débiter mutuellement de belles tirades romantiques sur les pittoresques tableaux de la nature qui venaient chaque jour enchanter leurs regards dans cet archipel grec qu'on prendrait pour des corbeilles de fleurs flottantes. Le cœur d'une jeune fille n'est pas aussi vaste que celui

d'un poète, il résume d'ordinaire ses affections sur un seul point, et ce point c'est un amant, lequel, grâce à la prévoyance des mères et des tuteurs, prend le plus tôt possible, par égard pour la morale, le nom de mari.

Odoxia et Pésouna voulaient donc toutes deux un mari. La première, peu touchée des vertus commerciales de son cousin Stéphanaki, avait refusé nettement de trôner dans un comptoir, et le pauvre diable était allé, de désespoir, fonder une banque maritime à Marseille. L'élégante Odoxia souhaitait un mari fait aux bonnes manières de l'Europe; la sentimentale Pésouna, se trouvant assez riche de la succession de sa mère, désirait faire le bonheur d'un jeune et beau cavalier blond ou châtain, assez pâle pour qu'on pût raisonnablement supposer qu'il avait connu les amertumes de la vie. En mariage comme en littérature, les jeunes filles, comme on sait, affectionnent les antithèses. Cette figure de rethorique règne assez communément sur les générations de quinze à vingt-cinq ans. Pésouna avait donc trouvé son antithèse, comme sa sœur Odoxia avait entrevu son cavalier blond ou châtain à la tournure élégante. Malheureusement, elles reconnurent aux premiers mots échappés que toutes deux, sans se consulter, s'étaient arrêtées secrètement sur le même choix. Ne sachant plus où reporter la tendresse qu'avait fait naitre en elles celui qu'on leur avait présenté comme leur frère Sévastos, elles continuaient, par habitude, de le chérir. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elles ne croyaient pas un mot des histoires que l'on racon-

tait sur la conduite et sur le départ du voyageur étranger, et que chacune d'elles attribuait à une passion romanesque son introduction et son séjour dans la maison de madame Patrino leur mère.

L'oncle Dindrinos, à peine débarqué à Péra, s'informa tout d'abord des moyens de faire réussir ses sollicitations pour la levée du séquestre. On le conduisit chez un pacha en demi-solde qui attendait en fumant sa pipe qu'il plût à Mahomet de joindre à son titre un emploi. Le lieutenant de frégate parla si bien et appuya ses argumens de si riches cadeaux, que le pacha permit qu'on traitât l'affaire avec son médecin. Un médecin en Turquie est un homme universel; la science de guérir est le dernier des talens qu'on lui demande; il faut avant tout qu'il sache mener à bien par tous les moyens possibles les affaires de son maître. S'il faut lier une intrigue amoureuse ou politique, on pousse en avant le médecin; si l'on a besoin de connaître la pensée d'un individu qui puisse influer sur quoi que ce soit, en bien ou en mal, le médecin entre en campagne; quand on veut se débarrasser d'un rival ou d'un ennemi, on a recours encore à la science d'un médecin. La profession est, comme on voit, très élastique : aussi est-elle très accessible, et le premier venu, pour peu qu'il se sente à la hauteur de la tâche, peut l'exercer sans diplôme ni brevet.

L'oncle Dindrinos eut une idée magnifique pour assurer les intérêts de ses nièces. Il imagina d'en marier une au médecin du pacha. Celle de ses pupilles qu'il destinait à cette union pouvait bien, il

est vrai, trouver mauvais qu'on l'enfermât et qu'on lui voilât le visage; mais, d'après les renseignemens qu'il recueillit sur la philosophie de Méhémed-Effendi (c'était le nom du docteur) en matière de religion, Dindrinos se flatta de convertir une âme musulmane au christianisme, en lui donnant, pour l'indemniser de la damnation, une femme charmante et une dot assez ronde en bon or de ducats. Le lieutenant de marine alla donc visiter le médecin turc dans son divan.

Méhémed-Effendi était occupé à dévorer un perdreau rôti pour déjeûner, qu'il arrosait d'une série très multipliée de verres de vin de Champagne. Son Koran, du reste, était ouvert à côté de lui, et un chapelet d'ambre pendait à une boutonnière de sa redingote; une haute calotte de drap rouge lui descendait sur les yeux, et l'aurait fait ressembler à un malade en bonnet de nuit si son visage n'eût témoigné qu'il se portait à ravir. L'arrivée de Dindrinos parut cependant contrarier quelque peu Méhémed-Effendi. Le lieutenant du vice-roi attribua le froncement de sourcil du docteur au regret qu'il éprouvait de se voir surpris en contradiction formelle avec les défenses du prophète. Cette observation cadrait merveilleusement avec ses projets. Quand il se fut assuré que Méhémed-Effendi était garçon et qu'il n'avait pas pris absolument le mariage en horreur : Mon cher ami, lui dit-il, en lui frappant familièrement sur le ventre, vous êtes médecin d'un pacha, c'est bien; vous avez assez d'intelligence pour rendre très variable le chiffre des appointemens fixes qu'on vous

donne, c'est encore bien; mais le diable m'emporte si au cours où est la piastre aujourd'hui vous parvenez à mettre vingt mille talaris de côté. Et puis, voyez-vous, vos pachas sont plus capricieux que les jolies femmes. Ce sont des animaux, passez-moi l'expression, qu'on n'apprivoise jamais qu'à moitié; aujourd'hui ils vous lèchent, demain ils vous mangeront. Ecoutez, j'aborde franchement la chose avec vous, faites réussir promptement notre affaire, et il y a pour vous au bout de cela quatre-vingt mille talaris de dot avec la main de ma nièce Pésouna, si mes deux propositions vous arrangent.

Méhémed-Effendi ne se fit pas longuement prier pour se rendre aux vœux de Dindrinos. Après une heure de pourparlers, ils étaient d'accord sur tous les points et le lieutenant de frégate recevait l'autorisation d'annoncer à Pésouna qu'on n'attendait plus que ses beaux yeux pour achever la conversion d'un mécréant à la foi chrétienne. Dindrinos, enchanté de sa diplomatie, promit de revenir le lendemain avec sa nièce. En retournant à Péra, il sonda sa mémoire pour découvrir quel était le visage que lui rappelaient les traits de Méhémed-Effendi. Il n'y put parvenir; mais, à coup sûr, se dit-il à lui-même, cet aimable et spirituel garçon ressemble à quelque galant homme que j'ai connu durant mes longs voyages.

Les deux sœurs, qui attendaient leur oncle à l'hôtel de l'Europe, situé dans la grande rue de Péra, accueillirent la proposition avec des éclats de rire. Odoxia déclara que les Turcs avaient encore bien des

progrès à faire dans la science des belles manières et de la civilisation avant qu'elle songeât à prendre un mari parmi eux. Pésouna avait juré de ne jamais épouser qu'un cavalier blond ou châtain, et dont la physionomie indiquerait quelque instinct de la vie idéale et contemplative.

— Bon ! bon ! c'est cela ! à merveille ! répétait Dindrinos en se frottant les mains. C'est tout le portrait de mon docteur. Quand il sera chrétien, et costumé d'une façon plus présentable, vous en serez enchantées comme moi. Au reste, chère Pésouna, je ne te demande une décision que quand tu l'auras vu. Je compte d'ailleurs sur tes beaux yeux pour réchauffer le zèle de notre protecteur.

Le lendemain, Dindrinos et sa nièce se faisaient annoncer chez Méhémed-Effendi. Un domestique arabe portant dans ses bras un immense bocal les pria d'attendre que son maître eût fini de composer un médicament merveilleux qui devait rendre la santé au pacha son seigneur, indisposé depuis quelques jours. Quand le domestique eut fermé la porte du cabinet de Méhémed-Effendi : Je ne t'ai pas parlé, dit Dindrinos à sa nièce, de l'avantage que nous trouverons tous à posséder un aussi savant médecin dans notre famille. Je suis physionomiste, tu le sais.

Comme il achevait de parler, on entendit la voix du docteur dans la chambre voisine.

— Rhadaman, disait-il à son domestique, il faudra porter des pilules chez cet employé du sérail qui ressentait hier de si violentes coliques. — Il n'en a

plus besoin, Effendi. — Guéri? j'en étais sûr; il faut que le diable s'en mêle. — Non pas, Effendi; il est mort. — C'est absolument la même chose, Rhadaman. Porte toujours des pilules : elles serviront pour sa femme et ses enfans, s'il en a. A propos, une boîte de pilules chez ce capitaine de la garde du sultan qui me demandait hier... — Effendi, on l'a enterré ce matin. — Dieu est grand, Rhadaman! Tiens, voici la liste de mes malades; porte à chacun d'eux une petite boîte cachetée. — Avec quoi remplirai-je ces boîtes, Effendi? — Imbécile! toujours avec les pilules du bocal. — J'oubliais de vous dire, Effendi, que le pacha notre seigneur souffre aujourd'hui comme un damné. Il se plaint d'être ce matin plus mal qu'hier. Il a recommandé à ses fils de vous noyer dans le Bosphore s'il ne guérissait pas de sa maladie. Entre nous, vous devriez songer à mettre vos affaires en règle, car je crains bien qu'il ne voie pas la prochaine lune.

Dindrinos toussa fortement pour indiquer au docteur qu'il eût à ménager ses confidences. Rhadaman s'éloigna avec son bocal, et Méhémed-Effendi introduisit Dindrinos et sa nièce dans son divan. Pendant leur entretien, le lieutenant de marine eut le loisir de remarquer toutes les ressources et toutes les richesses qu'offrait l'esprit de son futur neveu. Il ne fut pas peu satisfait de l'impression que Méhémed-Effendi paraissait produire sur Pésouna. Il crut même distinguer dans la voix de la jeune fille une émotion qui augmentait visiblement quand Pésouna avait à répondre à quelques flatteries délicates, à quelques

gracieux complimens que lui adressait son prétendu. Quand la visite prit fin, Dindrinos offrit son bras à sa nièce. Il sentit que la main de la jeune fille tremblait d'une manière étrange en s'y appuyant. En retournant à son logis, à peine répondit-elle par quelques mots aux vives et curieuses questions dont son oncle la pressait. Elle était pensive, elle soupirait en regardant le ciel; le nom seul de Méhémed-Effendi la faisait tressaillir, et Dindrinos ne douta pas que les choses n'allassent au gré de ses souhaits.

Pésouna ne fut pas plutôt demeurée seule avec sa sœur qu'elle lui jeta les deux bras autour du cou en lui disant : Ma chère Odoxia, je l'ai retrouvé! Dieu a voulu qu'il me fût destiné pour époux. Tu ne seras pas jalouse de mon bonheur ; tu ne m'en voudras pas, n'est-il pas vrai? — Eh! pourquoi t'en voudrais-je, bonne sœur? — Il est si cruel de renoncer au plus doux rêve de sa vie! Quand on aime, il est si cruel de se dire : Une autre que moi est aimée! — En vérité, je ne te comprends plus, Pésouna, et de qui donc parles-tu? Ne viens-tu pas de voir Méhémed-Effendi, ton prétendu? — Oui, bonne sœur. Mais ce qui va bien t'étonner, c'est que ce Méhémed n'est autre que notre pâle et malheureux jeune homme d'Alexandrie, Pippo Ronciglio.

Odoxia s'éloigna vivement de sa sœur et son visage se colora d'une subite rougeur. Mais sa gaieté reprit bientôt le dessus. Elle offrit en souriant sa main à Pésouna.

— Ecoute, lui dit-elle, puisque tu es franche avec moi, je veux en user de même à ton égard. Tu

as été abusée par quelque hallucination. Ton esprit préoccupé aura confondu la réalité avec une apparence menteuse : quel rapport veux-tu qu'il existe entre ce Turc et le jeune homme d'Alexandrie? Je n'ai pas attendu que tu vinsses m'en informer pour apprendre que Pippo Ronciglio est à Constantinople. Avant-hier, ma sœur, je l'ai vu passer sous nos fenêtres dans la grande rue de Péra. La nuit commençait à tomber. Je croyais me tromper d'abord, mais je l'ai bien reconnu, car il m'avait aperçue au même instant, et s'appuyant d'un air mélancolique contre l'angle d'une maison, il s'est mis à me contempler avec cet air gracieux et fin que tu lui connais. Ce même soir, comme je me promenais au *Champ-des-Morts* avec mon oncle, qui m'avait devancée de quelques pas, je l'ai revu encore, et cette fois il m'a parlé, Pésouna. Que son air était touchant! Comme sa manière de s'exprimer rappelait la distinction de son origine! car ce nom de Pippo Ronciglio n'est sans doute pas plus le sien que celui de Sévastos, qu'il avait pris pour s'introduire auprès de nous à Alexandrie. Vois-tu, ma sœur, ce jeune homme est quelque personnage d'importance qui voyage incognito pour ses plaisirs. Une passion véritable et irrésistible l'enchaîne malgré lui sur mes pas. Enfin, pour achever de tout t'apprendre, ma bonne Pésouna, ce gentilhomme me propose de m'épouser à l'insu de mon oncle, car il importe, dit-il, que sa famille ignore notre union pendant quelque temps. Lorsque nos deux mariages seront accomplis, Pésouna, nous verrons laquelle de nous a le véritable Pippo Ronciglio pour époux.

Quelques jours encore, et l'on allait célébrer les noces de Pésouna avec Méhémed-Effendi. La dot de la jeune fille était prête, et l'on n'attendait plus que l'issue de l'affaire du séquestre pour la verser entre les mains du docteur au comble de ses vœux; de son côté, Odoxia avait revu Pippo Ronciglio au Champ-des-Morts, et le lendemain du mariage de Pésouna avec Méhémed-Effendi, elle devait donner secrètement sa main à son mystérieux amant, lorsqu'un incident inattendu vint déranger tous ces beaux projets.

Le pacha de Méhémed-Effendi devint tellement malade, malgré ses pilules ou plutôt peut-être à cause des pilules, que le docteur jugea prudent de se soustraire par avance à la vengeance des héritiers. Sans rien avouer de ses projets à personne, il renferma dans un coffre tout ce qu'il possédait d'argent, et son domestique Rhadaman, par son ordre, embarqua de nuit les effets transportables sur un navire marchand qui devait partir dans la journée du lendemain pour la Grèce. Une heure avant le départ du navire, Méhémed-Effendi pria Dindrinos de vouloir bien passer à son logis pour une affaire urgente.

— Mon cher oncle, lui dit-il (permettez-moi dès aujourd'hui de vous donner ce nom), il se présente une spéculation magnifique, pour laquelle j'ai songé à vous. — Je vous reconnais bien là, mon neveu, répondit Dindrinos en l'embrassant; voyons, de quoi s'agit-il? — Un de mes amis, reprit le docteur, vient de recevoir en paiement du gouvernement de sa Hau-

tesse trente vieilles pièces de canon qui garnissent l'arsenal de Top-Hana; il va partir pour un long voyage, il a besoin d'argent, soixante mille piastres d'à-compte le décideraient à vous céder à très bas prix sa propriété. — Bon, s'écria Dindrinos en se frottant les mains, j'ai justement la somme; mais il faut voir la marchandise; Méhémed, vous m'accompagnerez à l'arsenal. — Volontiers, mon cher oncle, répondit le docteur.

Ils arrivèrent à l'arsenal impérial de Top-Hana, où les sentinelles turques montaient la garde auprès des canons de bronze que Dindrinos caressait de l'œil avec un attendrissement tout particulier. Le docteur prit à part l'officier du poste, auquel il remit un billet du commandant de l'arsenal. Il était dit dans ce billet que Méhémed-Effendi avait la permission d'examiner, de faire démonter et remonter les pièces d'artillerie sur leurs affûts, pour l'instruction d'un officier étranger qui l'accompagnait. Dindrinos mesura la longueur et supputa le poids des pièces; il en fit placer quelques-unes dans les balances, afin d'agir en parfaite connaissance de cause. Après un long et mûr examen, il se retira enfin, et il n'eut de cesse que Méhémed-Effendi n'eût reçu les soixante mille piastres qui devaient assurer la conclusion du marché, dont Dindrinos fixa le chiffre lui-même.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, Dindrinos rassembla toutes les charrettes qu'il put trouver dans Péra, et à la tête de ce bizarre cortège qui ameutait tous les curieux de Galata, il se présenta à l'arsenal

pour prendre livraison de ses pièces d'artillerie. Les soldats de garde, croyant qu'il continuait ses expériences de la veille, autorisées par leur commandant, lui prêtèrent la main pour l'aider à démonter une superbe pièce de bronze de 48 ; mais quand ils le virent se disposer à la charger sur l'une de ses charrettes, ils lui demandèrent ce qu'il en voulait faire. Dindrinos répondit que son intention était de fondre tout ce métal.

— Fondre nos canons tout neufs! s'écrièrent à la fois les toptchis de l'arsenal en le repoussant rudement. Ce chien ! cet infidèle, qui veut fondre nos canons ! — Mais je les ai achetés, vos canons, répondit Dindrinos. — Acheté nos canons, misérable! fit l'officier en lui brisant sur l'épaule une longue pipe de cerisier.

Un immense éclat de rire accueillit la retraite précipitée de Dindrinos, qui, tout étourdi de cette aventure, s'enfuit heureusement et regagna son logis, sain et sauf, au milieu des huées du peuple et des soldats. Il courut chez Méhémed-Effendi pour se plaindre du malentendu qui avait donné lieu à cette algarade dont il était victime. Les voisins lui apprirent que le docteur s'était évadé pendant la nuit, emportant tout ce qu'il avait pu réaliser. Par une singulière coïncidence, Pippo Ronciglio ne reparut plus à compter du même instant, et les deux nièces de Dindrinos n'eurent d'autre ressource que de pleurer leur veuvage anticipé, priant le Ciel de leur expliquer un jour le mot de cette cruelle énigme.

IV

Quelques mois après l'escroquerie dont il portait la peine, la nécessité de liquider la succession de madame Patrino sa sœur, amena en Grèce M. Dindrinos. Il avait laissé dans leur maison d'Alexandrie ses deux nièces désolées, qui, par un reste de faiblesse bienveillante pour l'auteur de tous leurs chagrins, avaient obtenu de leur oncle qu'il ne donnât pas de suite à cette affaire si le hasard lui faisait rencontrer Pippo Ronciglio sur quelque point du globe. Le lieutenant de frégate du vice-roi d'Egypte n'en conservait pas moins, à part lui, l'espoir et la résolution bien arrêtée de se venger du misérable qui avait osé le prendre personnellement pour dupe, et il jurait chaque matin, en se levant, de le forcer à rendre bon compte des 60,000 piastres que lui coûtait l'avanie de l'arsenal de Top-Hana. La cruelle leçon qu'il venait de recevoir le mettait en garde du moins contre toute nouvelle tentative de ce genre. Le personnage qui, sous le double masque de Sévastos et de Méhémed-Effendi, avait exploité avec tant de succès sa bonhomie et sa crédulité, était un de ces industriels habiles dont l'Orient abonde plus que tout autre pays.

L'illustre et interminable famille des Robert Macaire, ces modernes Atrides récemment intronisés parmi nous, est, à coup sûr, originaire du Levant,

comme toute idée de civilisation. Ses quartiers de noblesse remontent bien au-delà de l'invention de ces sociétés à prospectus de toutes couleurs qui mendient les millions comme un aveugle les gros sous, dégénérescence abâtardie de la science de s'approprier le bien des autres. En Orient, outre le ciel inspirateur, les professeurs et les adeptes de cette doctrine trouvent un sol merveilleusement préparé pour la moisson qu'ils lui demandent : une société exempte de préventions, toujours disposée à croire au mérite de ceux qu'elle ne connaît pas; des fortunes capitalisées qui cherchent incessamment à s'arrondir par tous les moyens possibles; une justice indolente, ignorant, dans la candeur de son âme, la nomenclature des commissaires de police, des officiers de paix, des sergens de ville, des municipaux à pied et à cheval, sans parler des juges d'instruction, des procureurs du roi et autres épouvantails juridiques qui rendent le crime plus intelligent et plus quintescencié, sinon plus rare et plus timide. Le Robert Macaire levantain a sur le nôtre l'avantage que lui prêtent la conscience de sa force et la liberté d'agir. Les conceptions les plus audacieuses, il les exécute sans avoir à se préoccuper des moyens d'eluder tel ou tel article du code au moyen d'un subterfuge quasi-légal. Il sait que s'il est pris en faute, les arguties d'un avocat ne le sauveront pas : il joue donc sa vie sur chaque coup, et la seule pensée qui le préoccupe est de savoir, non pas quels dangers il court, mais par quel chiffre peut s'évaluer son succès.

Le lendemain de son débarquement à Napoli de

Romanie, M. Dindrinos passait la soirée chez un négociant de la ville. Le lieutenant de frégate annonça tout haut à son correspondant que des affaires urgentes l'obligeaient de se rendre sous quelques jours à Athènes. Il ajouta qu'une somme de dix mille talaris qu'il venait de recevoir en argent l'embarrassait considérablement pour le trajet qu'il avait à faire, et que pour cela il désirait, disait-il, changer cette somme en or. L'or était rare en ce moment à Napoli; les prétentions des négocians auxquels il s'adressa révoltèrent Dindrinos, qui, dans un accès de mauvaise humeur, s'approcha d'une table de jeu, où il risqua quelques pièces qu'il perdit. Un monsieur d'un extérieur très affable et très distingué tenait la banque du pharaon, dont il faisait les honneurs avec une grâce toute particulière.

— Faites votre jeu, Messieurs, disait aux joueurs avec un sourire plein d'aménité le banquier du pharaon. Rien ne va plus. Vado!

La chance servait miraculeusement le banquier, qui, toujours aimable, même dans le triomphe, consolait ses adversaires désappointés par une série non interrompue de complimens et de spirituelles reparties. Dindrinos s'approcha du maitre de la maison, et le tirant à lui : Quel est ce monsieur? demanda-t-il en désignant le banquier du pharaon. — Il s'appelle le baron de Beaumanoir, répondit celui-ci. — Ah ! fit Dindrinos en roulant dans ses doigts la clef de sa montre.

Et il retourna vers la table de jeu où, pour examiner l'étranger plus à son aise, il risqua quelques

nouveaux talaris, qu'il perdit encore. Quand la banque du pharaon prit fin, Dindrinos avait vidé sa poche, par distraction, des cent talaris environ qu'elle contenait. Le baron de Beaumanoir l'occupait pourtant beaucoup plus que sa perte. Le baron paraissait avoir quarante ans; sa chevelure noire commençait à grisonner; ses petits yeux bleus pétillaient d'esprit et de malice. Un ruban bariolé de diverses couleurs était noué à la boutonnière de son habit. Dindrinos se hasarda enfin à l'aborder seul dans un coin du salon.

— Pardon, Monsieur, lui dit-il d'un air embarrassé, vous allez trouver ma question bien indiscrète. N'avez-vous pas connu un jeune homme nommé Pippo Ronciglio?

Le baron serra la main de Dindrinos d'un air mystérieux, et, levant les yeux au ciel : Ah! Monsieur, répliqua-t-il, vous rouvrez en ce moment toutes les plaies de mon âme. Si j'ai connu Pippo Ronciglio? Un jeune homme aussi bien élevé que doué de qualités sans nombre! — Non pas, Monsieur, s'il vous plaît, interrompit Dindrinos, un bandit qui m'a volé 60,000 piastres à Constantinople, il y a six mois! — Ah! Monsieur, reprit le baron, un peu de pitié pour cet infortuné qui était mon frère. — Votre frère! j'avais donc bien jugé, car j'ai reconnu au premier coup d'œil un air de famille entre vous et lui, malgré la différence de l'âge, de la chevelure et des manières, oh! je suis physionomiste. Pouvez-vous, monsieur le baron, me donner des nouvelles de ce brig... de votre frère, veux-je dire? — Hélas! Monsieur, soupira le

baron de Beaumanoir, il est mort. — Il est mort, répéta Dindrinos. Et mon argent, qui me le rendra? — Rassurez-vous, Monsieur, quoique j'aie bien le droit de renier ce malheureux qui m'a coûté tant de larmes, je paierai encore cette dette. — Vous êtes un honnête homme, Monsieur, balbutia Dindrinos. Vous me rembourserez cela à votre aise, un de ces jours, demain, par exemple. Demain puis-je avoir l'honneur de passer chez vous? — Demain, Monsieur, répondit le baron en faisant un gracieux salut de la tête; demain je vous attendrai pour déjeûner si vous le trouvez bon. — Je le trouve excellent, monsieur le baron, dit l'oncle Dindrinos, en saluant jusqu'à terre.

Le jour suivant il était chez le baron de Beaumanoir. Un domestique en grande livrée l'introduisit dans le salon en attendant que le maître du logis fût levé. Dindrinos examina l'une après l'autre toutes les charmantes futilités parisiennes qui décoraient le salon du baron. Le propriétaire de ce boudoir de petite maîtresse avait tiré tout le parti possible de la chétive maison grecque qu'il avait louée pour y faire un séjour de quelques mois. Tout chez lui, jusqu'à la moindre pièce de l'ameublement, respirait le luxe et le goût le plus exquis.

Voilà un homme comme il faut, se dit Dindrinos à lui-même; sa richesse est assurément la moindre de ses qualités. Quel cœur! quelle générosité! Enfin, je ne lui demandais rien, et c'est lui qui, par respect pour la mémoire de son garnement de frère, exige que j'accepte la restitution de mes 60,000 piastres, qui font bien 15,000 francs de France en bon argent.

Comme il achevait ce dialogue, le baron entra, et le déjeûner le suivit. Pour la première fois de sa vie, Dindrinos mangea dans de la vaisselle plate armoriée. Le brave homme ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou de la succulence des mets, ou de la recherche de la vaisselle et du service. Quand les convives eurent dégusté les meilleurs vins de France, le baron se leva et dit à son hôte : Je n'aurai pas, Monsieur, l'indiscrétion d'abuser plus long-temps de votre complaisance. Quelque plaisir que j'éprouve en votre compagnie, j'ai hâte d'acquitter envers vous la dette de mon malheureux frère, à qui j'ai du moins cette obligation qu'il a quitté le nom de sa famille pour ne le point déshonorer.

— Monsieur le baron, répliqua Dindrinos qui ne voulait pas rester en arrière de tant de courtoisie, une famille qui compte dans son sein des hommes de votre distinction, est toujours assurée de l'estime et du respect des honnêtes gens.

Le baron de Beaumanoir salua Dindrinos, et donna ordre à son valet de chambre d'apporter 15,000 francs en or. L'oncle de Pésouna dressa les oreilles à ce mot. Le valet de chambre revint au bout de quelques minutes, un large portefeuille à la main.

— Monsieur le baron, dit-il, comme votre intention est de quitter bientôt cette ville pour voyager dans les autres parties de la Grèce, je n'ai pas osé prendre sur moi d'envoyer changer les billets de votre banquier de Paris. Je vous apporte votre portefeuille. Les routes ne sont pas sûres. Monsieur préfère peut-être une lettre de change à des sacs d'ar-

gent. — Certainement, repartit Dindrinos. Une lettre de change me suffit, pour peu qu'elle soit tirée et acceptée par deux capitalistes connus. — Pour cela, reprit le baron en ouvrant son portefeuille, vous pouvez demeurer en repos. J'ai pris mes précautions moi-même.

Dindrinos, qui croyait rêver, saisit avidement un papier que le baron lui offrit. C'était une lettre de change sur un des premiers banquiers d'Athènes. Il allait sortir, lorsqu'il lui vint une idée subite; il s'arrêta et se gratta l'oreille pour réfléchir, comme il faisait toujours quand il allait commettre quelque lourde sottise; puis, s'approchant de son hôte :

— Monsieur le baron, dit-il, si vous aviez encore quinze autres mille francs de papier sur Athènes, je le prendrais pour vous obliger sans vous demander plus de 4 pour cent d'escompte, et vos banquiers de Napoli exigeraient de vous 5 pour le moins, vous le savez. — Eh bien ! monsieur Dindrinos, répondit en souriant le baron de Beaumanoir, je vous donne la préférence parce que vous me plaisez singulièrement. Nous allons bientôt nous quitter pour ne plus nous revoir peut-être; j'espère que vous vous souviendrez long-temps de moi, comme de mon côté je vous jure de ne pas vous oublier de long-temps.

Dindrinos emporta la nouvelle traite de 15,000 fr., et le valet de chambre du baron l'accompagna jusqu'à son logis, d'où il revint un quart d'heure après, chargé de talaris d'Espagne pour pareille somme.

Dès que le baron de Beaumanoir eut compté et

serré l'argent dans son coffre-fort, il se laissa tomber à la renverse sur son fauteuil, et il lui prit un de ces rires inextinguibles dont il est parlé dans Homère. Sa perruque noir semée de poils grisonnans glissa de sa tête sur le tapis, et le véritable Pippo Ronciglio se refléta dans la glace de la cheminée avec sa chevelure brune, tel enfin qu'on l'avait vu débarquer sur le port d'Alexandrie, et tel aussi qu'il était apparu à Odoxia sous les fenêtres de l'hôtel à Constantinople.

— L'excellent homme! s'écria-t-il, quel malheur qu'il me quitte si tôt! Va, sublime Dindrinos, crème superfine des oncles, élixir réconfortant des bourses vides! Gagne au plus vite Athènes, présente tes lettres de change chez les banquiers de la ville : tu verras de quel crédit jouit la signature de l'imaginaire et fantastique baron de Beaumanoir! Ma parole d'honneur, si cet homme-là se ruine, je lui ferai une pension alimentaire pour l'encouragement de ses successeurs. Quant à moi, voici ma pelotte faite pour quelque temps. Grèce héroïque, terre classique du malheur et de la fidélité, je t'abandonne pour des contrées plus divertissantes mais moins hospitalières assurément!

Cependant Dindrinos faisait ses préparatifs de départ, et Pippo Ronciglio, qu'il avait mis dans la confidence des sommes qu'il emportait, se désespérait de ne pouvoir en soustraire quelque nouvelle partie. L'aventurier se tenait prêt à quitter la ville de Napoli en même temps que sa dupe, parce qu'il comptait signaler ses adieux par un nouveau coup de son industrieux génie.

Le prétendu baron congédia tous ses gens. Il comptait emmener avec lui le seul Rhadaman, ce domestique arabe qui le servait depuis son arrivée à Constantinople, d'abord parce que la simplicité de cet homme lui garantissait sa discrétion, ensuite parce que le maître devait au serviteur non-seulement ses gages échus jusqu'alors, mais aussi le fruit de ses petites économies, que le pauvre diable avait placées chez son patron. Rhadaman vint un jour trouver le baron de Beaumanoir et lui déclara que son intention était de retourner en Egypte, et qu'à cet effet il le priait de lui solder son compte. Pippo Ronciglio, à qui cette détermination déplaisait doublement, ne fit aucune remontrance à son serviteur; il l'engagea seulement à différer sa demande jusqu'au lendemain.

Pendant la nuit, Rhadaman fut réveillé par une voix sombre et grave qui lui parlait du milieu de l'obscurité de la chambre et qui l'appelait par son nom. Le pauvre Arabe prêta l'oreille. La voix renouvela ses exclamations, et d'un timbre plus effroyable encore elle lui dit : Je suis Mahomet, ton prophète, Rhadaman, est-il vrai que tu veuilles quitter ton maître, qui te traite si généreusement? — Seigneur, répondit Rhadaman troublé jusqu'au fond de l'âme; seigneur, cela est vrai. — Est-il vrai aussi, Rhadaman, que tu lui demandes de te solder tes gages et de te rendre l'argent que tu lui as confié? — Je ne le nierai pas, sublime prophète, répliqua Rhadaman au comble de l'effroi; je ne le nierai pas, puisque vous savez tout. — Rhadaman, reprit la voix, écoute bien

ce que je vais t'annoncer. Le jour où tu quitteras ton maître, le jour où il te paiera ce qu'il te doit, tu mourras. Songe à ce que tu dois faire ; adieu.

Tout bouleversé de cette terrible apparition nocturne, Rhadaman se présenta le lendemain devant son maître, qui l'avait fait appeler.

— Mon bon Rhadaman, lui dit Pippo Ronciglio d'un air contrit, quelque chagrin que me cause ton départ, je dois céder à tes désirs. Retourne dans ta patrie ; tu es libre. Voici le compte de ce qui t'est dû ; je vais te payer.

Rhadaman, au comble de la terreur, se précipita aux pieds du baron.

— Maître ! maître, balbutia-t-il, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ? — Rhadaman, reprit le baron, ne m'as-tu pas dit hier que tu voulais revoir ton pays natal, et n'est-il pas convenu que je te rembourserai aujourd'hui ce que je te dois. — Maître, s'écria Rhadaman, je ne veux plus vous quitter. — Fort bien, Rhadaman, je t'en remercie de grand cœur. Je vais du moins te payer tes gages. — Maître, je ne veux pas être payé. — Homme estimable, poursuivit le baron, qui rejeta précipitamment dans son coffre les talaris empilés sur sa table ; va ! ta confiance en moi ne sera pas vaine ! Je te garde à mon service, Rhadaman, et je ne te paierai pas. Relève-toi, sois tranquille et vis en paix. Je ne t'affligerai plus à l'avenir par de pareilles propositions.

Rhadaman baisa en sanglotant les mains de son maître. Il était triomphant.

M. Dindrinos vint prendre congé du baron de

Beaumanoir. Comme il partait le soir même pour Athènes, il supplia le baron de vouloir bien accepter chez lui un dîner d'adieux sans façons. Pippo Ronciglio fut exact au rendez-vous. Pendant le repas, le lieutenant de marine parla beaucoup de la difficulté de transporter une somme de six mille francs en argent qui lui restait encore et qu'il avait refusé de changer en or chez son correspondant, à cause du haut prix que celui-ci mettait à sa complaisance dans un moment où l'or était fort cher sur la place.

— Que ne m'avez-vous dit cela plutôt! interrompit le baron. Je n'ai pas beaucoup d'or chez moi, mais un comte italien, un proscrit napolitain de mes amis, qui demeure non loin d'ici, vous donnera de l'or pour votre argent sans exiger aucune rétribution.

Dindrinos serra affectueusement la main du baron, qui appela Rhadaman, sur les bras duquel le lieutenant Zyphhier plaça lui-même ses sacs de talaris. La nuit commençait à venir. Le baron prit son chapeau et promit d'être de retour dans peu d'instans. Dindrinos chargea sa pipe et alluma un bol de punch en attendant le retour du baron. Aussitôt que celui-ci eut mis le pied dans la rue il ordonna à son domestique d'aller l'attendre chez lui avec les sacs d'argent; puis il gagna en se promenant les remparts de la ville.

Au bout d'une demi-heure, Dindrinos vit rentrer le baron de Beaumanoir pâle et défait, ses vêtemens en désordre.

— Qu'avez-vous, monsieur le baron? lui demanda-t-il avec anxiété. — Un verre d'eau, un verre d'eau, s'il vous plaît, balbutia celui-ci en feignant de se trouver mal. — Grand Dieu! que vous est-il arrivé, monsieur le baron? — Les misérables! les scélérats! les brigands! s'écria Pippo Ronciglio. Ils étaient quatre, armés jusqu'aux dents. Impossible de me défendre. — O Ciel! fit Dindrinos, vous avez été attaqué. — Et dépouillé, mon cher Monsieur, au moment où je vous rapportais votre or. Mon infortuné domestique n'en reviendra pas. Il a reçu un coup de poignard à la poitrine. Pour moi, grâce au Ciel, je ne suis pas blessé; mais ne craignez rien, monsieur Dindrinos, je vous tiendrai compte de cette somme. Rédigez bien vite une plainte au gouverneur, où vous raconterez les faits. Moi, je vais mettre sur pied la garde du château; il est impossible que nos voleurs nous échappent. Donnez-moi seulement deux ou trois cents francs pour que je puisse encourager les efforts des soldats, car les infâmes ne m'ont pas laissé un para dans ma bourse.

Dindrinos s'empressa de remettre cinquante talaris à son officieux ami, qui s'écria en sortant : Avant une heure, Monsieur, vous aurez de mes nouvelles.

Au bout d'une heure en effet le lieutenant de marine recevait un paquet bien ficelé contenant une perruque et une lettre. L'une servit de commentaire à l'autre. « Brave et digne homme, était-il dit dans la lettre, je vous renvoie la perruque du baron de Beaumanoir, lequel vous souhaite un bon voyage et

va rejoindre, grâce à votre argent, votre neveu Sévastos et le prétendu Méhémed-Effendi. Nous vous saluons tous quatre avec le même chapeau.

« Votre affectionné, Pippo Ronciglio. »

Dindrinos s'évanouit sur son fauteuil en froissant dans ses mains les lettres de change sur Athènes contre lesquelles il avait eu la sottise d'échanger ses pauvres talaris. Quelque diligence qu'il pût faire, il ne découvrit pas dans la ville la trace du hardi filou qui l'avait de nouveau si indignement dépouillé. Force lui fut de différer encore sa vengeance.

V

Il faudrait désespérer de la justice de Dieu sur la terre si le crime et le vice étaient assurés de vivre impunément aux dépens de la vertu. J'ai trouvé cette phrase dans le livre d'un moraliste, et j'avoue que j'ai fait des efforts inouis pour inculquer en moi la consolante pensée qu'elle renferme. Cette vérité dont l'examen entraine nécessairement un cours approfondi de l'histoire universelle, a été, comme toutes les vérités, établie et réfutée avec un égal succès par les philosophes de tous les pays et de tous les temps, ce qui prouve le progrès incessant des lumières et la certitude de la science humaine. Sans rompre une nouvelle lance contre ces moulins à vent académiques, je me bornerai à rassurer mes lecteurs sur le

reproche d'immoralité que pourrait m'attirer le récit véridique dont ce chapitre va clore les invraisemblables événemens. Je ne suis ici que narrateur et biographe ; je n'invente pas, je raconte. Pourtant la vérité me permet d'annoncer aux consciences timorées que le triomphe de mon héros n'était que transitoire, et qu'à l'instar de tous les *scélérats* couronnés par la poétique de l'Ambigu-Comique et du Théâtre-Français, il est destiné à expier ses *torts* d'une manière convenable et tout-à-fait rassurante.

Nous sauterons encore une année, pour reprendre l'histoire de Pippo Ronciglio à une époque où elle se lie parfaitement avec ce qu'on en sait déjà. Au commencement du printemps dernier, le paquebot de Malte le débarqua sur le quai de Civita-Vecchia. Là il fit accord avec un voiturier, lequel lui donna pour cinq francs une place qui restait vacante dans sa calèche en partance pour Rome. Arrivé dans la ville éternelle, il s'alla loger au fond d'une petite rue triste et déserte, où le maître de l'auberge l'accueillit le verbe haut et le chapeau sur la tête, comme on accueille un voyageur sans argent.

Hélas ! ce n'était plus le somptueux baron de Beaumanoir, si éblouissant d'insolence et de décorations. Plus de vaisselle plate, plus de gens à livrée, plus de colifichets élégans, plus de sourire sur les lèvres! Une pauvre redingote brune, évidemment achetée de première main par un homme de six pieds, un chapeau rond au poil rougeâtre dont les orages avaient singulièrement creusé la coiffe et déprimé les bords; des bottes montagneuses qui semblaient avoir lutté

péniblement contre les cailloux des grands chemins, tel était l'aspect que présentait Pippo Ronciglio. Quelle funeste tramontane avait donc soufflé sur sa vie naguère si insouciante et si joyeuse? A quelle circonstance devait-il cette métamorphose, et quelle pensée le conduisait vers la ville sainte? Etait-ce le repentir qui ramenait ce pèlerin imprévu, ou bien espérait-il trouver à Rome de nouvelles dupes? C'est ce qu'il se gardait bien de dire à personne.

Huit jours environ après son arrivée, un carrosse s'arrêta à la porte de la petite hôtellerie qu'il habitait. Un valet de pied aborda le maître de l'auberge et lui demanda si ce n'était pas chez lui que logeait un Turc appelé Méhémed. L'aubergiste répondit affirmativement, car c'était sous ce nom que Pippo s'était inscrit sur le registre des voyageurs. Presque aussitôt entra sur les pas du laquais un personnage en bas de soie rouges et vêtu d'un habit noir sur le dos duquel pendait un long collet de soie de même couleur. L'aubergiste, tout pâle d'étonnement, salua jusqu'à terre, car il parlait à un cardinal. Il conduisit lui-même l'éminence dans la petite chambre occupée par l'étranger et il se retira lentement, non sans prêter de loin l'oreille, pour tâcher de saisir à travers les fentes de la porte quelques mots d'une conversation qu'il jugea devoir être du plus haut intérêt. Le cardinal resta une heure entière en tête-à-tête avec le voyageur qui, dès ce moment, devint l'objet des attentions toutes particulières du maître de l'hôtellerie. Le soir même, au lieu du morceau de chèvre desséché qu'on lui servait habituellement pour son unique

repas, son hôte lui prodigua les blancs de poulet et les râbles de lapin les plus authentiques. Un flacon empaillé de vieux vin de Montefiascône parut même sur la table, qui s'était parée d'une nappe blanche pour la première fois. Au dessert, composé de caccia-cavallo et de galette aux pommes, la femme du maître de l'hôtel le supplia de lui faire obtenir par son protecteur le cardinal, un fragment du tibia ou seulement de l'humérus de sainte Cunégonde, sa patrone. Le mari, plus modeste en ses vœux, ne sollicita de lui que la remise d'une amende de 200 pauls qu'il avait encourue pour avoir une nuit laissé tuer trois hommes dans son cabaret.

Les gens du cardinal revinrent le lendemain apporter à l'étranger un paquet assez volumineux qu'ils montèrent eux-mêmes dans sa chambre. Bientôt Méhémed descendit gravement l'escalier, suivi par les deux laquais de l'éminence. Méhémed-Effendi était vêtu d'une superbe redingote bleue de drap de France. Sur sa tête, au lieu de son sale chapeau, se balançait un haut bonnet de drap rouge surmonté d'une touffe de soie bleu-clair; autour de son cou se nouait une cravate blanche à rosette; il avait un pantalon gris, des bas de soie noirs, des souliers de castor jaune, et à ses mains des gants d'agneau d'un éblouissant vert-perroquet. L'étranger monta délibérément dans le carrosse de l'éminence, et les chevaux romains et apostoliques l'entraînèrent bride abattue dans la rue élégante de la ville appelée, comme on sait, le Corso. Les gens du cardinal introduisirent Méhémed dans un appartement situé au

premier étage d'un superbe palazzo. Un chasseur, très beau garçon, orné d'un uniforme de lieutenant-général, annonça le signor Méhémed en ouvrant la porte du salon, et il ajouta pour explication, en montrant à l'étranger une femme qui se tenait à demi renversée dans une *dormeuse :* Voici madame la comtesse de Scarsafior. La comtesse se leva et fit asseoir le nouveau venu, qu'elle contempla de haut en bas et de bas en haut à l'aide de son binocle, ainsi que l'on considère un cheval de race dont on vient de faire emplette. Méhémed, à son tour, examina la comtesse avec une attention non moins grande. La femme qu'il avait devant les yeux pouvait avoir quarante ans environ, belle tête, profil romain, c'est tout dire; taille un peu épaisse, embonpoint à l'avenant, œil noir et vif, la main et le pied fort bien. C'était une beauté fière et monumentale comme le Colysée, mais aussi comme le Colysée un peu vieille et récrépie. Sans le rouge et le blanc qu'elle avait pris grande peine sans doute à étaler sur sa figure, la comtesse eût paru avoir cinq ans de moins au lieu de cinq ans de plus que ces agrémens lui donnaient. Quand elle eut bien regardé Pippo, elle approcha sa dormeuse à roulettes du fauteuil que celui-ci occupait.

— Vous êtes Turc? lui demanda-t-elle en souriant du bout des lèvres. — Oui, Madame, répondit Pippo qui se crut obligé de baisser les yeux. — Fort bien, reprit la dame; je fais grand cas des gens de votre nation. Si vous êtes docile à mes avis, Méhémed, vous serez satisfait, je vous jure. Il ne tiendra pas à moi que vous ne fassiez promptement fortune. Je

sais gré au cardinal de vous avoir accueilli. Ah çà! vous avez sans doute lu le catéchisme? — Je le sais par cœur, Madame. — Avec l'intelligence que vous semblez avoir, Méhémed, et si vous voulez bien aussi m'accepter pour votre institutrice, on parlera dans Rome de votre conversion. Je suis décidée à vous servir de marraine. Sa sainteté vous verra. Nous aurons un succès fou le jour du baptême. Mais, dites-moi, vous n'êtes pas marié à plusieurs femmes, au moins? — Avant d'entrer chez vous, Madame, répondit Pippo, je m'inquiétais peu de plaire à aucune femme.

La comtesse essaya de rougir et elle regarda tendrement le jeune homme à travers son éventail. La conversation se serait probablement prolongée, si le chasseur n'eût annoncé à haute voix la visite de monseigneur le camerlingue. Pippo se leva en homme qui sait les usages. La comtesse de Scarsafior le congédia en lui frappant légèrement la joue de sa main.

Pippo Ronciglio allait donc exploiter une dernière ressource de son génie inventif. Il allait renier la foi mahométane comme il avait renié la foi chrétienne. Plusieurs de ses pareils font habituellement à Rome, tous les deux ou trois ans, ce métier très lucratif. Le caractère et les dispositions de sa marraine lui annonçaient que l'exploitation de ce patronage ne s'arrêterait pas au catéchisme et au baptême. Il espérait que la comtesse allait remplacer pour lui l'oncle Dindrinos, dont il pleurait l'absence tous les jours. Pippo ne manqua pas une seule occasion de venir entendre les sermons de sa marraine, qui prit

si bien sa conversion à cœur que les mauvaises langues du Corso jasèrent de plus d'une façon sur leur intimité. Pour ne pas mentir, ils en avaient bien quelque droit, car la comtesse ne rêvait plus que Turc, ne parlait plus que de Turcs; elle avait même fait acheter un de ces horribles chiens dépouillés qu'on appelle chiens turcs à Rome comme à Paris; mais elle le chassa bien vite aussitôt que son filleul l'eut averti que cette espèce hideuse d'animaux était totalement inconnue en Turquie.

Ce qui surprenait le plus la comtesse, c'était l'excessive retenue de Méhémed lorsqu'il se trouvait avec elle en tête-à-tête. Les Turcs sont-ils ainsi? se demandait-elle. Elle aimait mieux attribuer la froideur du jeune homme à sa timidité que de chercher à l'expliquer par de bien plus simples motifs. Mais une femme se rend-elle jamais justice la première? Les adorateurs de ses dîners étaient parvenus à lui persuader qu'elle n'avait pas trente ans.

Un jour (la chaleur était accablante, et toutes les dames romaines faisaient leur méridienne sur leur lit de repos) Pippo Ronciglio, ou plutôt Méhémed, qui avait ses grandes entrées dans le palazzo, s'aventura jusque dans la chambre de sa marraine. A peine vêtue d'une robe de gaze, elle dormait ou paraissait dormir; un jour mystérieux filtrait à travers les rideaux de soie; des rosiers en fleur secouaient leurs parfums dans l'air.

Les longs cheveux noirs de la comtesse pendaient en tresses flottantes sur le satin bleuâtre du sofa où elle reposait. Les valets et les femmes-de-chambre

étaient éloignés. Tout semblait disposé pour un rendez-vous, quoiqu'à tout prendre il n'y eût pas eu de rendez-vous donné. L'heureux Pippo s'approcha doucement du sofa et il eut soin de retenir son souffle, de peur qu'on ne le surprît dans son aventureuse visite. La comtesse, qui ne dormait pas, comme on le devine sans peine, remarqua du coin de l'œil l'hésitation du jeune homme, appuyé sur le dos d'un fauteuil, et qui semblait combattre un désir violemment comprimé. Sa compassion, qui était grande, lui faisait prendre en pitié la tentation bien involontaire dont elle était la cause innocente; mais la bienséance l'empêchait d'y mettre fin, car si le jeune étranger eût pu soupçonner un instant qu'elle était éveillée, il fallait qu'elle se fâchât, et dans ce moment, soit humeur, soit caprice, elle n'avait pas envie de se fâcher. Le jeune Turc fit un pas en avant, puis un autre. La circonstance devenait de plus en plus critique. La comtesse sentit un visage se pencher sur le sien; elle espéra que le jeune Turc se contenterait, dans sa passion platonique, de déposer sur son front un respectueux baiser. Quel fut son étonnement de sentir une main détacher le beau collier de diamans qui rehaussait la blancheur de son cou! Puis, Méhémed enferma soigneusement le précieux joyau dans une vignette du journal des modes, qu'il trouva près de lui sur un guéridon, et il disparut sur la pointe du pied, laissant la comtesse ébahie, moins étonnée toutefois du vol qu'il avait commis que de celui qu'il avait dédaigné de commettre.

Quand elle eut repris ses sens, la comtesse de Scar-

safior sonna violemment. Ses femmes entrèrent ; elle n'osa révéler tout haut ce qu'elle avait vu. Pour se donner une contenance, la comtesse dit à ses femmes qu'elle attendait quelqu'un pour une affaire importante. Il lui fut répondu qu'un homme assis dans l'antichambre depuis une heure environ insistait fortement pour qu'on l'introduisît chez elle. Il voulait, disait-il, lui révéler quelque chose de secret touchant le jeune Turc que son éminence lui avait recommandé. La comtesse fit renouer ses cheveux dérangés par le sommeil, et elle ordonna que le visiteur inconnu fût introduit sur l'heure en sa présence.

Lorsque Pippo Ronciglio se présenta de nouveau au palazzo de la comtesse de Scarsafior, la porte lui en fut refusée. Il jugea que, par son *imprudente* conduite, il avait compromis tous ses projets d'avenir. Craignant quelque démêlé avec la police de la ville, il s'empressa d'aller retenir une place à la diligence d'Ancône, et il entra au *café Greco* pour décider ses plans ultérieurs de campagne. Un secret pressentiment lui disait que ce pays lui devait être fatal; la semelle de ses bottes neuves lui brûlait; il avait hâte de réaliser le prix du superbe collier de diamans qu'il portait sur lui. Chargé d'un aussi précieux fardeau, Pippo voulut regagner son hôtellerie avant que les réverbères des rues fussent éteints, redoutant quelque mauvaise rencontre. Il allait monter le grand escalier de la place d'Espagne, quand deux hommes vigoureux fondirent sur lui à l'improviste. Il fit mine de crier, on le bâillonna. Son habit fut mis en lam-

beaux et le collier de la comtesse lui fut arraché violemment. Il espérait au moins que les voleurs, contens de leur butin, lui laisseraient la liberté de s'enfuir. Il n'en fut pas ainsi.

— Il faut nous suivre, lui dit une voix lugubre. — Où voulez-vous me conduire? — Marche toujours, ajouta le second des assaillans en lui assénant un violent coup de poing sur la tête.

Forcé d'obéir, Pippo arriva, bâillonné et maintenu en respect, dans une rue déserte où une porte s'ouvrit et se referma sur ses pas. On l'introduisit dans une salle basse dont les fenêtres étaient grillées. A la clarté d'une lampe qui brûlait sur une table vermoulue, il se vit en présence de trois hommes masqués. L'un de ces hommes prit une plume, sans doute pour dresser un procès-verbal de tout ce qui allait se passer; les deux autres se mirent en devoir de le questionner, toutefois après lui avoir lié les mains derrière le dos avec un mouchoir.

Pippo Ronciglio soupçonna qu'il était victime de quelque vengeance; il était assuré toujours de ne pas se trouver entre les mains de la justice, qui aurait procédé à son égard d'une tout autre façon; il lui resta donc une lueur d'espoir. Sa première pensée fut que la comtesse de Scarsafior avait aposté des bravi pour reprendre son collier et se défaire du ravisseur secrètement, de peur que ses indiscrétions ne la compromissent; mais lorsqu'il hasarda un mot à ce sujet, on lui répondit : Ce n'est pas pour un collier que nous t'avons amené ici. Sonde ta con-

science et fais toi-même l'aveu que nous attendons de toi.

Dans un dédale aussi compliqué que celui où on l'invitait à descendre, Pippo devait nécessairement s'égarer.

— Messieurs, s'écria-t-il d'une voix dolente, je demande grâce pour les mille thalers que j'escroquai à Vienne, il y a six mois, à cet honnête banquier souabe, à qui je donnai en échange des valeurs fausses. Quand il vint, avant ma fuite, me demander si les bruits qui couraient sur le vide absolu de mes superbes caisses d'acajou avaient quelque fondement, je le tins une journée entière derrière les rideaux de mon cabinet, où il m'entendit compter soixante mille francs en écus, ce qui le rassura sur les médisances dont j'étais l'objet. Hélas! Messieurs, je l'avoue, les soixante mille francs que le banquier souable entendit sonner chez moi se réduisaient à vingt pièces de cinq francs que j'empilai six cent fois de suite sur ma table avec grand fracas. Je ne possédais pas autre chose. — Il ne s'agit pas de cela, interrompit une voix tremblante de colère, avoue ton crime, misérable, ou je te poignarde sur la place.

L'homme masqué courut, en effet, sur lui avec un de ces couteaux si terribles que les brigands de la campagne de Rome portent toujours à leur ceinture.

— Miséricorde! balbutia le prisonnier en cherchant à se débarrasser de ses liens. Grâce! grâce! je vais parler. Quelqu'un de vous, Signori, n'est-il pas parent, allié ou ami de cet infortuné boyard valaque

que je vendis l'an passé en Russie au marché de Nijni-Novogorod? J'avais besoin d'argent, Messieurs. Je me trouvais à Boukarest; un de ces seigneurs à barbe qui sont si fiers et si durs me propose de lui servir de guide jusqu'à la célèbre foire de Nijni, qu'il désirait voir par pure curiosité. Comme il ne parlait pas le russe, que je possède fort bien, j'acceptai son offre, n'ayant rien de mieux à faire pour le moment. Mais voyez la fatalité; je perds au jeu le peu de roubles que je possédais : mon boyard intraitable refuse de m'ouvrir sa bourse. Alors, ma foi! je profite de son innocence, de son long costume et de sa barbe vénérable qui lui donnaient tout l'air d'un moujick ou d'un esclave; et comme il ne comprenait rien de ma conversation, je le vends à un marchand de l'Ourat pour 500 malheureux roubles. Le seigneur valaque a travaillé six mois aux mines, et quand la connaissance de la langue du pays lui a permis de se faire entendre, on l'a remis en liberté. — Ce n'est pas encore cela, mécréant, cria de nouveau d'une voix terrible l'homme masqué qui tenait un couteau à la main. — Voulez-vous donc parler de ce gentilhomme anglais que j'accompagnai dans un voyage par terre de Tunis à Alger, et que je fis dévaliser par les Arabes, sous la condition que les voleurs me réserveraient une part dans le butin? — Point encore, coquin! repartit la voix courroucée. Rappelle-toi tes fredaines de Constantinople et de Napoli de Romanie. — Pour cela, Messieurs, la main sur la conscience, interrompit le prisonnier en relevant la tête, je n'ai pas le plus lé-

ger reproche à me faire, à moins que vous ne traitiez de crime le grotesque et amusant subterfuge qui me servit à soutirer soixante et quelques mille piastres à une espèce d'imbécile appelé, je crois, Dindrinos.

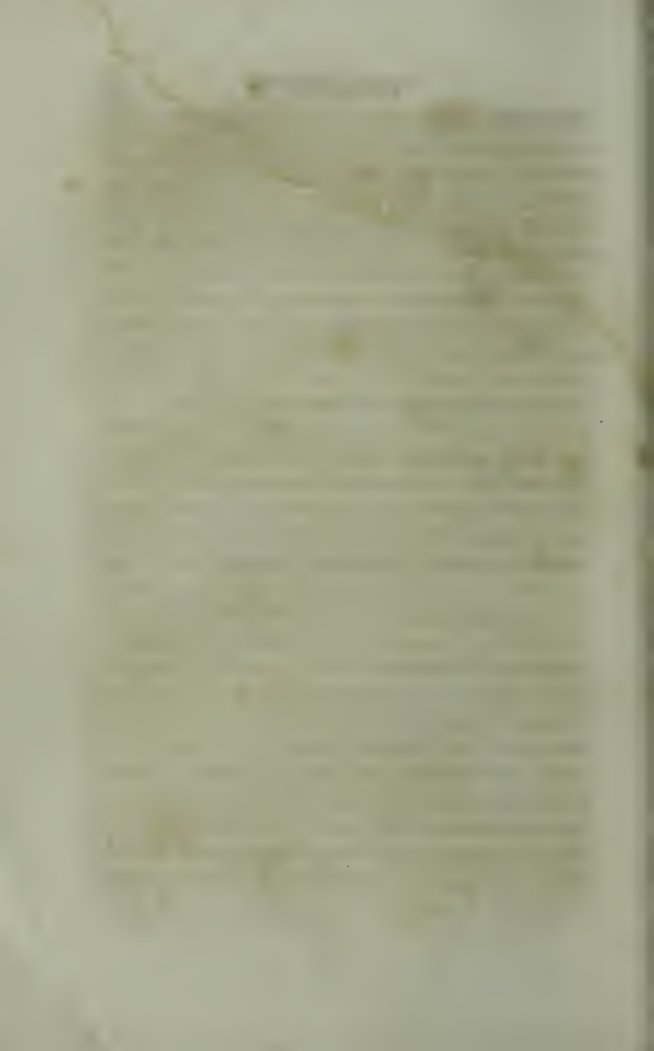
Le masque au couteau bondit trois pas en arrière. Son camarade, plus calme, essaya vainement de modérer son ardeur; tout ce qu'il put faire, ce fut de lui arracher des mains son arme, après quoi il le laissa se précipiter à son aise sur Pippo Ronciglio, que le masque courroucé se mit à battre avec une ardeur sans pareille.

— Ah! tu te moques encore des victimes que tu as dépouillées! s'écria-t-il; tiens, voilà pour ta peine. Apprends, malheureux, que monsieur Dindrinos n'est point un imbécile, quoique je convienne qu'il a quelque peu joué ce sot rôle avec toi. Mais c'est son tour aujourd'hui de prendre sa revanche. Le reconnais-tu, brigand? poursuivit l'homme en arrachant son masque.

Les deux autres mystérieux personnages se démasquèrent également.

Pippo, abattu et terrifié, reconnut Dindrinos et Stéphanaki. L'homme qui s'occupait à écrire ses déclarations était le greffier du directeur de la police. La comtesse de Scarsafior, éclairée par les révélations de Stéphanaki, avait secondé son zèle, et au lieu des dragées du baptême, le prétendu musulman reçut le lendemain matin une belle paire de menottes toutes neuves que deux carabiniers du pape vinrent lui passer autour des poignets.

Huit jours après, il était condamné aux galères et envoyé à Civita-Vecchia. Stéphanaki et ses deux cousines, dont l'une était enfin devenue sa femme, louèrent une croisée dans le Corso pour voir passer la charrette qui conduisait Pippo Ronciglio à son dernier pèlerinage.



UN

FAVORI DU ROI D'ESPAGNE.

UN FAVORI DU ROI D'ESPAGNE.

I

Quoique le couvre-feu fût sonné depuis longtemps et que la nuit enveloppât la ville de Tolède dans un épais réseau d'ombre, une troupe d'hommes couverts de manteaux s'acheminait par les rues silencieuses et désertes vers la partie haute de cette royale cité. Les promeneurs nocturnes, armés de guitares et d'épées, paraissaient tellement déterminés à braver les réglemens de police, que les archers de garde, peu soucieux d'engager une rixe avec eux, jugèrent plus prudent de les laisser passer. Ils virent

d'ailleurs qu'ils avaient affaire à des gentilshommes de la cour du roi don Henri III de Castille, leur souverain; et en l'année de grâce 1439 il était souvent dangereux d'avoir raison contre des délinquans de cette espèce.

Les archers ne se trompaient pas. La bande était conduite par don Diègue Lopez Pacheco, fils de don Juan Pacheco, marquis de Villena, le plus puissant des favoris du roi. Ce jeune écervelé, fort de l'autorité et de la protection de son père, traînait à sa suite ses plus intimes compagnons de folies, parmi lesquels se distinguaient son cousin don Alfonso Tellez Giron, fils aîné du grand-maître de Calatrava, le comte de Transtamare, issu du sang royal, et quelques autres des meilleurs noms de la noblesse espagnole.

Ils s'arrêtèrent bientôt près du château du roi, construction massive et carrée qui datait du règne d'Alphonse VI à la fin du onzième siècle. Quatre grosses tours, par-dessus lesquelles pointaient les flèches d'un nombre infini de petites tourelles, flanquaient le mur d'enceinte de ce sombre palais, dont les deux façades se dessinaient avec une grâce parfaite en trois rangs superposés d'arcades à plein cintre. Ce château s'élevait à l'extrémité orientale de la ville, sur une colline escarpée au pied de laquelle coulait le Tage, et dont l'œil ravi embrassait dans son ensemble le magnifique amphithéâtre coupé de jardins et de maisons qui composait la capitale du royaume de Tolède.

— C'est ici, dit à voix basse le jeune Pacheco en

jetant bas le manteau qui le couvrait. — Ce balcon, poursuivit don Alfonso Tellez, qui indiquait du doigt une petite fenêtre à mailles de plomb, derrière laquelle vacillait la flamme d'une lampe; ce balcon n'est-il pas celui de la belle? — Justement.— En ce cas, marouffes, continua don Sanche en s'adressant aux musiciens qu'ils avaient amenés avec eux, accordez vos mandolines et tâchez d'avoir la voix fraîche, si c'est possible. — Ah çà ! Messieurs, hasarda l'un des gentilshommes de la troupe, vous êtes bien sûrs, n'est-ce pas, que le roi n'est pas rentré ce soir au château? — Sans doute, puisqu'il couche depuis deux jours à sa maison de chasse dans la montagne. — C'est que peut-être, ajouta quelqu'un, s'aviserait-il de trouver mauvais que l'on fît ainsi les doux yeux à sa maîtresse.—Pardieu ! je voudrais bien voir qu'il s'en fâchât, interrompit don Sanche. C'est une représaille que nous exerçons, Messieurs, au nom de ma bien-aimée sœur la reine de Castille, qui rira, je vous le promets, de cette mésaventure de son infidèle époux. — Tenez, Messieurs, regardez là-bas, dit don Alfonso en montrant une autre fenêtre du palais, il y a de la lumière aussi dans la chambre de madame la reine. Peut-être est-ce le chagrin que lui cause son abandon qui l'oblige à veiller ainsi.—Pauvre reine! si jeune et si belle! murmura le prince don Sanche; se voir ainsi sacrifiée à..... — Tout beau, s'il vous plaît, Altesse, interrompit don Diègue Lopez Pacheco; songez qu'en parlant de la maîtresse du roi votre beau-frère, vous parlez d'une dame que j'aime et qui me veut aussi quelque bien. Dona Ine-

silla Guiomar n'est pas coupable de la préférence que lui accorde notre roi. En respectueuse vassale et sujette, elle subit un amour qu'elle n'a ni désiré ni recherché. D'ailleurs la bienveillante amitié dont la reine sa maîtresse ne cesse de la couvrir, en dépit des médisances de cour, qu'elle n'ignore pas sans doute, nous prouve assez en quelle estime elle la tient. — Don Diègue! interrompit le frère de la reine, si vous commencez les éloges de dona Inesilla Guiomar, nous risquons de passer la nuit au sermon. Çà! oubliez-vous pourquoi nous sommes ici? En avant donc les mandolines et les chanteurs! et, les yeux cloués à cette vitrine, rassasiez-vous une bonne fois de votre soleil de beauté, qui va se lever sans doute et nous éblouir de tous ses rayons.

Sur un geste de Pacheco, les musiciens se mirent en devoir de commencer la sérénade; mais tout-à-coup un bruit de cors et de clairons qui retentit de l'autre côté du château les fit trembler, puis disparaître comme une troupe d'oiseaux, sans que les menaces du jeune gentilhomme qui les avait payés d'avance pussent les arrêter un instant.

— Voici le roi qui rentre au château, dit don Sanche. Sa chasse est terminée; la vôtre l'est aussi, Pacheco. Il nous faut faire retraite, et au plus vite, car si nous étions surpris... — Chère Inesilla, murmura Pacheco les bras amoureusement tendus vers la fenêtre de sa maîtresse, je reviendrai bientôt. Va! dors en paix! et que le souvenir de ton amant fidèle et dévoué tienne à ton chevet la place de sa personne.

Le fils du marquis de Villena rejeta son manteau sur son épaule et se mit à suivre, la tête baissée, ses compagnons qui s'enfuyaient déjà par les rues tortueuses de la haute ville.

— Silence! s'écria don Sanche, la main sur l'épaule de Pacheco, qui s'arrêta tout court. — Qu'y a-t-il? — Voyez là-bas!

L'amant de dona Inesilla Guiomar bondit soudain sur lui-même en étouffant un cri de rage. Il tira son épée et courut dans la direction du château. Le seul don Sanche le suivit.

Ce n'était pas sans quelque motif que le jeune homme passait ainsi de ce calme profond dans lequel il s'endormait tout à l'heure à cet état de fureur et d'indignation. La fenêtre de dona Inesilla Guiomar était ouverte. La blanche jeune femme, penchée sur son balcon, auquel pendait une ceinture de soie qui traînait jusqu'à terre le long du mur du château, faisait évader un homme que le retour inopiné du roi de Castille venait sans doute d'arracher à quelque doux entretien.

— Contenez-vous, Pacheco, dit le prince don Sanche à son ami en l'entraînant dans l'ombre que projetait l'une des tours. Laissez se refermer la fenêtre de l'infidèle et venir à nous le galant qui paraît vous avoir supplanté; nous aurons ainsi le cœur net de cette aventure. Ce fut à grand'peine qu'il obtint cet effort de Pacheco. L'homme long-temps suspendu entre le ciel et la terre toucha enfin le sol; l'écharpe de soie fut dénouée et retirée du balcon. La fenêtre se referma. L'inconnu longea les murs,

le nez dans sa cape, et il vint se heurter contre son rival.

— Vous n'irez pas plus loin ! lui cria Pacheco.

L'homme fit un soubresaut en arrière et arma ses deux mains d'une dague et d'une épée. Ce fut seulement alors que don Sanche et son ami s'aperçurent qu'il avait un masque sur le visage. C'était du reste un cavalier de haute taille et bien découplé. A la façon dont il maniait ses armes, on devinait qu'il en faisait usage d'habitude. Son costume sombre mais élégant annonçait un gentilhomme. La partie était égale des deux côtés, l'occasion excellente. La lune à demi voilée laissa tomber tout juste assez de lumière pour que deux hommes pussent porter et parer un coup d'épée.

— Tu me reconnais, dit Pacheco, et tu sais de quelle offense j'ai à te demander raison, puisque à ma seule vue tu te mets en garde. C'est bien. Mais toi, qui es-tu? — Cela t'importe peu, pourvu que je sois gentilhomme. Je te jure que je le suis autant que toi. Cela te suffit-il? — Non. — J'en suis fâché, car je ne suis pas d'humeur à t'en apprendre davantage.—C'est ce que nous verrons, murmura Pacheco en pliant de colère dans sa main gauche la lame de son épée. Ah ! vous descendez la nuit par le balcon de ma maitresse, mon gentilhomme, et vous ne voulez pas que je m'enquière de votre nom? — Je ne connais pas votre maitresse, murmura l'homme masqué. — Fort bien ! tu sors peut-être de la chambre de dona Inesilla Guiomar sans savoir comment elle se nomme? — Je vous jure pourtant que c'est la vé-

rité. — L'intrigue se complique, interrompit don Sanche en riant aux éclats. — A d'autres! poursuivit Pacheco. Moi je suis son amant, et vous avez beau dire, j'ai tous les droits du monde de vous prendre et traiter comme un rival préféré. Allons! en garde! — Je vous jure pourtant qu'il n'en est rien, ajouta l'homme en baissant la pointe de son épée. — Aurais-tu peur? demanda Pacheco.

Pour toute réponse, son antagoniste lui porta un coup de pointe qui l'aurait traversé d'outre en outre s'il ne se fût penché en arrière, de façon que la lame glissa légèrement entre sa chemise et le velours de son justaucorps. Don Diègue Lopez Pacheco rompit de deux pas, et son adversaire eut la générosité de ne pas profiter de son avantage pour le charger.

— Oh! oh! tu fais le magnanime! s'écria le jeune homme. Tu as tort, car moi je ne te ménagerai pas.

En disant ces mots, Pacheco fondit sur son rival, qui l'attendit de pied ferme et le força bientôt de reculer. Il était perdu si don Sanche, résolu à sauver son ami, même au prix d'une lâcheté, n'avait alors attaqué à l'improviste le terrible adversaire. Celui-ci, frappé d'un coup d'épée dans le visage, tomba au milieu d'un flot de sang en criant d'une voix défaillante : Trahison! trahison! — Qu'avez-vous fait? murmura Pacheco. — Qu'importe! Vite! vite! levons son masque, et nous saurons... — Mais il n'est pas mort, balbutia Pacheco, l'oreille collée contre la poitrine du blessé. Nous pourrons le sauver, peut-être...

Don Sanche, ne pouvant dénouer les cordons du masque, tirait sa dague pour les couper, lorsqu'une petite porte basse du château vint à s'ouvrir, et plusieurs hommes armés de flambeaux accoururent vers le lieu du combat. Don Sanche et Pacheco s'évadèrent avant qu'on pût les atteindre.

Cependant les nouveaux venus se groupèrent à l'entour du malheureux blessé, qui perdait du sang et demeurait étendu sur la terre sans donner signe de vie.

— Alerte! dit un de ces hommes en promenant son flambeau sur le corps qu'ils venaient de rencontrer. Messire don Christoval nous a ordonné, mort ou vif, d'apporter ce cadavre au château. Tout bon physicien qu'il soit, je doute fort qu'il en tire autre chose que de l'engrais pour la terre. N'importe, il faut obéir.

Le blessé fut relevé et porté sur les bras de deux serviteurs jusqu'à une salle basse qui s'ouvrait au niveau du sol dans l'une des tours du château royal de Tolède. Là, auprès d'une table sur laquelle brillaient divers instrumens de chirurgie, éclairée par une petite lampe fumeuse, dont la lueur rougeâtre donnait à sa figure hâve et osseuse un caractère plus terrible que rassurant, un homme à la chevelure noire et crépue, aux lèvres épaisses, aux yeux brillans, à demi voilés par d'épais sourcils, se tenait debout, silencieux et pensif. Les gens qui avaient apporté le corps se retirèrent respectueusement après l'avoir déposé sur la table. Dès qu'il fut seul, don Christoval (c'était e nom de l'étrange personnage que nous venons de

peindre) arracha le masque du gentilhomme, sonda la blessure qu'il avait reçue au milieu du visage et y appliqua les remèdes qu'il jugea utiles. Puis promenant doucement une éponge mouillée sur ses traits pour en enlever les caillots de sang qui le rendaient méconnaissable :

C'est bien lui, murmura-t-il entre ses dents. C'est bien lui! merci, ô mon Dieu! tu n'as pas voulu qu'il mourût ainsi. Non, sa destinée n'est pas accomplie encore, il faut une autre vie, une autre mort surtout!

Les yeux de don Christoval semblaient jeter des éclairs en s'attachant sur les paupières fermées de cet homme que son art venait de sauver d'une mort certaine, et que pourtant dans son âme il semblait maudire secrètement.

—Il vivra! reprit le chirurgien en se promenant à grands pas dans la salle. Et pourtant si je voulais!... ajouta-t-il en fronçant le sourcil... Allons, allons, je n'ai pas attendu ma vengeance jusqu'à cette heure pour en finir si tôt et d'une manière si obscure. Laisser couler son sang qu'un autre a versé... c'est être pour rien dans le châtiment! Qu'il passe ainsi de vie à trépas sans savoir seulement qui je suis, quelle mission de justice j'ai à exercer contre lui, ce serait folie assurément. D'ailleurs, plus la chute est haute et plus elle est cruelle! Monte, monte, beau jouvenceau. Tu ne possèdes encore que tes vingt ans, ta beauté que chacun t'envie, ta cape et ton innocente épée. Il te faut des titres, des palais, des trésors, une femme aimée, un nom célèbre, des amis, des flatteurs,

un long espoir d'avenir devant toi. C'est alors qu'il sera doux de te poser le pied sur la poitrine, de t'avoir là, immobile, sous ma main, comme je te tiens à cette heure, et de t'enlever tout cela lentement en excitant tes regrets et ton désespoir. Ah! ce temps-là viendra! Il viendra bientôt, je l'espère.

Comme don Christoval achevait ces mots, une porte s'ouvrit et un homme s'avança lentement dans la salle. Du plus loin qu'il l'aperçut, le chirurgien courut à lui, mit respectueusement un genou en terre et lui baisa la main. Le nouveau venu lui fit signe de se relever, et s'approchant de la table où gisait le blessé : Christoval, dit-il au chirurgien, tu me réponds de sa vie au moins? — Comme de la mienne, Seigneur. — Rappelle-toi qu'on a de grands desseins sur ce jeune homme, que sa vie peut être liée au salut du royaume de Castille... — Je sais tout cela, Seigneur. — Ainsi, continua le mystérieux personnage, tu es sûr que ce funeste accident n'aura pas de suites? — Pas d'autres suites qu'une légère cicatrice au visage, et j'oserais affirmer que le jeune muguet n'y perdra rien auprès des dames; ses traits efféminés, rendus plus mâles par cette trace de blessure, auront de nouveaux charmes pour elles. — C'est bien, Christoval. Mais dis-moi, as-tu arrêté les assassins? — On n'a pu les atteindre, seigneur. L'alcade et le prévôt sont déjà prévenus et ils informeront avec toute diligence. — Un mot encore, Christoval. Quand le jeune homme pourra-t-il reparaître à la cour? — Demain, Seigneur. Dans un instant il reprendra ses sens, et avant le jour, grâce à un élixir puissant dont

j'ai appris le secret pendant ma captivité chez les Maures, il sera complètement rétabli. — Faites cela, Christoval, et ne doutez pas qu'on ne vous récompense selon votre zèle et vos mérites. Adieu.

Le chirurgien voulut de nouveau baiser la main de son interlocuteur, qui lui fit signe de demeurer, et sortit.

II

Don Diègue Lopez Pacheco reçut de grand matin un message du marquis de Villena, qui lui enjoignait d'accourir auprès de lui sans délai. Devinant bien que son aventure de la nuit dernière, qui avait fini si malheureusement, allait être le texte de la remontrance qu'il lui fallait subir, il s'y résigna de bonne grâce et se rendit aux ordres de son père. Le marquis attendait son fils avec impatience, se promenant à grands pas dans la galerie de son palais, et interrompant ses réflexions par des monosyllabes qui témoignaient de sa mauvaise humeur et de son irritation.

— Enfin, Monsieur, vous voilà ! s'écria-t-il dès que parut Pacheco.

Pacheco baissa la tête et salua profondément, glissant par intervalles, à la dérobée, un coup-d'œil sur les traits de son père, pour mieux apprécier le plan de défense qu'il devait préparer. Mais cette fois le

cœur du vieillard, blessé en plus d'un endroit, paraissait inaccessible à la clémence comme à la pitié. Pourtant le marquis ne se laissa pas emporter à l'excès de son mécontentement. Habitué de longue main à raisonner ses passions comme les moindres actes de sa vie, il jugea plus utile de faire un appel énergique à l'ambition et à l'égoïsme de son fils. D'un geste plein de froideur et de calme apparent, il invita le jeune homme à s'asseoir, et se laissant tomber lui-même dans un large fauteuil frangé d'or et surmonté de son écusson d'armoiries, il débita gravement ce qui suit : Mon fils, j'ai été jeune comme vous. Emporté comme vous quelquefois par l'attrait du plaisir et par la fougue de l'âge, j'ai pu mettre en oubli les devoirs que m'imposait mon rang; mais il est une pensée à laquelle je suis toujours resté fidèle, c'est le désir d'accroître l'illustration et la puissance de notre maison. Que l'on vous cite parmi les plus aimables débauchés de Madrid et de Tolède, que vos prodigalités, que votre luxe d'armes, de chevaux et d'habillemens fassent quelquefois froncer le sourcil à mes trésoriers, je suis assez riche et assez indulgent pour ne vous point parler de ces folies; mais que vos imprudences, que la légèreté de votre caractère, viennent exposer chaque jour au discrédit et à la disgrâce du roi de Castille cette faveur et ce pouvoir que j'ai eu tant de peine à conquérir, voilà ce que je ne puis vous pardonner. — Mon père, interrompit Pacheco, ai-je donc commis un si grand crime en rendant hommage à la beauté de dona Inesilla Guiomar? — Croyez-vous, Monsieur, que le roi vous sache gré de

votre aventure de cette nuit, s'il vient à l'apprendre? Mais rassurez-vous. Pour cette fois encore, il ne saura rien, grâce à moi, si votre ami le prince don Sanche de Portugal n'en va point faire le récit dans les salons de la reine sa sœur. Quant au mystérieux galant que vous avez si bien traité, ce ne sera pas lui, je pense, qui vous trahira. Toutefois, je vous le dis, il est temps que vous songiez à l'avenir. Ignorez-vous donc, Monsieur, quelle fleur frêle et délicate est la faveur d'un roi? de combien de soins et de veilles inquiètes il faut l'abriter contre les orages du caprice et de l'envie? Ah! si je pouvais dérouler devant vous tous les replis de ce cœur labouré par tant d'émotions diverses pendant ce règne si difficile que ma seule main a dirigé sous le nom du roi don Henri, vous comprendriez mes craintes de voir s'écrouler en un instant l'édifice si péniblement élevé de ma fortune et de la vôtre.

Hélas! n'ai-je pas devant les yeux d'assez terribles exemples des vicissitudes humaines? Moi-même n'ai-je pas brisé l'idole aux pieds de laquelle la Castille fut si long-temps prosternée? Don Alvar de Luna, toi que trente années de persévérance semblaient avoir placé au-dessus des atteintes du sort, ne t'ai-je pas précipité du ciel de la faveur où tu planais? Terrible victoire qui se retrace toujours à mon esprit comme une menace, comme un présage du destin qui m'attend peut-être. Dépouillé de tes terres, de tout le splendide prestige qui t'environnait, je te vois encore, vieillard, le front calme et rayonnant d'une noble fierté, écouter la sentence infâme qui te

flétrissait. Voici la punition, disait cette sentence, à laquelle le roi notre souverain condamne ce cruel tyran, pour avoir insolemment abusé de son autorité, pour avoir altéré et corrompu la justice, dissipé les finances, ruiné le domaine de la couronne, accablé le peuple d'impôts, détourné les revenus de l'Etat à son profit. Pour tous les crimes, forfaits, maléfices, concussions, violences, cruautés, tyrannies dont il est convaincu, il est condamné à avoir la tête tranchée, afin que la justice de Dieu et du roi soit satisfaite, et qu'il soit dans la suite un exemple capable de tenir en respect les favoris ambitieux. Don Diègue, mon fils, je vois encore sur la place publique de Valladolid s'élever un échafaud tendu de noir. Il y avait sur cet échafaud une table couverte de velours noir, et sur cette table un grand crucifix d'argent avec deux flambeaux de cire blanche allumés. Don Alvar de Luna monta sur l'échafaud, baisa la croix, et donnant à l'un de ses pages qui l'avait suivi son chapeau et son anneau : Prends, lui dit-il, voilà tout ce que je peux te donner pour que tu te souviennes de moi. Puis se tournant vers le bourreau, il lui demanda tranquillement à quel usage était destiné un crochet de fer qu'il apercevait au sommet d'une planche fixée sur l'échafaud. Monseigneur, répondit le bourreau, c'est pour y attacher votre tête dès que je l'aurai coupée.

Don Alvar répliqua : Fais de mon corps ce qu'il te plaira; la mort ne peut ternir l'éclat d'une vie comme la mienne. Puis il se dépouilla lui-même de ses habits, et je vis rouler sur le drap noir de l'échafaud

cette tête tout à l'heure si pleine de vie et de fierté. Don Diègue! cette puissance, qui a passé de don Alvar à ton père, fut ton héritage, c'est l'héritage de tes enfans. Ecoute. Mon père, don Alfonso Giron, seigneur de Belmonté, n'avait pas lui-même entrevu, dans les plus beaux rêves de son ambition, le but que je poursuis, le but que je suis prêt d'atteindre. Don Pèdre, son neveu, épousait une tante du roi de Castille, et mettait le pied, par cette alliance, sur la première marche du trône; moi, plus ambitieux, plus habile que don Pèdre Giron, c'est sur le trône que je veux m'asseoir. — Mon père, s'écria Pacheco en joignant les mains, pour l'amour de Dieu! ne commettez pas un tel sacrilège! A mon tour, je vous rappellerai que l'honneur de notre maison fut toujours sans tache, et que l'usurpation d'une couronne... — Qui te parle d'usurpation? interrompit le vieux ministre. Entends-moi donc jusqu'au bout, tu me jugeras après. Don Diègue! j'étais à Valladolid le 25 septembre 1440. Les noces de don Henri de Castille et de la princesse Blanche de Navarre y furent célébrées avec une pompe toute royale. On parla long-temps dans toutes les Espagnes des tournois et des carrousels fameux que dirigea don Rodrigue de Mendoza, grand-maître de la maison du roi, et dont il fut le principal et le plus glorieux tenant. Mais ce qui troubla ces fêtes et l'allégresse du peuple, c'est que la reine ne donna point d'héritier à son illustre époux. — Cela est vrai, mon père. — Après quatorze ans d'ennuis et de dégoûts, don Henri répudia la reine sa femme, cachant la honte de son isolement

sous le vain prétexte de sortiléges et de maléfices. Don Louis d'Acugna, administrateur de l'église de Ségovie, prononça, au nom du cardinal don Juan Cervantès, la sentence de divorce. L'archevêque de Tolède la confirma par une commission spéciale du pape Nicolas, et au mépris de toutes les lois et de la raison, don Henri se remaria le 21 mai 1455 à la princesse Juana de Portugal. Depuis quatre années, don Diègue, la nouvelle reine de Castille n'a pas plus donné d'héritier à la couronne que l'infortunée Blanche de Navarre.—Que concluez-vous de là, mon père? — Que l'infante Isabelle, sœur du roi, sera reine de Castille, car le Ciel a condamné le roi notre maître à n'avoir jamais d'enfans. A la faveur des troubles de ce royaume (que Dieu appelle à lui le roi notre seigneur où que les factions le déposent), je prétends, don Diègue, faire épouser l'infante à mon frère ou à toi.

III

— Senora, vous êtes la plus belle comme la plus élégante personne des deux Castilles. — Don Diègue, cela vous plait à dire. — De Tolède à Valladolid, pas un archer de renom qui lance un trait avec plus d'art que vos longs yeux noirs, formés pour la damnation de toute âme chrétienne. — Assurément, don Diègue, vous essayez sur moi l'effet de quelque madrigal

que vous rimerez ce soir pour une autre. — A Dieu ne plaise, dona Inesilla, que je vous donne l'exemple de l'infidélité. D'ailleurs, vous avez tant de perfections, Senora, qu'en cette matière, comme en toute autre, je me garderais bien de lutter avec vous. — Du dépit et de l'aigreur, don Diègue. Voyons, que signifie cet air contraint, et qu'avez-vous encore à me reprocher? Seriez-vous jaloux? — On le serait à moins, Madame. Au reste, vous n'apprendrez pas peut-être sans intérêt que j'ai châtié l'autre nuit, comme il convenait, le malencontreux rival qui s'échappait furtivement de votre balcon. — Vous êtes fou, répondit avec une parfaite indifférence dona Inesilla Guiomar. — Nierez-vous, Madame, que cet homme fût votre amant? Me ferez-vous croire que je ne vous ai pas vue de mes yeux favoriser sa fuite en le faisant évader par cette fenêtre à l'aide d'une écharpe de soie? — A cette accusation, don Diègue, je ne répondrai que par un fait. Je n'ai point passé l'autre nuit dans cette chambre. La reine était souffrante et j'ai dû veiller dans ses appartemens. — Dites-vous vrai! s'écria don Diègue Pacheco. Quel est donc cet homme que j'ai frappé? Quelle est cette femme qui l'aidait dans sa fuite quand le retour inopiné du roi...— Je l'ignore comme vous, don Diègue. Si vous doutez de ce que je vous affirme, rien n'est plus facile que de le vérifier. Vous voyez que cette fois encore votre jalousie est en défaut, et que bien malgré vous il vous faut croire à la vertu de votre maîtresse. — Je n'ai pas la dangereuse prétention, reprit le jeune homme avec un sourire d'ironie, de

pousser ma conviction aussi loin. Le roi de Castille, Madame, aurait trop à gémir si votre conscience timorée vous imposait une pénitence aussi rigide et aussi absolue.

Dona Inesilla quitta vivement son fauteuil et fixa ses yeux ardens et pleins de colère sur le fils du marquis de Villena.

— Je croyais, Monsieur, lui dit-elle d'une voix émue et tremblante, que vous seriez le dernier à m'adresser une pareille insulte. Je ne vous ai pas trahi, Monsieur, car je vous aime, et je prends Dieu à témoin que le roi de Castille...

— Pardonnez-moi, Senora, balbutia don Diègue; je ne fais que répéter un bruit qui a pour échos tous les habitans du palais. Peut-être les assiduités du roi don Henri auprès de vous, les éloges qu'il fait partout de votre esprit et de votre beauté, ont-ils donné lieu à ces calomnies. Pourtant, s'il vous faut avouer toute la vérité, le roi l'autre jour s'est presque vanté en ma présence...

— Il a menti, don Diègue, s'il a pu dire que je te trahissais! Je t'aime, don Diègue; toi seul, entends-tu bien! Nul autre que toi n'occupe la pensée de dona Inesilla. Nul autre par son absence ou par sa présence ne fait bondir mon cœur de joie ou de tristesse! C'est ton nom, ton nom seul que je prononce dans mes prières comme dans mes rêves! mon Pacheco! Dans les Espagnes comme dans l'univers, il n'est rien que j'aime si ce n'est toi! Va! toutes les couronnes des royaumes chrétiens et maures, je les repousserais si elles m'étaient offertes, et sans te demander autre chose

que ton amour pour récompense de mes faciles dédains.

—Inesilla, je veux te croire, murmura don Diègue en déposant un baiser sur le front de sa maîtresse. Mais enfin pourquoi le roi notre seigneur affecte-t-il de te rendre ces hommages qui te perdent aux yeux de tous? — Je ne sais, don Diègue. Mais si tu veux je refuserai de recevoir ses visites. — Cela ne se peut; il est le roi. — Eh bien! je ne lui répondrai plus quand il m'adressera la parole. — Garde-toi de l'irriter, chère Inès; c'est un crime, sais-tu bien, que d'offenser la majesté royale. Mais dis-moi, don Henri ne t'a-t-il donc jamais déclaré son amour?—Jamais. — Ma tête s'y perd! balbutia Pacheco. Je l'ai vu pourtant, plus d'une fois, aux tournois de Madrid et de Cordoue, quitter sa place pour te venir parler. Ses yeux se reposaient doucement sur les tiens, mon Inès. Son front rayonnait d'allégresse et semblait dire au peuple et à la cour rassemblés : Je l'aime! Enviez le bonheur de notre union. — Cela est vrai, don Diègue, mais quand le roi daigne venir me visiter dans cette chambre, il ne se tient pas près de moi comme te voici maintenant; il ne prend pas ainsi ma main dans la sienne. Le bonheur ne brille pas dans ses yeux comme je le vois à cette heure éclater dans les tiens, mon Pacheco. Le roi me parle d'un ton digne et sévère. Si parfois il soupire en me regardant, ses traits expriment plutôt de la bienveillance que de l'amour, de l'inquiétude quelquefois. Voilà la vérité tout entière. — Oh! je te remercie, chère Inès, d'avoir arraché ce soupçon de mon âme.

Je n'ai donc plus à lutter contre mon amour pour toi ! Avec quelles délices je vais m'abandonner à présent au bonheur de t'aimer et de te dire que je t'aime. Oui, je te crois. A celui qui répétera maintenant ces calomnies odieuses que j'ai crues moi-même trop long-temps, je répondrai par un coup de dague ou d'épée. Mon Inesilla ! à toi ! à toi pour toujours !

Don Diègue tenait encore pressée contre ses lèvres la main de dona Inesilla, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Le roi de Castille entra. Il était suivi de don Christoval, son chirurgien.

Don Henri tressaillit en apercevant Pacheco, qui, debout et la tête inclinée, dissimulait son trouble profond dans une apparence de respect. Les regards du roi se reportèrent sur dona Inesilla, qui ne baissa pas la paupière. Un profond silence s'établit pendant quelques instans. Enfin le roi s'assit brusquement dans un fauteuil, et sans daigner adresser un mot à don Diègue, qui n'osait ni avancer ni reculer, il dit à dona Inesilla : On vous faisait malade, Senora. J'ai promis à la reine de m'informer de l'état de votre santé, et je vous amenais mon médecin, car vous ne doutez pas, j'espère, de l'intérêt que nous vous portons.

Don Christoval, obéissant à un geste de son maître, prit dans ses mains jaunes et osseuses la main blanche et déliée de la tremblante jeune fille, et après lui avoir tâté le pouls il se tourna du côté du roi : Beaucoup d'agitation, dit-il. Imagination trop ardente. La senora doit éviter les émotions de l'esprit, se garder surtout des idées qui pourraient éveiller en elle

l'exaltation des sentimens. Du reste rien de bien grave. Du calme, du repos, rien autre chose.

Le roi écoutait silencieusement les paroles de don Christoval, et, non moins agité lui-même que la jeune Inès, il froissait convulsivement la poignée d'or de sa dague. Il souffrait évidemment, et ses efforts pour cacher l'émotion qu'il ressentait n'embellissaient pas son visage, naturellement peu gracieux et ouvert, si l'on en croit don Juan de Mariana, dans son *Histoire d'Espagne*. Le roi Henri de Castille était en effet de haute taille et mal proportionné. Ses jambes étaient démesurément longues. Sa tête colossale, ses yeux verts, son nez camard, et une sorte de férocité empreinte dans tous ses traits, donnaient à sa physionomie quelque chose de terrible et de repoussant. Rien de riche ni de recherché dans ses habits, comme pour les mettre en harmonie avec lui-même. Ce roi, du reste, prodigue par excès pour ses flatteurs et ses courtisans, jetant aux caprices de ses créatures les trésors qu'il arrachait à son peuple, ne buvait que de l'eau, ce qui prouve que certaines vertus extérieures ne donnent pas toujours la mesure du cœur d'un roi. Celui-ci ne buvait que de l'eau, mais il aimait le sang!

Pacheco, toujours debout et tremblant sous l'œil du roi, qui, pour jouir de son trouble, feignait de ne pas l'apercevoir, résolut enfin de sortir de sa difficile position. Don Christoval venait de quitter l'appartement. S'inclinant jusqu'à terre, don Diègue fit un pas vers don Henri et demanda timidement si son altesse n'avait pas d'ordres à lui donner. Le roi fixa sur lui un regard sévère : Seigneur don Diègue Lo-

pez Pacheco, dit-il au jeune homme, quel heureux hasard vous a conduit ici? — Altesse !... balbutia don Diègue. — Sire, interrompit dona Inesilla, j'avais à parler au seigneur Pacheco. Je l'ai fait prier de se rendre près de moi. — A merveille! fit le roi, qui essaya de cacher un mouvement de mauvaise humeur; auprès des dames comme auprès des rois, les gentilshommes en votre maison, Monsieur, savent toujours avoir leur part des plus exquises faveurs. Mais prenez-y garde, le caprice détruit souvent ce que le caprice a élevé. Le marquis de Villena peut vous conter dans ses loisirs comment a fini le ministre favori du roi don Juan mon père, le connétable don Alvar de Luna.

A cette menace, don Diègue sentit tout son sang bouillonner dans ses veines. Don Henri ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— Vous étiez, je crois, Monsieur, lui dit-il, parmi les gentilshommes qui m'accompagnèrent en Andalousie, il y a trois ans, dans notre dernière campagne contre les Maures. — Oui, Altesse. — C'est vous, n'est-il pas vrai, qui pendant le sac de la ville arabe de Ména sauvâtes les femmes de l'alcaïde arabe des mains de nos braves Castillans qui les allaient égorger? — Oui, Altesse. — Et pour vous remercier de votre magnanime protection, le Sarrasin vous envoya une chaîne d'or, véritable talisman d'infidèle qui doit vous sauver la vie à vous et aux vôtres si jamais il vous arrive de tomber dans les fers de nos mortels ennemis? — Cela est vrai, Sire, et je porte toujours à mon cou ce gage de la reconnaissance de l'alcaïde

maure de Ména. — Fort bien! vous avez acquis trop de titres à mon estime, don Diègue Lopez Pacheco, et à la gratitude de votre pays, pour que je vous laisse languir, après tant de beaux exploits, dans l'oisiveté d'une cour où vos belles qualités ne peuvent paraître comme elles le méritent. Allez, Monsieur, prendre les ordres de votre père et de l'archevêque de Tolède. Dites-leur que demain, demain, entendez-vous, vous commanderez les cent lances que j'envoie à mon armée de Cordoue pour reprendre les hostilités contre le roi maure de Grenade. Allez.

Pacheco salua le roi, et il sortit sans même pouvoir rencontrer le regard d'Incsilla, qui semblait lui dire : Don Diègue! si tu pars, je meurs!

IV

La galerie qui conduisait aux appartemens de la reine regorgeait de courtisans attendant l'heure fortunée du baise-main. Les vieux gentilshommes et les nouveaux favoris que le roi de Castille se plaisait à élever par caprice aux premières charges de l'Etat s'entretenaient à voix basse et en groupes séparés des événemens et des opinions du jour : ici don Miguel Luc d'Irança, simple hidalgo, natif de Belmonté, dans la Manche, récemment promu par don Henri à la dignité de connétable et pourvu des villes d'Aguda et des châteaux de Vératon et de Bozmediano; don Juan de Valençula, nouveau grand-prieur de Saint-

Jean : Gomez de Solis, que les chevaliers d'Alcantara, après la mort de don Guttiere de Sotomayor, avaient nommé leur grand-maître pour se concilier les bonnes grâces du roi. Là, parmi les mécontens, don Pedre Giron, grand-maître de Calatrava, frère du marquis de Villena; les comtes d'Albe et de Plasencia, l'amirante de Castille, le comte de Transtamare et l'interminable famille de Manrique.

C'est une honte, disait don Pèdre Giron, que cette couvée de hobereaux sous les ailes de la faveur, qui lèvent chaque jour la tête au milieu des plus illustres noms des deux Castilles. Encore un, Messieurs, que nous allons voir surgir. Celui-là s'appelle don Beltran de la Cueva. Il y a six mois, le roi l'a fait comte de Ledesma, aujourd'hui il sera créé grand-maître du palais. Je vous donne le fait pour certain.

— C'est cela, répliqua l'amirante, et chevalier de Saint-Jacques de l'Epée. Demain on lui donnera ma charge; après-demain la vôtre, don Pedro; dans six mois peut-être on le fera ministre ou archevêque; que sais-je! Tenez, le roi don Juan, contre lequel nous conspirions pour établir sur son trône le prince Henri de Castille, valait mieux que son fils. Je ne m'en cache pas.—Les discordes du royaume, ajouta le comte d'Albe, ne sont pas si bien apaisées que nous ne puissions, quand il nous en prendra fantaisie, mettre nos vassaux en campagne et commencer une nouvelle croisade contre les favoris. — Que ce jour-là vienne, comte, reprit le grand-maître d'Alcantara, et ma bannière ne sera pas la dernière à se lever. — Ni la mienne. — Ni la mienne. — Seigneur don Pèdre,

répliqua le comte d'Albe, quel est ce comte de Ledesma de nouvelle fabrique dont vous nous parlez? Je veux renier ma foi si j'en ouïs jamais parler. — Beltran de la Cueva, voilà son nom. Pour ses actes, je crois qu'il serait lui-même bien embarrassé de les énumérer ici. Mais, si je ne me trompe, celui-là a le vent bon, et il menace d'aller loin si on ne l'arrête pas. Qui sait si mon frère, le marquis de Villena, ne sera pas quelque jour supplanté par ce beau sire. — A d'autres. Le marquis est trop puissant. — Don Alvar de Luna l'était plus que lui, Messieurs, et pourtant j'ai vu dresser son échafaud à Valladolid.

En ce moment, don Sanche de Portugal, le frère de la reine de Castille, entrait dans la galerie. Il était accompagné de don Diègue Lopez Pacheco. Tous deux semblaient achever une conversation commencée.

— Oui, don Sanche, le roi le veut. Demain je dois quitter Tolède. — Et vous obéirez? — A moins de se mettre en révolte ouverte... — Çà! cher don Diègue, n'avez-vous point de nouvelles de notre expédition d'hier? Est-ce pour ce malheureux coup d'épée que don Henri vous garde rancune? — Je le gêne, don Sanche, auprès de dona Incsilla Guiomar, qui m'a juré sur son âme que jamais elle ne céderait aux instances du roi. — Vous êtes un enfant, interrompit don Sanche en riant aux éclats. Vouliez-vous pas qu'elle avouât la chose? Une femme honnête et sage garde toujours pour elle des confidences semblables. Ce qu'il y a de certain et de plus concluant pour la vertu de la dame, c'est qu'un galant est descendu de

son balcon et que nous l'avons tué ou peu s'en faut. — J'aime à croire, don Sanche, que nous n'avons pas ce malheur à nous reprocher, car notre action n'était pas loyale, convenez-en. Deux contre un ! C'est une honte. — Mort ou vif, don Diègue, si son corps ou son âme nous apparaissent jamais, nous le reconnaîtrons à la balafre qu'il doit porter au milieu du visage, car mon épée portugaise porte des coups qui ne se confondent pas avec d'autres.

Une grande rumeur fit en ce moment onduler la foule dans la galerie. Don Sanche et son ami firent quelques pas en avant, pensant que c'était le salon de la reine qui s'ouvrait. Ils se trompaient. Le tumulte était occasionné par l'arrivée d'un nouveau personnage sur lequel tous les regards se portaient.

Quel est ce gentilhomme? demanda Pacheco. Quelque prince de Navarre ou d'Aragon? Quelque roi maure peut-être qui vient demander merci au roi de Castille? — Point, lui répondit-on. L'homme qui vient d'entrer est un des nouveaux favoris du roi notre maître, un jeune gars fait depuis peu comte de Ledesma, et à qui l'on destine la grande-maîtrise du palais; en un mot, c'est don Beltran de la Cueva.

Pacheco et don Sanche poussèrent en même temps un cri de surprise quand ils eurent aperçu celui qu'on leur désignait. C'était un grand et beau jeune homme, magnifiquement vêtu, d'une tournure noble et fière, et dont le visage portait la marque encore récente d'un coup d'épée.

— C'est notre homme d'hier, murmura don Sanche à l'oreille de son ami. — A cette heure, répondit

don Diègue, je sais à qui j'ai affaire et je puis loyalement m'attaquer à mon ennemi. — Mais votre départ pour Cordoue? — Le roi m'a donné jusqu'à demain pour obéir. Veuillez, don Sanche, l'aborder avec moi. Lui du moins, s'il est homme de cœur, il me dira la vérité et nous recommencerons le combat. — Pour la vertu de dona Inesilla Guiomar, balbutia en ricanant le prince de Portugal. Beau sujet pour requérir le jugement de Dieu!

Don Diègue, sans l'écouter, avait déjà rejoint don Beltran de la Cueva.

— Comte de Ledesma, on m'appelle don Diègue Lopez Pacheco; je suis le fils du marquis de Villena, le neveu du grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron. Je pars demain pour l'armée de Cordoue avec cent lances que le roi notre seigneur me donne à conduire. J'ai deux mots à vous dire en secret. Veuillez sortir avec moi.

Don Beltran laissa tomber un regard dédaigneux sur le jeune homme, puis continuant sa promenade dans la galerie : Seigneur don Diègue Lopez Pacheco, j'ai d'autres affaires en ce moment que d'aller m'entretenir de ce qui vous regarde. Vous êtes le neveu du grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron, le fils du marquis de Villena, d'accord; mais vous attendrez bien jusqu'à demain que je puisse vous répondre et vous questionner à mon tour. Votre présence à l'armée de Cordoue n'est pas si urgente et si indispensable peut-être que les villes d'Andalousie tenues par notre seigneur le roi soient en danger d'être enlevées par les Maures parce que vous aurez retardé d'un jour votre départ.

Don Diègue saisit vivement le bras de don Beltran.

— Comte de Ledesma, murmura-t-il entre ses dents, le roi vous a-t-il, avec cette comté dont vous êtes si fier, donné le droit d'insolence envers le plus pur sang de la noblesse castillane? Un mot seulement, et je vous laisse. Dona Inesilla Guiomar est-elle votre maîtresse? Répondez. — Vous êtes un insensé. — Répondez, don Beltran, ou je vous tiens pour un lâche, et je vous insulte ici publiquement.

Les yeux du comte de Ledesma étincelèrent. Il saisit à son tour la main de Pacheco.

— C'est toi qui es un lâche et un infâme! lui dit-il à l'oreille. Avec ton digne acolyte vous m'avez assassiné traîtreusement, quand je venais de te laisser la vie par pitié pour ta jeunesse, pour ton inexpérience. Va! plus que toi je désire une revanche de notre rencontre d'hier. Cette fois je ne te ferai pas de quartier.—Venez donc.— Non. Pas aujourd'hui : je ne puis quitter ce palais. Dût-on m'arracher l'âme, je ne le puis. Mais demain, demain !...

Sans en entendre davantage, don Diègue, outré de fureur, se précipita sur son rival, et de ses deux mains il arracha le collier d'or de Saint-Jacques pendu au cou de don Beltran, puis il foula ce collier sous ses pieds.

Le comte de Ledesma, le bras armé de sa dague, voulut se jeter sur le jeune imprudent. Un groupe les eut bientôt séparés. Avec une vigueur peu commune, don Beltran terrassa les premiers qui s'interposèrent entre don Diègue et lui; mais enfin, accablé sous le nombre, il tomba lui-même en poussant un cri

de désespoir et de rage qui retentit dans tout le palais.

Au même instant les portes des appartemens royaux s'ouvrirent brusquement.

La reine s'avança au milieu des groupes qui s'écartèrent devant elle.

Quand elle se trouva en présence du comte de Ledesma, tout meurtri de sa chute et demandant la mort ou la vengeance, elle poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de ses femmes.

V

Après l'outrage fait au comte de Ledesma, don Diègue Lopez Pacheco, arrêté et désarmé par les archers du palais, avait été conduit sous bonne escorte à la maison du marquis de Villena, où un ordre exprès du roi lui enjoignait de demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il fût statué sur la punition que méritait sa conduite. Le jeune homme s'attendait à recevoir quelques dures remontrances de son père, dont il avait si tôt mis en oubli les sages conseils. C'était, en effet, blesser le marquis dans ses plus chers intérêts que d'irriter le roi contre lui, et les paroles de don Henri de Castille à Pacheco chez dona Inesilla Guiomar laissaient assez entrevoir la possibilité d'une prochaine disgrâce pour le ministre favori. Relégué seul dans une chambre du palais, don Diègue passa le reste du jour et toute la nuit suivante sans aper-

cevoir d'autre visage humain que celui du valet chargé de lui apporter sa nourriture. Comment traduire ce silence du marquis, si ce n'est par l'excès de sa colère contre son fils. Enfin, le matin du jour suivant, la porte de Pacheco s'ouvrit, et son père parut.

Les traits du marquis étaient empreints de la plus vive agitation. Évidemment son âme était bouleversée par quelque malheur imprévu, par quelque sinistre prévision. Pacheco ne put douter qu'il ne fût lui-même la cause des inquiétudes de son père. Quelle fut sa surprise de le voir accourir à lui les bras ouverts.

— Mon fils, lui dit le vieillard en l'embrassant, Dieu se plaît souvent à confondre nos vains désirs, à frapper ce qui est élevé, à élever passagèrement ce qui est vil et abject, pour montrer que tout vient de lui, et que l'homme ne peut rien fonder qui ne soit périssable. — Qu'avez-vous, mon père? demanda Pacheco effrayé du trouble et de l'émotion du vieillard. — Venez, mon fils! suivez-moi. Vous allez tout apprendre.

Don Diègue suivit son père dans ses appartemens, où une grande troupe de seigneurs étaient rassemblés et disputaient avec feu sur les événemens qui avaient motivé leur réunion. Dès que le marquis parut avec son fils, le silence se rétablit, et le vieux ministre abordant l'archevêque de Tolède et les plus influens des gentilshommes mécontens qui l'entouraient : Oui, Messieurs, leur dit-il avec l'accent de l'abattement et du désespoir, le ciel exauce enfin les vœux du roi don Henri. Aujourd'hui même les hé-

rauts du palais vont proclamer dans toute la ville de Tolède la grossesse de la reine de Castille. Dans quelques mois un héritier naîtra au seigneur roi notre maître. — Ce n'est pas possible, murmura le comte d'Albe, les prières des fidèles ont échoué depuis trop long-temps pour que Dieu se résolve si tard à leur accorder cette grâce insigne. Le temps des miracles est passé. — Ce ne peut être, répondit l'amirante, qu'un enfant supposé, imaginé par les favoris du roi, afin de priver l'infante Isabelle de la couronne de Castille. Mais cette couronne lui est dévolue par le testament du feu roi don Juan II, au cas où son frère don Henri mourrait sans héritiers. Nous, les chefs de la noblesse castillane, nous ne pouvons, nous ne devons pas souffrir qu'une telle injustice soit commise. — Non! s'écrièrent à la fois tous les assistans; nous ne le souffrirons pas.—Il faut enlever du palais son altesse l'infante, proposa don Pèdre Giron, et l'enfermer dans une de nos places. — Le roi fait bonne garde autour d'elle, répondit l'archevêque de Tolède; mais il nous reste un autre héritier de don Juan II, un frère du roi don Henri, un enfant qui, entouré d'un conseil de régence...—C'est cela, dit le comte de Plasencia. Je propose, Messieurs, de nous réunir dans quelque ville forte où j'amènerai l'infant don Alphonse, et nous le reconnaîtrons pour l'héritier légitime du trône. — Nous le voulons bien. — Choisissons donc pour lieu de réunion la ville d'Avila, reprit le frère du marquis don Pèdre Giron, grand-maître de Calatrava. Si le roi refuse d'accepter notre décision, eh bien! nous verrons qui de ses favoris ou de nous l'emportera.

On allait se séparer après l'adoption du projet quand le marquis s'écria : Avant tout, Messieurs, guerre ouverte et sans pitié à cette engeance des favoris qui empoisonnent don Henri de leurs infâmes conseils. — Pour ma part, répliqua don Pèdre, je déclare ici qu'en qualité de grand-maître, je dépouille de son grand-prieuré l'un de ces traîtres, don Juan de Valençuella. Demain, sans plus de retard, je me retire dans mes villes d'Andalousie, d'où je vous ramènerai des soldats. Je vous promets d'avance l'appui de Séville et de Cordoue. Le duc de Médina Sidonia ne peut manquer de se joindre à moi, et nous serons secondés secrètement par le roi d'Aragon.

— Quant à don Beltran de la Cueva, quant à ce comte de Ledesma créé par le caprice de don Henri, je me charge de faire écrouler sa fortune naissante, ajouta le marquis de Villena. Mon fils, poursuivit-il en pressant la main de Pacheco, vous m'aiderez dans cette bonne œuvre, n'est-ce pas?

Comme les mécontens achevaient de se concerter sur leur projet de rébellion, un grand bruit de clairons et de tambours retentit au dehors, et des hérauts d'armes annoncèrent au peuple que des largesses lui seraient faites pour l'heureuse grâce du Ciel qui faisait espérer enfin au roi don Henri de Castille un héritier de sa couronne et de son nom.

VI

Le soleil commençait à décliner sur l'horizon quand le marquis de Villena sortit à pied de son palais sans un valet à sa suite, accompagné seulement de son fils, caché comme lui dans les plis d'un obscur manteau.

— Où allons-nous, mon père? demanda Pacheco, qui se rappelait la défense que le roi lui avait faite de se montrer dans les rues de Tolède.—Par la sainte croix! murmura le vieux ministre en hochant la tête, nous vous ferons voir beau jour, notre seigneur le roi de Castille!

Puis se tournant vers don Diègue : Tu as sagement fait, mon fils, de venger l'honneur de la noblesse castillane en châtiant hier chez la reine ce Beltran de la Cueva, ce comte de hasard, ramassé au coin de je ne sais quelle province! Par l'âme de ta défunte mère, pourquoi n'as-tu pas eu l'heureuse idée de lui passer ton épée au travers du corps? Tu l'aurais fait, n'est-ce pas, sans l'arrivée imprévue de la reine? Elle avait l'air, dit-on, bien effrayée de cette querelle d'où tu es sorti si vaillamment? —La reine? oui, mon père, répondit Pacheco.

Puis le jeune homme s'arrêta et demeura tout pensif, comme quelqu'un qui veut garder pour lui un secret qui ne lui appartient pas.

Ils se trouvaient en ce moment devant une mai-

son d'assez piètre apparence, où le marquis s'arrêta pour frapper trois coups à une porte qui s'ouvrit d'elle-même et se referma sur leurs pas. Saisissant par le coin de son manteau don Diègue, qui l'interrogeait vainement pour savoir en quels lieux on le conduisait ainsi, le marquis de Villena gravit dans l'obscurité un escalier tortueux, puis levant une draperie clouée au mur, il introduisit son fils dans une chambre maigrement meublée, où, sur des tables de chêne tachées de sang, éclairées par une lampe blafarde, des corps morts encore drapés de leurs linceuls gisaient étendus et la plupart mutilés horriblement.

Don Diègue frémit à ce lugubre tableau et porta involontairement la main sur la garde de son épée. Le bruit que ce mouvement occasionna fit tressaillir quelqu'un derrière un rideau. Ce rideau s'ouvrit : un homme sortit subitement d'un cabinet voisin et retourna précipitamment sur ses pas pour jeter un lambeau de tenture funèbre, semé de larmes d'argent, sur quelque chose d'immobile qui ressemblait à un cadavre encore à moitié couvert de ses vêtemens. Puis, courbant sa tête livide et s'avançant avec lenteur vers le marquis : Que plaît-il à votre seigneurie de m'ordonner? demanda cet homme à celui qui le venait visiter. — Don Christoval, répondit le marquis de Villena, j'ai besoin de tes bons offices. — Parlez, seigneur marquis. Aujourd'hui comme toujours, ma science et mon dévoûment sont à vos ordres. — Tu sais, Christoval, que je proportionne la récompense au service que l'on me rend. Sans re-

proche, tu as gagné bien des cruzades avec moi. Eh bien! je veux doubler ta fortune si, d'ici à demain, au moyen de ces poisons que tu composes avec tant d'habileté, tu as fais disparaître de la cour, où il me gêne, et du monde, qui sans lui n'en ira pas plus mal, un certain don Beltran pourvu récemment par le roi de la comté de Ledesma. — Mon père! s'écria don Diègue Pacheco, ah! cette action est indigne de vous! — Silence! balbutia le marquis. — Mon père! reprit Pacheco avec l'indignation d'un cœur honnête et loyal; mon père! c'est à moi de vous délivrer de votre ennemi, non par le poison, mais l'épée au poing..... — Insensé! fit le vieux ministre, un duel avec cet homme! Crois-tu pas que je veuille exposer le dernier espoir de mon nom, le sang de mon sang dans un combat inégal? Crois-tu pas que je commette au hasard d'un champ-clos le soin d'assurer mon intérêt menacé? Garde ton courage pour une meilleure occasion, Pacheco! Il n'y a là pour toi ni profit ni gloire. Le poison de don Christoval est un ami plus sûr. Je m'en servirai. — Excellentissime seigneur, repartit le médecin en s'inclinant jusqu'à terre, dans plus d'une circonstance semblable, je vous ai servi de mon mieux, c'est vrai. Votre générosité n'est pas demeurée en reste avec moi, c'est vrai encore; mais tuer un favori du roi, vrai Dieu! je n'oserais. La potence est un lieu où, pour toutes les cruzades du monde, je ne me soucie pas d'aller. Excusez ma modestie, Seigneur, ma simple condition me suffit, je n'aspire pas à m'élever. — Tu refuses? Je t'ai connu plus hardi. — Les cas de conscience, Seigneur, ne

sauraient être raisonnés. — La conscience te vient bien tard, Christoval. Entre nous, je te crois peu sujet à la dévotion. Si la grâce de l'Eglise t'illumine, je doute que ce soit depuis long-temps. Quoique tu te dises catholique, à voir la noirceur de ton teint et le feu de tes yeux, je t'ai toujours soupçonné de tenir quelque peu à l'infidélité des Maures, qui, sans nul doute, furent tes ancêtres.

Don Christoval pâlit à ces mots du marquis, comme si les yeux du vieillard eussent pénétré au fond de son âme. Il se remit pourtant, et, cachant son effroi passager sous un hideux sourire :

Votre seigneurie se trompe, répondit-il, je suis Espagnol comme elle. Ma famille était Andalouse. C'est à Cadix que je suis né.

Le marquis sourit à son tour d'un air d'incrédulité. Il parut réfléchir quelques instans; puis, frappant sur l'épaule du médecin : Habile nécroman, reprit-il, je te laisse à tes cadavres. Souviens-toi que si tu dis un mot de cette entrevue, je te donnerai pour lit l'une de ces tables où gisent tes pâles et immobiles pensionnaires.

Don Christoval reconduisit jusqu'à la porte de la rue le marquis de Villena et son fils, puis rentra dans son cabinet de dissection, dont il tira cette fois les verroux, de peur d'une nouvelle surprise.

Bientôt, écartant le rideau d'une alcôve derrière lequel on l'a vu déjà recouvrir d'un drap funèbre un corps d'homme à demi vêtu, il dévoila ce corps. C'était celui de don Beltran de la Cueva. Le médecin regarda quelque temps en silence ce visage livide

sur lequel la mort semblait avoir imprimé sa trace. Puis il se mit à rire comme si une idée folle venait de lui passer dans l'esprit.

— En contemplant ce beau muguet doré, se dit-il à lui-même, couché là sur cette table, je pense involontairement à ce détrousseur de grands chemins exécuté à mort l'autre jour sur la grande place de Tolède. La justice (elle est si bonne et si prévoyante) dépensa trois grands mois entre sa prison et son supplice, et pendant ces trois mois on m'ordonna d'employer toutes les ressources de mon art pour conserver la précieuse victime, qui faisait mine de vouloir trépasser de sa fin naturelle. Ce favori du roi, ce don Beltran, qui n'est pas mort, quoiqu'il en ait bien l'air, reçoit de moi, à cette heure, les mêmes soins que le brigand de grands chemins, et pourtant, avant trois mois, avant huit jours, demain peut-être, j'aurai aussi mission de le coucher tout de bon sur mes tables : cette fois il ne s'en relèvera pas. Quand donc viendra l'instant si désiré où il me sera permis de me venger de ce don Beltran ! Il dort, et ce sommeil, produit par mon élixir, doit lui rendre une seconde fois la vie. Ah ! j'ai besoin de me rappeler mon serment pour n'en pas finir avec ma haine et ma vengeance. Mais l'heure viendra. Dieu est grand !

Le corps immobile sur lequel se promenaient les regards du médecin ne tarda pas à s'animer peu à peu. Ce fut d'abord un léger mouvement dans les extrémités, puis un gonflement de poitrine, puis un bruit de respiration. On eût dit que la vie retirée de lui rentrait goutte à goutte dans ce cadavre. Don Beltran

se souleva enfin et se dressa sur la table comme un fantôme sortant de son sépulcre.

— Où suis-je? demanda-t-il d'une voix faible et en parcourant d'un œil épouvanté l'horrible réduit où il se trouvait. — Chez moi, répondit don Christoval. — Parmi des cadavres! balbutia don Beltran.

— Vous avez dormi trente heures, seigneur comte, et votre blessure, grâce au baume dont je l'ai enduite, ne se rouvrira plus, Dieu merci! — En effet, murmura don Beltran cherchant à rassembler ses idées confuses, je me suis senti défaillir... hier... chez la reine! cette blessure s'était rouverte. Pourquoi donc? Ah! je me rappelle. Un misérable m'avait insulté. Il avait foulé aux pieds mon collier de Saint-Jacques devant toute la cour, devant la reine! et je ne me suis pas vengé, Christoval! et cet homme vit! Une épée, une épée! Je veux son sang! tout son sang! Devant la reine! murmura de nouveau le jeune homme, qui plongea dans ses mains son visage en pleurs. — Seigneur comte, reprit le médecin, vous punirez demain l'insolent qui vous a osé faire offense; mais à cette heure un autre soin vous réclame. Une lettre de... — Donnez! s'écria don Beltran enlevant des mains de Christoval un vélin plié que celui-ci lui tendait. — Je suis prêt à partir, ajouta-t-il en baisant avec transport le billet parfumé qu'il venait de lire. Viens! viens! Conduis-moi vers elle! que je tombe à ses pieds! Il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vue. Viens, Christoval! La nuit est sombre : c'est ainsi qu'il me la faut! Autrefois, Christoval, dans les chères montagnes de mon Andalousie, j'aimais la

nuit nonchalante et splendide comme une sultane arabe, avec sa robe flottante remplie d'étoiles d'argent. Insensé! je cherchais le bonheur au dehors, je l'ai dans mon cœur aujourd'hui! Viens, Christoval. La nuit est sombre. La lune peut percer d'un de ses rayons ces nuages si noirs et si beaux. Elle m'attend; viens! je te donnerai ma vie après si tu veux!

Don Christoval prêta son aide au comte de Ledesma pour que celui-ci pût rajuster sa toilette en désordre. Quand le jeune homme eut lissé du plat de ses deux mains sa longue chevelure gracieusement séparée sur son front, le médecin jeta le miroir qu'il tenait, et, la main sur le pommeau de sa dague, il dit à don Beltran : Seigneur comte, voici l'heure; partons! — Partons! répéta Beltran après avoir versé sur ses habits un flacon d'essence parfumée.

Christoval saisit une lampe et marcha devant le jeune homme. Avant de franchir le seuil de la maison il tira de son pourpoint un masque de velours qu'il présenta à don Beltran. Celui-ci s'en couvrit le visage, et tous deux ils s'acheminèrent à travers les rues de Tolède. Ils furent bientôt arrivés sur la place du château royal, puis parcourant d'un regard de défiance la route qu'ils avaient tenue : Nous sommes suivis, murmura-t-il en désignant du doigt un homme couvert d'un manteau qui semblait se cacher dans l'ombre que projetaient les hautes murailles. — Suivis! répéta don Beltran, la main sur la croix de son épée. Malheur à l'imprudent qui oserait...

Christoval l'arrêta.

Entrons toujours, dit-il. Et il montra au jeune

homme une porte basse qui venait de s'ouvrir. Si c'est un espion, il nous aura bientôt perdus de vue. D'ailleurs il ne peut nous suivre.

Don Beltran jeta un dernier coup d'œil sur cette forme humaine qu'il voyait au loin tressaillir sous un manteau, puis le médecin ferma la porte de la tour. Quand ils furent entrés, Christoval dit à don Beltran: Allez! je ferai le guet. Tout est préparé pour vous recevoir. Le silence de la nuit vous protège. Vous savez qui vous attend.

Le jeune homme gravit doucement un petit escalier qui le conduisit dans une galerie où une femme l'attendait sans lumière.

— Est-ce vous, dona Inesilla? demanda-t-il à voix basse. — C'est moi! lui fut-il répondu.

Une main saisit la sienne et le conduisit par mille détours obscurs jusqu'à une autre porte qui s'ouvrit d'elle-même devant lui.

— Adieu! lui murmura dans l'oreille la voix de dona Inesilla. Vous me retrouverez dans la galerie, seigneur comte.

Don Beltran souleva une portière de velours et il entra dans une chambre magnifiquement tendue de tapisseries de haute-lice, faiblement éclairée par une lampe d'argent suspendue aux voûtes dorées du plafond. Une jeune femme d'une beauté remarquable, et dont la distinction extrême était encore rehaussée par le goût exquis d'une toilette aussi gracieuse que simple, se leva du fauteuil où elle était assise aussitôt que don Beltran parut. Le jeune homme, sans lui laisser le temps de faire un pas, se précipita aux pieds

de la jeune femme, qui lui tendit la main en souriant. Puis ils s'assirent tous deux l'un près de l'autre, si bien que leurs deux visages semblaient se toucher.

— Madame, dit le jeune homme, que de grâces je vous rends pour ce billet ! — Don Beltran, c'est moi qui suis la cause bien involontaire de tous les malheurs qui vous ont frappé depuis deux jours; me le pardonnez-vous? — Une parole tombée de vos lèvres, Madame, un sourire de votre bouche, m'ont enlevé déjà tout souvenir de ce que j'ai souffert. — Helas ! soupira la jeune femme, vous n'avez pas fini peut-être de souffrir pour moi, don Beltran. C'est une bien triste destinée que la mienne, puisqu'elle étend sa fatale influence sur tout ce que j'ai de cher au monde. — Si votre amour me reste, Madame, jamais je ne me plaindrai de mon sort. — Triste et cruel amour, don Beltran, que celui qui n'a pas assez du mystère de la nuit pour se cacher aux périls qui le menacent. Mon Dieu, trembler toujours que ce secret que nous portons dans notre cœur n'éclate et ne nous ensevelisse sous ses débris! Entre votre bouche et la mienne toujours craindre l'oreille d'un espion ou le poignard d'un traître! C'est une angoisse de tous les instans. Pour moi, don Beltran, en vous aimant, j'ai fait comme vous le sacrifice de ma vie. Après tout, me disais-je, mourir avec lui et pour lui, c'est un adoucissement à mes maux. Mon honneur lui-même, je m'en inquiétais peu, don Beltran. Je ne pâlissais point à cette horrible pensée qu'un jugement infâme pouvait jeter l'opprobre sur ce nom si grand, si respecté, que mon.

père m'a transmis pur et sans tache. — Madame! s'écria don Beltran, ah! n'invoquez pas d'aussi sombres images. — Pourquoi? Tout cela n'est-il pas vrai? Tous ces dangers ne sont-ils pas là suspendus sur notre tête? Je les contemplais d'un œil fixe et tranquille, Dieu m'en est témoin. Mais aujourd'hui tout change pour moi comme pour vous. — Que dites-vous, Madame? — Ces devoirs sacrés de femme et d'épouse que mon amour m'avait fait mépriser... — Eh bien? — Ils ne sont plus la seule barrière qui s'élève devant notre bonheur. Je vais être mère, don Beltran. — O Ciel! — Mon fils, votre fils ne doit pas porter la peine de notre imprudence....

— Mon fils! répéta don Beltran avec l'exaltation de la joie.

La jeune femme poursuivit : Une existence nouvelle commence pour vous et pour moi. De peur de trahir le secret fatal de cette naissance, il faut nous séparer! — Nous séparer! balbutia don Beltran. O mon Dieu! — N'avais-je pas raison de vous dire que nous avions à souffrir encore? — Nous séparer! reprit le comte de Ledesma, oh! non! jamais! c'est impossible! — Il le faut, don Beltran. Demain je vous conjure de partir, de quitter le royaume de Castille. Dans un an vous reviendrez. Vous me trouverez toujours la même, pleurant la nuit votre absence, et le jour pensant à l'avenir de mon fils, deux chères images qui se partageront ma vie désormais. — Partir! oh! révoquez cet ordre barbare, Madame. Un an sans vous voir, sans entendre prononcer votre nom! C'est impossible, vous dis-je. — Comte de Ledesma,

songez que votre enfant doit porter un jour la couronne de Castille. Voulez-vous qu'il vous accuse d'avoir échangé son sceptre royal contre un écusson de bâtardise? — Juana! Juana! vous m'arrachez le cœur! s'écria don Beltran livré au plus affreux désespoir. Pour mon fils, pour le futur héritier du trône de Castille! Oui, je quitterai la cour et ce palais, j'abandonnerai tout ce qui faisait ici ma joie, je me retirerai dans quelque sombre retraite où personne au monde, pas même vous, ne soupçonnera mon existence. Mais laissez-moi vous suivre de loin, respirer l'air que vous aurez respiré, fouler la terre où vos pas auront laissé leur empreinte. Rien que cela, Juana, et je vous obéirai. — Voici des lettres dont je vous charge pour mon frère le roi de Portugal, répliqua tristement la jeune reine de Castille sans écouter les plaintes du comte de Ledesma. L'heure s'avance, il serait imprudent de rester ici davantage. Dans un an tu viendras, don Beltran, et alors, comme en ce moment, je te presserai contre mon cœur, et je te répéterai que je t'aime!

Don Beltran serra dans ses bras la reine de Castille, dont la belle tête échevelée pendait sur son épaule. Ils demeurèrent long-temps dans cette douce et douloureuse étreinte, laquelle fut interrompue par un bruit de pas et de voix qui semblait venir de la galerie. La reine prêta l'oreille.

— Ecoute, don Beltran, n'entends-tu pas du bruit de ce côté? O mon Dieu! si nous étions trahis!

Le comte de Ledesma saisit son épée et son manteau.

— Va-t'en ! va-t'en ! s'écria la reine avec une terreur indicible. — Adieu ! adieu, Madame ! — Non, reste ! ils te tueraient, don Beltran. Toutes les issues sont gardées, sans doute. — Ne craignez rien, Madame ; je saurai défendre ma vie. Quelle est cette porte masquée ? — Elle conduit chez dona Inesilla Guiomar, l'une de mes femmes. — C'est par là que je sortirai.

Le comte de Ledesma souleva la draperie qui cachait la porte. Un homme s'avança. La reine poussa un cri d'effroi.

— Don Diègue ! s'écria l'amant de la reine en tirant son épée hors du fourreau.

C'était en effet le fils du marquis de Villena qui se tenait sur le seuil de cette porte.

— Arrête ! dit-il à don Beltran en saisissant le bras du comte, déjà levé sur lui. Que fais-tu, insensé ? Je viens te sauver. — Toi ? — Oui. Suis-moi dans la chambre de dona Inesilla. Je sais ton secret maintenant. Je ne veux plus ta mort. Pardonne-moi, don Beltran ; je réparerai mes torts si Dieu le veut.

Au moment où les deux jeunes gens pénétraient chez dona Inesilla, une autre porte s'ouvrit dans la chambre de la reine, et le marquis de Villena parut, conduisant le roi sur ses pas. Don Christoval les suivait.

Le marquis demeura terrifié en voyant son espoir évanoui. Il comprit que ses projets étaient déjoués. Il restait seul devant une reine irritée, sous le poids d'une accusation sans motifs qui devait retomber sur son auteur. Pourtant il voulut faire tête à l'o-

rage, mais don Henri lui imposa silence et lui fit signe de sortir. C'était à la fois pour le vieux favori une disgrâce et une condamnation. Le grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron, vint à son aide à propos.

— Sire, dit-il à don Henri en s'arrêtant sur le seuil royal, que par respect il n'osait franchir, nous venons de saisir dans le château don Beltran de la Cueva. Dites un mot, le coupable sera conduit à vos pieds.

Le roi de Castille tressaillit. La reine baissa la tête et sembla près de défaillir. Don Christoval s'approcha du roi, et mettant un genou en terre : Altesse, dit-il, pardonnez l'erreur du seigneur don Pèdre Giron et de son noble frère le marquis de Villena. Je n'ai pas fait porter encore chez leurs seigneuries les lettres que vous leur destiniez. Ils ignorent qu'aujourd'hui même vous avez daigné nommer le comte de Ledesma grand-maître de votre maison, et que ses fonctions motivent assez sa présence au château. — Se peut-il ! murmura le marquis. Altesse, veuillez répondre.—Cela est vrai, Messieurs, répliqua don Henri en relevant la tête. — Alors, seigneur roi de Castille, reprit audacieusement le marquis de Villena, vous n'hésiterez pas sans doute à conférer à votre nouveau favori la grande-maîtrise de Saint-Jacques, qui est vacante aujourd'hui ? — Les biens et les titres de la duché d'Albuquerque, poursuivit don Pèdre Giron, attendent aussi un successeur, Altesse.

Par tous les saints, Messieurs, répondit le roi, vous n'en aurez pas le démenti. Je déclare ici que je con-

fère à don Beltran de la Cueva, comte de Ledesma, grand-maître de notre maison, la charge de grand-maître de Saint-Jacques, et le titre et les biens de la duché d'Albuquerque. C'est ainsi que je prétends le venger de vos calomnies.

VII

Quelques mois après la scène que nous venons de retracer, toutes les villes des deux Castilles retentissaient des fêtes ordonnées par don Henri pour l'heureuse délivrance de la reine, qui venait de mettre au monde une fille. La ville de Tolède, où le roi faisait séjour plus volontiers qu'à Madrid, ne fut pas la dernière à célébrer cet heureux événement. Les fêtes recommencèrent de plus belle au baptême du royal enfant, qui fut nommé dona Juana, comme sa mère, et qui eut pour l'un de ses parrains le comte d'Armagnac, ambassadeur du roi de France Louis XI.

Cependant le marquis de Villena, vaincu par la fortune, avait quitté la cour et gagné le fond de la Vieille-Castille avec les mécontens, pour tenter les chances d'une guerre civile. Don Beltran de la Cueva, monté au comble de la faveur, se trouvait armé de tous les pouvoirs qu'avait possédés le marquis. Par une bizarrerie du sort, don Diègue Pacheco, après avoir reconnu l'innocence de dona Incsilla, était devenu l'ami de son ancien rival. En prenant le titre

de premier ministre du royaume, don Beltran avait fait nommer à sa place de grand-maître de la maison du roi, son partisan déclaré, André de Cabrera, qui plus tard poursuivit et obtint, comme ses prédécesseurs, les dangereux triomphes du favoritisme. En outre il fit investir son frère, don Guttière de la Cueva, de l'évêché de Palencia, laissé vacant par la mort de don Pèdre de Castille.

Le despotisme du comte de Ledesma ne contribua pas moins à lui créer des ennemis, que la haine et l'envie qu'excitait une fortune si rapide et sortie d'une source aussi impure. On parlait secrètement, parmi le peuple comme chez les grands, et jusque dans les antichambres royales, des assiduités du favori auprès de la reine, et de l'impassible silence du roi, qui semblait, lui tout seul dans son royaume, ignorer des faits que personne ne pouvait mettre en doute.

Tout entier à la joie d'avoir un héritier de son nom, et de réduire à néant les bruits injurieux pour sa personne qui avaient suivi la célébration de ses deux mariages, le roi don Henri triomphait de sa paternité, comme il ne l'aurait pas fait peut-être d'une victoire qui eût chassé les Maures des royaumes espagnols. Le comte de Ledesma était toujours son plus intime conseiller, et il ne négligeait aucune occasion de lui témoigner son amitié, qu'on aurait prise pour l'acquit d'une dette de sa reconnaissance.

Le règne du favori n'avait été obscurci encore que par un seul nuage, qui heureusement s'était dissipé sans laisser éclater la tempête enfermée dans ses

flancs. C'était pendant la grossesse de la reine. Don Beltran venait de passer une partie de la nuit dans le cabinet de travail du roi. Comme il s'en retournait à son palais et que les deux serviteurs qui portaient les flambeaux devant lui s'étaient quelque peu écartés de sa personne, un homme, au détour d'une petite rue sinueuse, vint se heurter contre lui, et dans l'obscurité s'échappa de toute la vitesse de ses jambes. Don Beltran, étourdi de la violence du choc, porta la main sous son manteau et l'en retira pleine de sang.

— Je suis blessé! s'écria-t-il.

Ses gens accoururent. Il fut transporté chez lui. Les chirurgiens constatèrent à quelques pouces au-dessous du cœur une blessure peu profonde, faite par la lame d'un poignard. Un portrait de femme suspendu à une chaîne d'or sous son pourpoint avait amorti le coup. La nouvelle de cet accident causa de violentes crises de nerfs à la reine, et le roi, dans son inquiétude pour l'héritier que dona Juana portait dans son sein, voulut se charger lui-même de faire chercher et punir le meurtrier. Pourtant le coupable ne fut ni trouvé ni puni. Mais les menaces de don Henri avaient sans doute effrayé les ennemis du comte, car depuis ce jour, aucune tentative ne s'était renouvelée contre lui. Enivré de sa fortune et confiant en elle, don Beltran se reposait avec assurance sur son habileté, à laquelle il croyait, comme tous les ministres médiocres, et sur l'aveuglement du roi, qu'il supposait peut-être plus complet qu'il ne l'était réellement.

Le frère de la reine, don Sanche de Portugal, était

de ceux qui ne voyaient pas sans un profond chagrin les mécontens gagner chaque jour de nouveaux partisans, et l'indolent don Henri contempler d'un œil tranquille le démembrement de son royaume. Don Sanche entra un jour chez le roi, qui venait de recevoir une missive du marquis de Villena et de son frère, le grand-maître de Calatrava, les deux chefs des révoltés.

— Rappelez-moi tous les griefs des mécontens, demanda le roi à son beau-frère en lui mettant sous les yeux la longue épître qu'un courrier venait d'apporter à Tolède. — Les conjurés, répondit don Sanche, se plaignent du trafic honteux des charges, des emplois et des magistratures. — Que puis-je y faire? répliqua don Henri. Cela regarde mon ministre, le comte de Ledesma. Continuez. — Ils flétrissent en termes énergiques l'élévation scandaleuse de ce même comte de Ledesma. — Après? — Permettez-moi, Sire, de ne pas aller plus loin. Le respect m'empêche...— Lisez toujours, don Sanche, je vous l'ordonne. — Les révoltés poussent l'insolence jusqu'à demander que l'enfant qui vient de naître à votre altesse, que la princesse dona Juana soit déclarée par vous déchue à tout jamais de la couronne de Castille, parce que, disent-ils, elle est le fruit d'un adultère.

Don Henri reprit la lettre des mains de son beau-frère, et la déposa tranquillement sur sa table; puis, après quelques momens de silence, il demanda à don Sanche quelle réponse il pensait que l'on dût faire aux mécontens.

— C'est l'épée à la main, Sire, qu'un roi de Castille

doit répondre à des rebelles. Votre bonté, Altesse, encourage le crime au lieu de le désarmer. A voir tant de lenteur à punir, le peuple croit que c'est la force qui manque au bras, et à des outrages pardonnés succèdent de nouveaux outrages. Ah! si votre altesse voulait ouvrir les yeux sur l'ingratitude des misérables qu'elle a comblés de ses bienfaits!... poursuivit don Sanche avec chaleur et n'osant désigner plus clairement don Beltran de la Cueva. — C'est bien! don Sanche, interrompit le roi. Je réfléchirai sur l'avis que vous venez d'ouvrir. Ainsi donc, si quelque punition venait à tomber sur un de ces grands coupables qui tentent de faire descendre le mépris sur la majesté royale, le peuple de Castille... — Applaudirait, Sire, à cette tardive justice.

Don Henri se leva et donna sa main à baiser à son beau-frère, puis il se rassit et appela un de ses officiers.

— Don Christoval est-il au palais? — Il attend les ordres de votre altesse. — Qu'il entre.

Le chirurgien du roi ne tarda pas à paraître. Sur un geste de don Henri il s'assura que toutes les portes étaient fermées; puis, comme un chien bien dressé qui comprend instinctivement la pensée de son maître, il s'approcha respectueusement, le bonnet à la main, les yeux baissés, pour écouter ce qu'on avait à lui dire.

— Qu'a-t-*il* fait hier? demanda le roi d'un air mystérieux et sans désigner autrement la personne dont il parlait. — Il s'est levé à midi, car il avait passé la nuit à jouer, répondit le chirurgien du même ton.

A deux heures il a dîné; à quatre, il s'est fait conduire en litière chez l'archevêque de Tolède, où siégeait le conseil; là il a prononcé un discours brillant sur l'éducation des faucons de chasse, et il s'est rendu à six heures chez *elle*. — Combien de temps y est-il demeuré?—Jusqu'à sept heures et quatorze minutes. —Quel a été le texte de leur conversation? — Toujours le même. Elle l'a engagé à se tenir sur ses gardes, à éviter les espions et les meurtriers. — Et lui, qu'a-t-il répondu? — Qu'il portait une cuirasse de mailles sous son justaucorps et que les dagues de ses estafiers étaient fraîchement émoulues; quant aux espions, qu'il ne les craignait pas; qu'il serait maître toujours d'empêcher son secret de parvenir aux oreilles du roi; que votre altesse d'ailleurs était trop endormie dans l'oisiveté, trop insouciante, trop aveuglée par l'ascendant qu'il exerçait sur elle pour s'apercevoir de rien; que l'avenir ne l'inquiétait pas plus que le présent, et qu'il gagerait sa tête volontiers qu'il serait ministre et souverain de fait aussi longtemps que vous le seriez de nom. Voilà tout.

— Il s'est trompé, Christoval, répliqua froidement don Henri. Son avenir est plus près qu'il ne le pense de son présent, et je doute que ces deux phases de sa vie soient aussi fort semblables qu'il l'espère. Insensé! ajouta le roi en secouant la tête; insensé! qui pense me faire si long-temps sa dupe et qui ne voit pas qu'il est le papillon aux ailes nacrées qu'attire et que brûlera bientôt la flamme que je promène dans ma main! Cerveau vide! mannequin doré! qui ne se contente pas d'exceller à draper un manteau

sur son épaule, à caracoler dans un carrousel sur un cheval richement harnaché, à débiter aux femmes ces sornettes misérables dont elles sont friandes comme les grives de raisin, et qui prétend gouverner un Etat parce qu'on se sert de sa main pour en tenir les rênes ! — Son altesse, demanda Christoval, a-t-elle d'autres ordres à me donner pour demain? — Oui ; écoute.

Le roi se leva, croisa ses mains derrière son dos et se mit à se promener silencieusement dans sa chambre; puis il s'arrêta, et regardant fixement son chirurgien : Je te paie assez royalement, lui dit-il, pour pouvoir compter sur ton obéissance et surtout sur ta discrétion. — Je crois vous l'avoir prouvé déjà, Altesse.—Demain, poursuivit le roi, tu suivras comme d'habitude tous les pas de celui dont je t'ai spécialement chargé d'épier les actions. Tu en tiendras fidèlement registre, pour la dernière fois. — Sire, murmura Christoval avec un air de doute et d'inquiétude, va-t-il donc quitter le séjour de Tolède? — Oui, Christoval, et pour n'y plus revenir. Demain donc, aussitôt que le soir sera venu, tu cacheras ton épée et ta dague sous ton manteau. Tu te feras escorter de quatre braves, et tu attendras notre homme qui sortira seul de ce palais; seul! entends-tu bien? car j'aurai soin d'écarter sa suite de valets. — Cette fois, répliqua Christoval, je ferai en sorte que ni le fer ni l'or n'amortissent les coups que je lui porterai.—Tu frapperas au visage, Christoval; sa cuirasse de mailles ne le garantira pas.—Est-ce tout?—C'est tout. Va!

Christoval, sans prononcer un mot, s'approcha de

la vitrine, et avec une expression de joie satanique il montra du doigt à don Henri un homme à cheval qui traversait la place du palais, flanqué de quinze valets armés. Cet homme était don Beltran. Son nouvel ami don Diègue Pacheco chevauchait à son côté.

— Ton rôle est terminé, murmura le roi en étendant sa main dans la direction des cavaliers. Rêve une dernière fois la puissance infinie, les trésors sans nombre, les plaisirs inépuisables, les douces et mystérieuses amours! Un instant suffira pour faire envoler tous tes songes.

Don Christoval avait déjà quitté l'appartement du roi.

Don Henri se fit annoncer chez la reine, où il passa le reste du jour à sourire à sa fille, qu'il berçait avec orgueil dans ses bras.

Pendant que ces choses se passaient, les mécontens poursuivaient le cours de leur rébellion. Le marquis de Villena et don Pèdre Giron, son frère, accompagnés de l'amirante et des autres seigneurs qu'on a déjà vus figurer dans ce récit, s'étaient rassemblés sur les frontières de la Vieille-Castille, dans la plaine d'Avila, où chacun d'eux avait amené les soldats qu'il avait pu rassembler. Sous les yeux du peuple convoqué pour cette cérémonie bizarre, s'élevait un immense échafaud couvert de riches tapis mauresques. On hissa sur l'échafaud un mannequin de bois revêtu des habits et des insignes royaux, représentant l'effigie de don Henri de Castille, et sur un trône, à côté de cette grotesque figure, on fit asseoir l'infant don Alfonse, frère du roi; puis un héraut lut à haute

voix la sentence que les rebelles avaient prononcée contre leur souverain, et dans laquelle il était fait un long dénombrement des griefs reprochés au roi de Castille. A chaque nouvel argument que produisait la sentence en faveur de la déposition du roi, on enlevait au mannequin royal une pièce de son accoutrement, dont on revêtait incontinent son imberbe successeur. Le manteau d'hermine, les éperons d'or, le sceptre, la couronne, passèrent ainsi tour à tour de l'un à l'autre, et chaque fois c'étaient des hurlemens de joie de la foule, entremêlés de malédictions contre le monarque déchu. Le mannequin fut enfin jeté à terre, foulé sous les pieds du peuple, et l'infant don Alphonse, plus épouvanté que satisfait de cette ovation singulière, fut promené sur les épaules de ses partisans, entouré des étendards déployés sur sa tête, et tout étourdi des cris de joie qui l'assourdissaient de cette antique formule : *Castille ! Castille ! Pour le roi don Alphonse !*

VIII

Nous retrouvons la sombre maison de don Christoval à Tolède telle que nous l'avons aperçue dans l'un des précédens chapitres. Rien n'est changé dans la vaste salle meublée de tables de chêne qui sert au chirurgien d'amphithéâtre de dissection, si ce n'est

que les cadavres ont été enlevés. Il fait nuit. Une lampe rougeâtre, dont le vent du dehors, qui filtre par les fissures mal jointes des verrières, fait vaciller la flamme inégale, éclaire ce funèbre intérieur. Personne ne bouge. Le lieu paraît inhabité. La pluie qui tombe par torrens sur les toits de la ville, fait seule glapir sa monotone harmonie.

Bientôt, des pas font crier les marches de l'escalier vermoulu. La porte s'ouvre. Deux hommes, dont les riches vêtemens sont arrachés en lambeaux, entrent dans la salle, les mains liées derrière le dos et un épais bâillon sur la bouche. Quatre estafiers les conduisent, et, sans dire un mot, ils leur attachent rudement les pieds avec des cordes qui rendent tout mouvement impossible à leurs victimes.

Après quelques minutes écoulées, la porte s'ouvrit de rechef, et un nouveau personnage parut : c'était don Christoval.

Le visage du chirurgien n'a plus cet air de basse flatterie et de sardonique ironie qui a semblé jusqu'ici être son expression naturelle. La tête rejetée en arrière, les narines gonflées, les yeux brillans d'une sourde et profonde émotion, tel paraît maintenant le chien abject qui tout à l'heure léchait la main dont il redoutait les coups. Une autre âme semble avoir passé dans son corps, et sa laideur n'inspire plus le dégoût, elle effraie.

D'un geste brusque il commanda que les prisonniers fussent débarrassés de leurs bâillons. Après avoir obéi, les estafiers se retirèrent.

— Christoval ! murmurèrent à la fois les deux victimes en grinçant des dents.

Ce cri d'angoisse était proféré par don Beltran de la Cueva et par don Diègue Lopez Pacheco, qui se traînaient à terre et faisaient de vains efforts pour se débarrasser de leurs liens.

— A vous de ramper à présent! A moi de vous parler haut! s'écria le chirurgien du roi. — Infâme! balbutia don Beltran d'une voix pleine de sanglots. —Quoi que je fasse, don Beltran, je ne le serai jamais autant que toi. — Misérable! répéta don Diègue. — Quant à toi, répéta Christoval, tu es, je l'avoue, un noble et audacieux jeune homme. Je n'en voulais pas à ta vie : tu ne m'as rien fait, toi. Pourquoi t'es-tu trouvé ce soir en compagnie de ce mécréant? Je plains ton sort, mais je te tuerai afin d'assurer le secret de ma vengeance. — Et quelle vengeance veux-tu donc tirer de moi, malheureux? demanda don Beltran ; de moi qui n'ai qu'un reproche à me faire, c'est d'avoir cru qu'en te comblant de mes bienfaits je te lierais du moins par la reconnaissance. — Je t'apprendrai tout à l'heure, don Beltran, que je n'oublie ni le bien ni le mal que l'on me fait. Tu parles de reconnaissance? Tu te vantes des bienfaits dont tu m'as comblé? Service pour service, mon maître. Je faisais la garde chaque nuit sous les fenêtres de ta maîtresse. Je m'exposais pour te servir à la pertuisane des soldats, à la dague des coureurs d'aventures, et le lendemain tu me donnais une maigre part des trésors que te rapportait la faveur de ton souverain, que tu trompais si indignement. Je te vendais mon sang, tu le payais avec ton or. Troc pour troc. Maintenant tout est fini. Je sers

un autre maître. — Christoval! balbutia le comte de Ledesma, je veux te donner plus d'or aujourd'hui que n'en posséda jamais celui à qui tu as vendu ma tête, si tu me laisses libre. — J'ai voyagé sur mer, répondit le chirurgien, et je sais la valeur des vœux que font les marins dans la tempête. — Misérable! cria don Diègue, tue-nous donc et ne nous insulte pas par tes railleries. — J'en ai pourtant long à vous dire avant d'en venir là, mes maîtres. Mais je serai bref si je le puis. Comte de Ledesma! grand-maître de Saint-Jacques! duc d'Alburquerque! je dois te dire la vérité puisque tu la veux savoir. Ce n'est pas pour le plaisir d'un autre que je t'ai attaqué ce soir à ta sortie du palais, que je t'ai garrotté comme te voici, que je t'ai traîné dans cette chambre, dont tu ne sortiras plus. J'avais à me venger de toi. Oh! c'est une sainte vengeance que celle-là! Elle me fut transmise par mon père et par ma mère, que ton père et tes deux oncles ont indignement massacrés sur les terres de Grenade, il y a de cela cinquante ans. Je ne suis pas un chrétien, moi. Quoique j'en porte l'habit, j'ai l'âme d'un Arabe. On a baptisé mon corps, non pas mon âme, qui palpite et saigne au seul récit de vos cruautés.

Don Beltran voulut répliquer.

—Tais-toi! interrompit Christoval, si tu veux savoir pourquoi tu vas mourir. Tu parlais tout à l'heure de reconnaissance, de souvenir des bienfaits reçus. Notre coutume, à nous, c'est de prendre pour nous les dettes de nos pères, dettes d'argent, dettes de sang, n'importe. Si un infâme arrache un œil à

mon père, j'arrache un œil au mutilateur; un pied pour un pied, un bras pour un bras, une tête pour une tête! Je t'ai flatté pour mieux te saisir; j'ai captivé ta confiance pour mieux te tromper. Aujourd'hui c'est ma victoire. Sang pour sang! duc d'Albuquerque! c'est la loi du talion!

— Blasphémateur infidèle! s'écria don Diègue, crois-tu nous faire trembler par tes menaces? Venge-toi donc, et que tout soit dit. Moi aussi j'ai combattu les Maures de Grenade. Moi aussi j'ai trempé mon épée dans le sang des tiens. Il y a trois ans, j'étais au sac de la ville arabe de Ména!

Les yeux de Christoval semblèrent jeter des flammes quand don Diègue eut prononcé ces mots. Un cri rauque et mal étouffé sortit de sa poitrine. Il se précipita sur le fils du marquis de Villena, et le saisissant par les cordes qui l'attachaient, il leva sur lui un poignard. Ce brusque mouvement acheva de déchirer le pourpoint de velours du jeune homme et brisa une chaîne d'or d'un admirable travail qui pendait à son cou et qui s'en alla rouler sur le parquet. Christoval lâcha sa proie pour ramasser la chaîne, et tout à coup sa main trembla, ses yeux se mouillèrent de larmes, il demeura immobile à sa place et comme fasciné par quelque mystérieuse puissance.

— Don Diègue! balbutia-t-il enfin d'une voix émue, comment cette chaîne se trouve-t-elle en votre possession?—Je l'ai reçue de l'alcaïde arabe de Ména, à qui j'ai sauvé la vie. — Soyez libre! soupira don Christoval; Dieu m'ordonne de respecter la foi du

serment que j'ai fait comme tous ceux de ma famille. Don Diègue! j'acquitte en ce moment envers vous la dette de mon frère que vous avez épargné sur les ruines de Ména.— Se peut-il! s'écria don Beltran, à qui l'espérance avait rendu la parole. — Si tu te piques d'être généreux, comme tu t'en es vanté, reprit don Diègue, délivre aussi ce gentilhomme.—Impossible! j'ai mon talion à prendre sur lui. Mais je te dois la liberté, don Diègue. Ne crains rien. Tu es sacré pour moi.

Christoval entr'ouvrit la porte et parla bas à deux de ses gens... Ils attachèrent de nouveau un bâillon sur la bouche de Pacheco, qui fut emporté dans leurs bras.

Le chirurgien courut ensuite vers le comte de Ledesma, qui demandait grâce d'une voix lamentable.

— Pour toi, point de grâce! lui dit-il. Tu es doublement condamné. Si je t'épargnais, demain le roi me demanderait ma tête pour prix de la tienne. — Tu te trompes, Christoval, balbutia le malheureux favori. Le roi te saura gré de lui avoir conservé un ami.

Christoval haussa les épaules.

— Ton ami! le roi de Castille, ton ami! dit-il en riant d'un rire sardonique. Pauvre insensé qui n'as pas compris dans quelle hideuse intrigue tu te trouvais enveloppé! Tu ne sais donc pas que le roi...

Il s'arrêta brusquement comme s'il craignait d'en trop dire.

— Ce secret! oh! dis-moi ce secret, puisque je

dois mourir, s'écria Beltran avec angoisses. — Tu ne le sauras pas! dit le chirurgien d'un ton solennel. Ces sombres mystères, ces calculs de la politique du roi qui renferment le sort d'une dynastie tout entière; ne sont pas faits pour des oreilles comme les tiennes. On ne doit pas même les confier à ceux que l'on va tuer.

— Grâce! grâce! ô mon Dieu! répétait le comte de Ledesma.

Sans l'écouter davantage, Christoval le traîna sur le parquet jusqu'à une petite chambre dont la porte se referma sur eux. La victime poussa d'horribles cris qui s'affaiblirent peu à peu et qui s'éteignirent enfin comme le son mourant d'un orgue. Puis Christoval, pâle et agité, rentra dans la salle qu'il venait de quitter.

— Mon père! tu es vengé! dit-il en jetant par terre un scalpel taché de sang.

Le roi de Castille entra bientôt dans la chambre où Christoval l'attendait. Le chirurgien prit un flambeau et ouvrit le cabinet où le corps du favori mort nageait dans des flots de sang.

Don Henri le considéra quelques instans en silence; puis, jetant les yeux sur une horloge fixée au mur : Trois heures du matin! dit-il; déjà si tard! Il faut que je retourne bien vite au palais, car ma petite Juana, l'espoir de ma race, paraissait hier un peu souffrante.

LES SARRASINS

DANS

LE LANGUEDOC.



LES SARRASINS DANS LE LANGUEDOC.

I

Un cavalier arabe, suivi de quatre esclaves noirs montés sur des haquenées andalouses, venait de quitter la ville de Narbonne où commandait le gouverneur musulman Youssouf, au nom du ouali d'Espagne Abd-Errahman-ben Abd-Allah-el-Gaféki. On était alors en l'année de grâce 731. Quinze ans s'étaient écoulés depuis que les conquérans africains de la Péninsule hispanique, sous la conduite de Moussah-ben-Nos-

saïrm, lieutenant du Khalife Abd-el-Mélek (1), avaient commencé leurs irruptions dans la Gaule méridionale. Toute l'ancienne province romaine appelée la Septimanie, c'est-à-dire cette partie du Languedoc comprise entre les Pyrénées et les territoires d'Arles et d'Alby, était occupée par leurs soldats et payait le tribut aux Khalifes de Damas. Ces terres n'avaient pas été enlevées par les Arabes aux rois de la race de Mérovée, mais au duc d'Aquitaine qui régnait de fait sur un tiers des contrées franques, puisqu'il avait pour limites, au Nord et à l'Est, le cours de la Loire, Lyon et la Provence.

Le duc, toutefois, appelé par la position géographique de ses États à se constituer le premier champion de la foi chrétienne, n'avait pas laissé les musulmans s'établir si près de lui sans leur faire une rude guerre, mais un danger non moins grand le menaçait à l'Est. C'étaient les bandes germaniques de Charles, fils de Pépin de Herstal, son limitrophe, véritable souverain absolu de la Neustrie et de l'Austrasie, et qui cachait encore sous le titre de maire du palais, ses projets de fonder une dynastie de son nom sur les ruines des descendans abâtardis de Clovis. Pressé entre deux ennemis également redoutables comme dans une tenaille qui devait tôt ou tard l'écraser, Eudes, duc d'Aquitaine, après avoir lutté long-temps

(1) Le mot *abd*, qui précède beaucoup de noms arabes, signifie esclave ; ainsi *abd-Allah* (esclave de Dieu), Abd-el-Mélek (esclave du Seigneur), Abd-Errahman (esclave du Dieu clément).

et avec éclat, cherchait par des traités de paix et des négociations, à éloigner de lui ce double péril.

La haine religieuse ne suffisait pas alors, comme on le croit généralement, pour soulever contre les musulmans les populations chrétiennes. La conduite noble et généreuse des Arabes en Espagne, leur bravoure chevaleresque, le génie brillant de leur imagination, la justice de leur gouvernement, tous ces avantages devaient faire, au contraire, désirer leur domination par les peuples de la Gaule, soumis la plupart à un règne barbare et despotique.

Les musulmans, en effet, fidèles aux enseignemens de leur prophète, n'avaient de colère que pour leurs ennemis armés. Les vaincus et les soumis devenaient leurs protégés. Les habitans d'une ville prise d'assaut pouvaient sauver leur vie en quittant le pays et en abandonnant leurs biens. Ceux qui voulaient y rester conservaient la propriété de leurs terres et de leurs maisons. L'exercice libre de la religion chrétienne était garanti. Les lois anciennes du pays conquis étaient maintenues, et les citoyens choisissaient eux-mêmes les magistrats qui devaient les appliquer. L'impôt était fixe et variait seulement du cinquième au dixième du revenu des terres. Qu'il y avait loin de là aux exactions des Francs! aussi les Gaulois du Midi réservaient-ils avec raison pour ces derniers le nom de *barbares*.

Le cavalier arabe qui venait de quitter la ville de Narbonne, et qui semblait se diriger à l'Ouest vers les Pyrénées, ne se croyait donc pas en péril au milieu des pays chrétiens qu'il avait à traverser; et si quatre

esclaves noirs l'escortaient, c'était plutôt pour le service de sa personne que pour sa défense. Il avait à peine franchi deux portées de flèche au-delà des murs de Narbonne, lorsqu'au détour d'un petit bois une femme se présenta sur son passage et le conjura, au nom du Dieu tout puissant, de s'arrêter et d'écouter ce qu'elle lui voulait dire.

L'Arabe arrêta son cheval et de la main il fit signe à la femme qu'elle pouvait parler. Cette femme était vêtue à la façon des mauresques d'Espagne. Une longue pièce de toile bariolée de couleurs vives, lui entourait la tête et masquait presque entièrement son visage.

— On t'appelle Ghédi-ben-Zian, dit au cavalier la mauresque voilée, et tu as été envoyé de Cordoue dans la grande terre (1), il y a de cela deux lunes, par le ouali d'Espagne Abd-Errhaman-ben-Abdallâh, que Dieu conserve! — Cela est vrai, répondit le cavalier, mais où en veux-tu venir? car je te préviens que je suis pressé de continuer ma route. — Tu as tort d'aller à Al-Bâb (2), si tu désires rencontrer Othman-ben-Abou-Nessâ, reprit la femme. — Pourquoi? — Parce qu'au lieu d'observer les infidèles du haut de ces rochers où l'a placé le lieutenant du Khalife, et de choisir le moment favorable pour leur livrer bataille, Othman est à la cour du duc d'Aquitaine, occupé à trahir la cause de notre saint pro-

(1) Nom que les Arabes donnaient à la Gaule.

(2) *Al-Bâb* (*la porte*). Les Arabes appelaient ainsi une ville dans les Pyrénées sur les ruines de laquelle on croit que Puycerda fut depuis bâtie.

phète et à courtiser une fille chrétienne du nom de Lampégie.

L'Arabe fronça le sourcil et parut réfléchir quelques instans, puis il reprit : Sais-tu bien, femme, que tu portes là contre un homme puissant et respecté une accusation qui peut faire tomber ta tête ou la sienne? Tu ne connais donc pas les peines que le saint livre prononce contre le faux témoignage? — Continue ta route pour Al-Bâb, Ghédiben-Zian, répliqua la femme en s'écartant de quelques pas, et tu sauras qui de nous avait tort, ou moi de dire ce que je sais, ou toi de nier ce que tu ignores.

Ghédi rappela la mauresque.

— Consens-tu, lui demanda-t-il, à m'accompagner à Toulouse, et te résignes-tu, si tu me trompes, au châtiment que tu auras mérité? — Fais-moi donner un cheval, Ghédi-ben-Zian, répondit la femme, et je consens à tout.

Les esclaves du chef arabe offrirent à la mauresque l'un des chevaux de main qu'ils conduisaient, et bientôt changeant sa route de l'Ouest au Nord, la petite troupe s'achemina dans la direction de Toulouse.

La ville de Toulouse, vers laquelle Ghédi-ben-Zian se dirigeait en compagnie de la femme mauresque, était la résidence habituelle d'Eudes, duc d'Aquitaine. Ce leude habile avait réussi, au milieu des guerres et des séditions incessantes auxquelles les royaumes francs s'étaient trouvés livrés sous la faible domination des derniers rois de Neustrie et d'Austrasie, à se tailler, à lui aussi, un royaume dans la succession des Mérovingiens, ouverte, comme on sait, du vivant de ces lâches et imbécilles monar-

ques. Prévoyant de loin l'usurpation de la famille carlovingienne, il s'était créé une généalogie de laquelle il comptait plus tard appuyer ses prétentions. Il avait réussi à découvrir qu'au commencement du siècle précédent un certain Amandus, son bisaïeul, descendu des Pyrénées en Aquitaine avec une armée de Basques, s'était allié à Charibert, frère de Dagobert, en lui donnant sa fille. C'en était assez pour établir la légitimité de ses droits lorsqu'il ne resterait plus d'enfans mâles du sang de Clovis. Le duc Eudes avait mainte fois guerroyé contre le maire du palais d'Austrasie, Charles, fils de Pépin d'Herstal, et il avait notamment aidé Raginfred, en 719, à combattre ce Charles, surnommé depuis *le Martel,* au nom du prétendu Chilpéric II, moine improvisé par eux roi de Neustrie et de Bourgogne, après qu'ils lui eurent laissé croître la barbe et les cheveux. Mais Charles Martel avait battu les armées austrasiennes et aquitaines, et ce fantôme de souverain livré au vainqueur, au lieu de porter sa tête aux bourreaux, s'était trouvé possesseur nominal d'un royaume de plus.

Ainsi que l'avait dit la femme voilée à l'arabe Ghédi-ben-Zian, Othman était, en effet, venu visiter le duc d'Aquitaine dans son château de Toulouse. Une trêve conclue entre le duc et le gouverneur de la frontière arabe lui permettait de se mêler ainsi sans péril aux ennemis de sa race. Pour qu'un guerrier aussi renommé et aussi intelligent que l'était Othman-ben-Abou-Nessâ eût enfreint les ordres du ouali d'Espagne au point d'accorder une trêve et de se lier d'amitié à ceux qu'il aurait dû combattre et

soumettre à l'autorité du khalife, il fallait qu'il fût dominé par quelque intérêt bien puissant. Othman, émerveillé des récits qu'il entendait faire de la beauté de Lampégie, fille du duc, avait voulu la voir, et la satisfaction de son désir avait en un instant décidé de son sort et de sa vie. L'arabe Othman aimait Lampégie de toute l'ardeur de son âme africaine. Sa plus mortelle inquiétude n'était pas de penser aux résultats funestes que pouvait avoir cette passion, impie aux yeux de ses frères; mais il tremblait à la seule idée que le cœur de Lampégie pût dédaigner son amour.

Quoiqu'il n'en laissât rien paraître au dehors, cet amour du chef arabe pour sa fille souriait trop au duc d'Aquitaine, pour qu'il tentât de le rebuter. Dans ses entretiens avec Othman, il s'étudiait au contraire à exciter ses désirs et à ranimer son espoir parfois découragé.

Othman n'était pas le seul hôte du château de Toulouse. L'un des fils d'Eudes, nommé Atton, envoyé par son père de l'autre côté de la Loire pour discuter les bases d'un traité de paix, avait ramené avec lui de Cologne, capitale nouvelle des Austrasiens, Carloman, fils puîné de Charles-Martel, auquel il espérait faire épouser sa sœur.

La mère de Lampégie et d'Atton, Walchise, femme du duc Eudes, désirait plus vivement encore réconcilier par cette union son époux avec la famille de Charles, car elle était elle-même alliée par le sang aux Carlovingiens d'Austrasie. Hunald, le fils aîné du duc d'Aquitaine, partageait les répugnances de

son père, et il ne dissimulait pas sa haine profonde pour des ennemis plus dangereux et plus implacables à ses yeux que ne pouvaient jamais l'être les Sarrasins. Aussi Othman trouvait-il un défenseur et un soutien puissant dans Hunald, jeune et brave comme lui, et enthousiaste du noble caractère et du bouillant courage de ces chevaleresques ennemis qui avaient conquis en si peu d'années le fortuné pays des Goths.

Un soir, comme le soleil disparaissait sous l'horizon et que les hautes fenêtres du château de Toulouse se coloraient de ses reflets pourprés, Othman, fidèle aux lois de son prophète, venait de quitter, pour aller dire ses prières, la salle où la famille du duc était rassemblée; Atton se prit à dire à son père :

Cet infidèle que par égard pour toi nous traitons en ami et en frère, ne doit-il pas bientôt quitter ta cour? — Apprends, mon fils, répondit le duc, que l'hôte qui s'est assis à ma table est chez moi aussi bien venu que toi-même. Malheur à qui insulterait l'hôte que Dieu lui envoie! — Tant qu'il sera sous ton toit, mon père, je le respecterai, mais il me tarde que, retournant dans sa montagne, Othman rompe bientôt la trève qui nous empêche de combattre les ennemis de la foi chrétienne. Souviens-toi, mon père, que c'est contre eux que tu as signalé ton courage; souviens-toi des maux qu'ils ont causés à l'Aquitaine, et que leur ville de Narbonne, où s'étale insolemment le lieutenant du khalife de Damas, te fut arrachée par eux, et que ta fille Théodora, notre sœur, y fut mutilée et vendue en esclave par ces bar-

bares.—Hélas! que rappelles-tu là, mon fils, soupira la duchesse d'Aquitaine. J'entends encore les cris de douleur de ma pauvre fille que je ne pouvais secourir. Elle avait alors huit ans à peine! Un émir de Syrie, dans le pillage de la ville, la saisit et la marqua sur l'épaule avec le sceau brûlant de son khalife, après l'avoir enlevée à un kaïd maure qui la voulait compter dans sa part de butin. Et toi, Lampégie, continua la duchesse en pressant dans ses bras son autre fille assise auprès d'elle, et qui, triste et rêveuse, laissait tomber sa belle tête sur le sein de sa mère; et toi, Lampégie, trop jeune alors pour que tu puisses te souvenir de cet exécrable jour, tu faillis devenir aussi la victime des mécréans arabes. Dieu soit béni, puisqu'il voulut te conserver à notre amour! — Et tu peux demander, après cela, mon père, poursuivit Atton, et tu peux demander pourquoi je sens la haine bouillonner dans toutes les veines de mon corps à l'aspect de ces infidèles qui t'ont privé de ton enfant, nous de notre sœur! — Othman n'était pas au siége de Narbonne, interrompit Hunald, tu ne peux donc, mon frère, le charger d'un crime dont il est innocent. Mais, parle avec franchise, ce n'est pas l'infidèle que tu hais dans Othman, c'est le guerrier renommé dont tu envies le courage et la gloire, c'est le nouvel allié de notre père, dont l'amitié nous permettra bientôt de disposer de toutes les forces de l'Aquitaine pour défendre le passage de la Loire contre Charles d'Austrasie, et contre ses fils Pépin et Carloman, dont tu acceptes d'avance l'odieuse protection, sans songer que nous la paierons au prix de

nos dépouilles. Je regrette, Atton, que ton ami l'Austrasien Carloman ne soit pas ici à tes côtés pour entendre le vœu que je fais, si la volonté de Dieu est que je succède un jour à mon père, de continuer son œuvre et de ne pas déposer l'épée que je n'aie établi sur la Loire une barrière de mort entre l'Aquitaine et les envahisseurs austrasiens. — Dévoile donc toute ta pensée, mon frère, répondit Atton qui cherchait vainement à dissimuler sa colère, et avoue hautement devant ma mère et devant notre père le duc, que tu ne désespères pas de rompre l'alliance par nous projetée, en refusant au fils de Charles d'Austrasie la main de Lampégie notre sœur, que tu voudrais, dans ton zèle impie, donner à l'Arabe Othman, ton protégé.

La duchesse d'Aquitaine poussa un cri d'horreur. Lampégie tressaillit et devint plus pâle que le voile de lin sous lequel elle s'efforçait de céler sa vive émotion. Le visage du duc demeurait impénétrable comme un livre fermé.

— Oui, reprit Atton en jetant un regard dédaigneux sur son frère, tel est l'espoir d'Hunald, et, s'il a souci de la vérité, il ne me démentira pas. Ainsi, ma mère, va prier dans les églises, jeûne, fais pénitence, érige des basiliques pour attirer sur nous les grâces du Ciel ; voilà que ton fils Hunald veut livrer ta fille à un ennemi de Dieu, à un blasphémateur de notre seigneur Jésus, mort sur la croix pour nous racheter de la damnation ! C'est pour la voir enlevée par un infidèle et renfermée dans les harems andalous, que tu as élevé cet ange que les pauvres bénis-

sent et que jalousent les plus belles des femmes. O ma sœur! brise donc la croix qui décore ton oratoire; arrache de ton cou la sainte relique que ta mère y suspendit; mets un voile sur ta figure! oublie la langue harmonieuse de nos contrées pour prononcer des noms barbares! Quitte ce palais chrétien où tu reviendras quelque jour escortée de cavaliers africains qui feront de nos cadavres un marchepied à leur nouvelle souveraine! — Atton, mon frère! s'écria Lampégie toute tremblante, celui que tu traites de barbare et d'impie n'insulterait pas une femme sans défense comme tu le fais à cette heure! Si la gloire d'Othman te fait envie, Atton, ne le calomnie pas, mais tâche de lui ressembler!

Cette scène fut interrompue par le majordome du palais, qui vint réclamer de son maître l'hospitalité pour un chef arabe et pour les gens de sa suite. Les esclaves du duc allumèrent les lampes, et Ghédi-ben-Zian fut introduit dans la salle, accompagné d'une femme arabe voilée, selon l'usage de son pays.

— Sois le bien-venu, lui dit le duc en l'invitant à s'asseoir auprès de lui. Tu viens de Narbonne, sans doute? — Oui, seigneur duc, et je retourne à Cordoue. Mais je n'ai pas voulu quitter le pays des Francs sans venir saluer le roi des Aquitains, dont la renommée a depuis long-temps franchi les montagnes qui nous séparent.

Othman rentrait en ce moment dans la salle.

— Voici un de tes frères, dit le duc à son nouvel hôte. On le nomme Othman-ben-Abou-Nessâ. Tu vois qu'il ne tient pas à moi que la paix ne s'établisse en-

tre ton khalife et nous, puisque le duc des Aquitains et deux émirs du divan de Cordoue peuvent dormir en toute sécurité sous le même abri. — La renommée d'Othman-ben-Abou-Nessâ est aussi éclatante que le soleil, répliqua l'Arabe ; et je serais bien mal instruit de l'histoire de ma race, si j'ignorais qu'il fut l'un des plus fermes soutiens de notre empire en Espagne. Quant à moi, seigneur duc, je ne suis qu'un obscur guerrier à qui la volonté de bien faire a tenu lieu de mérite jusqu'à présent. Par ordre du ouali de Narbonne j'accompagne jusqu'en Andalousie la femme que tu vois et les quatre esclaves noirs chargés de la servir. Mon renom est trop mince et mon humilité trop grande pour que j'accepte un compliment qui ne m'est pas dû.

Bientôt les domestiques annoncèrent que le souper était servi, et le duc d'Aquitaine invita ses hôtes à le suivre dans une autre salle du palais, où ils s'attablèrent. Le duc tenait le haut bout de la table ; ses hôtes et sa famille venaient après. Atton s'assit auprès de l'Austrasien Carloman, Lampégie était placée entre Othman et le fils de Charles-Martel.

Après que les coupes furent vidées, et comme le repas tirait à sa fin, Carloman, questionné sur les événemens qui avaient agité les pays soumis à son père, et dont le récit n'était que vaguement parvenu aux oreilles des Arabes d'Espagne et même des Aquitains, conta les exploits de Charles, et essaya de séduire l'esprit de la sœur d'Atton et d'Hunald en faisant le tableau des guerres entreprises contre les tribus idolâtres de l'Allemagne, tableau effroyable,

rempli de massacres, de sacs de villes, d'incendies et de désastres, où la gloire est toujours représentée le front couvert de nuages et les pieds dans le sang.

Othman, à son tour, raconta l'invasion de l'Espagne par les guerriers venus du Magreb et raconta les trois journées de Guadalète, où le roi des Goths, Rodrigue, perdit à la fois la couronne et la vie. Il peignit l'étonnement et la joie des soldats arabes à l'aspect de cette Andalousie où les pieds de leurs chevaux, encore poudreux de leurs courses dans le Sahara, s'essuyaient en marchant sur des bouquets de fleurs et sur les gazons verts dont le sol était partout jonché; car l'Espagne, disent les poètes arabes, c'est la Syrie pour la transparence du ciel, c'est l'Yémen pour la fertilité du sol, c'est l'Inde pour ses parfums, c'est le Cataï pour ses mines précieuses, c'est l'Aden pour ses beaux rivages et pour ses ports.

Lampégie, en écoutant les récits d'Othman, ne pouvait s'empêcher de comparer ces deux gloires si diverses du Nord et de l'Orient; celle-ci, brillante de poésie et d'enthousiasme, apportant aux vaincus une vie douce et commode sous une domination juste et loyale; celle-là, hérissée de tyrannies barbares, sombre et mystérieuse comme la cotte de mailles dont elle couvrait le corps de ses soldats. Othman et Carloman représentaient bien à ses yeux ces deux peuples si différens entre lesquels le duc son père était appelé à se choisir un allié. Quelque effort que tentât la jeune fille pour dissimuler sa pensée secrète, Atton ne devinait que trop combien Lampégie était éloignée de se prêter à ses desseins. Parfois même, croyant

surprendre un regard d'intelligence entre le chef arabe et sa sœur, il sentait tout son corps frissonner à la seule idée d'une union qui n'offensait pas moins sa religion que ses intérêts.

Quand l'heure avancée de la nuit eut chassé de la salle du festin les hôtes du duc Eudes, chacun d'eux se retira dans l'appartement qui lui avait été désigné par le majordome, et bientôt le silence plana sur le palais ducal de Toulouse.

Ghédi-ben-Zian, prosterné sur son tapis de prière, venait d'achever son *namaz*, selon la prescription religieuse du Koran, lorsqu'un de ses esclaves noirs se glissa doucement dans sa chambre et l'avertit à voix basse qu'il était attendu dans le jardin par la femme qu'ils avaient amenée de Narbonne. La mystérieuse mauresque n'avait point paru à la table du duc, parce que la loi musulmane défend aux femmes de se mêler aux réunions des hommes. Ghédi-ben-Zian s'enveloppa de la tête aux pieds dans les plis de son machla, manteau syrien tissu de poil de chameau, afin que la richesse de ses armes et de ses habits brodés d'or ne le trahît pas, et il descendit dans les jardins du palais. La voyageuse, sans lui dire une parole, le saisit par un pan de son manteau et le conduisit vers un massif d'amandiers dont les fleurs d'argent étincelaient à la lueur des étoiles.

— Que me veux-tu? dit l'Arabe, dès qu'ils eurent pénétré sous le vert abri des amandiers. — As-tu donc oublié pourquoi tu es venu à Toulouse? demanda la femme.—Non. Tu m'as promis de me donner des preuves de la trahison d'Othman. — Regarde

devant toi, reprit la mauresque, et dis-moi, qu'aperçois-tu? — Rien, si ce n'est le château du duc que la lune blanchit de ses rayons. — Au bas du château, là-bas, à ta droite, derrière ce massif de figuiers dont le vent fait onduler les feuilles, ne distingues-tu pas une fenêtre ouverte, Ghédi-ben-Zian? — En effet. La chaleur du jour a été si grande qu'il n'y a rien là dont nous devions nous étonner. — Aussi, poursuivit la femme, peux-tu remarquer à cette fenêtre la belle Lampégie qui se penche sur son balcon comme un tendre lis sur le bord d'une corbeille. Le lis coupé sur sa tige cherche la terre dont il fut violemment séparé; la jeune fille cherche son amant. — Quel est cet amant? — Tu le demandes, Ghédi-ben-Zian? Va, tu es habile à dompter un cheval, à fendre un turban d'un seul coup de ton épée forgée à Damas, à briser une lance sur une cuirasse d'acier, à réciter les versets du Koran aussi bien qu'un hadji; nul mieux que toi ne compose une ghazelle en vers harmonieux et souples comme des feuilles de palmier; tu es brave, tu es fort, tu es poète, tu es généreux et grand; mais tu n'as pas dans l'âme cet instinct de jalousie qui nous fait connaître, à nous autres femmes, les trahisons d'un homme qui nous dédaigne. Regarde mieux, Ghédi-ben-Zian, perce l'ombre avec ton regard, et tu apercevras sous le balcon de Lampégie, à travers les branches des figuiers qui avoisinent le palais du duc d'Aquitaine, Othman-ben-Abou-Nessâ qui jure à la chrétienne de l'épouser et de protéger son père contre les armes du khalife lui-même. — Se peut-il? murmura le chef arabe. —

Si tu en doutes encore, répondit la femme, suis-moi. Tu jugeras après.

Comme un serpent qui rampe sous l'herbe, la mauresque se baissa et se traîna doucement sur la mousse qui tapissait les jardins, écartant de ses mains les branches des arbres et veillant à ce que son compagnon ne perdit point la trace de ses pas. Quand ils furent à portée de la voir, ils s'arrêtèrent et se blottirent de leur mieux dans le plus épais du taillis.

C'était bien Othman, en effet, qui, couché sur un banc de gazon, s'entretenait avec la belle Lampégie, debout à sa fenêtre et penchée sur lui pour l'entendre parler.

— Je te le répète, disait Othman, un mot de ta bouche, et tous les obstacles tombent. Malgré la croyance qui nous sépare, ne sommes-nous pas unis par le cœur? Ainsi le ouali d'Espagne Abd-el-Haziz épousa dans Séville la veuve du roi Rodrigue. — Abd-el-Haziz, soupira Lampégie, ne fut-il pas, à cause de ce mariage, assassiné dans son palais de Cordoue pendant qu'il récitait sa prière? — Je serai plus heureux que lui, répondit Othman; ne crains rien pour moi, mon trésor bien aimé. Ton sage père a juré de ne point contrarier ton choix, quel qu'il pût être, et tu sais qu'il n'ignore pas notre amour. Demain, sans plus tarder, prononce-toi donc en ma faveur. Que ce barbare du Nord, amené de l'Austrasie par ton frère Atton, retourne auprès des siens. Ne redoute rien de lui, car je serai là pour te défendre. — Hélas! murmura Lampégie, qui me répond que ton khalife ne proscrira pas tes jours, comme

Ouali proscrivit ceux d'Abd-el-Haziz? Qui m'assurera qu'en te donnant ma main je n'attire pas sur toi les vengeances des Arabes, tes frères? Il en est temps encore, Othman; songe à l'avenir que tu te prépares. Le souvenir d'Abd-el-Haziz m'a glacée d'effroi. — Ecoute, Lampégie, poursuivit Othman, je ne veux point te cacher les périls que notre union doit attirer sur ma tête; mais le péril n'est-il pas l'essence de notre vie, à nous, pauvres Africains? Ne sommes-nous pas nés sous la tente, entre un ciel qui brûle et des sables qui refusent de nous nourrir? Depuis que sous la conduite de Tarik et de Moussâh nous avons pris possession de ce délicieux pays d'Espagne, qu'arrosent des rivières sans nombre et que parfument des fleurs divines, s'est-il écoulé un seul jour sans que nous ayons manié la lance et l'épée jusqu'à la soumission des vaincus? Aujourd'hui que tout est pacifié dans les contrées des Goths, Lampégie, l'instinct guerrier se réveille parmi nos tribus tumultueuses, et c'est entre nous que la guerre va bientôt éclater. Les Arabes de Syrie et d'Egypte prétendent nous gouverner en maîtres, nous autres Maures d'Afrique, qui leur avons conquis l'Espagne. Peut-être leur ferons-nous voir qu'aussi bien qu'eux nous avons l'âme haute et le bras fort.

— Veuille le Ciel protéger tes jours! dit Lampégie en croisant les mains. Quoiqu'il arrive, Othman, tu sais que je t'aime, et cela suffit. Adieu, il est temps que tu te retires, car on pourrait te surprendre. — Adieu, mon âme! répéta le Maure. Songe que demain Carloman d'Austrasie ou moi nous de-

vons quitter pour toujours la cour de ton père.

La fenêtre se referma, et le guerrier maure, debout contre une colonne romaine, demeura quelque temps encore immobile à sa place, et plonge dans l'extase de sa rêverie. Tout à coup, au milieu du calme solennel de cette belle nuit méridionale, une voix partie d'entre les massifs de figuiers qui environnaient le château, cria au jeune chef musulman, dans le dialecte arabe de ses montagnes : Othman! fais face aux traîtres!

II

Othman se retourna au même instant, l'épée à la main, et il vit fuir devant lui deux hommes vêtus de mailles de fer à la façon des guerriers du Nord. Il comprit qu'il venait d'échapper à un guet-apens dirigé sans doute par Atton, le fils de son hôte. Dédaignant de tirer vengeance de cette lâche agression si communément pratiquée chez les barbares, et si méprisable aux yeux des chevaleresques dominateurs de l'Espagne, Othman ne pensait qu'à rendre grâces à celui qui venait de le sauver si à propos d'une mort certaine; mais il avait beau promener ses regards autour de lui, aucun être humain n'apparaissait dans la profonde solitude des jardins.

Comme il se disposait à regagner l'escalier du château, un homme enveloppé dans un manteau syrien se présenta sur son passage.

—Frère, lui dit Othman, c'est toi qui m'as sauvé. Reçois l'expression de ma reconnaissance et dis-moi qui tu es, afin qu'au besoin je m'acquitte envers toi. — Frère, répondit l'Arabe, la récompense que je te demande, c'est un prompt et sincère repentir du crime que tu médites. — Je ne te comprends pas. — Dis plutôt, Othman, que tu ne veux pas me comprendre. Je vais donc m'expliquer. Tu as agi contre les intérêts de la religion et contre ceux du khalife, en accordant une trève aux infidèles. Sans ton amour impie pour la fille du duc d'Aquitaine, nos soldats occuperaient en maîtres ce palais que tu habites en humble vassal. Tu mets le comble à ta perversité si tu méprises nos lois saintes jusqu'à épouser la chrétienne Lampégie, jusqu'à signer un pacte avec le duc son père. — Ah! s'écria le Maure en froissant la poignée de son épée, tu es donc un traître aussi, toi que je remerciais tout à l'heure de m'avoir préservé des embûches des traîtres! — Othman! je suis un fidèle serviteur du khalife, je suis un loyal admirateur de ton courage, et je prie Dieu qu'il veuille t'éclairer, car tu marches sur un abime.

— Tu es un Syrien de Damas, reprit Othman, et moi un Maure de Magreb; il est écrit là haut que nos deux races doivent quelque jour laver leurs offenses dans le sang. Si la reconnaissance n'enchaînait mon bras, je commencerais la lutte à cette heure. Ghédi-ben-Zian, car sous les dehors de ta feinte amitié, je reconnais en toi un espion du divan de Cordoue.

Tu as dit vrai, Othman, le ouali Abd-Errahman m'a choisi pour vérifier les bruits qui t'accusent de

déserter notre cause. C'est pour surprendre ton secret que je suis venu réclamer l'hospitalité du duc infidèle qui commande à cette partie de la grande terre. Je le connais à présent ce secret qui doit te perdre, et je retourne rapporter fidèlement au divan de Cordoue ce que j'ai appris, ainsi que mon devoir me l'ordonne.

Le Maure rugit comme un tigre et fit un bond en arrière. Il se contint pourtant, et se rapprochant de Ghédi-ben-Zian : Va-t-en ! poursuivit-il ; va raconter au ouali d'Espagne tout ce que tu as vu ; dis-lui que j'aime et que je veux épouser la fille du duc chrétien, comme Abd-el-Haziz épousa Egilone, la veuve du roi Rodrigue, dussé-je périr à son exemple sous le couteau des assassins ; mais dis-lui aussi que je vendrai chèrement ma vie s'il me réduit à une défense désespérée.

— Est-ce ton dernier mot? demanda froidement Ghédi-ben-Zian.— C'est mon dernier mot, répondit le Maure. — Jusqu'à demain encore, reprit l'envoyé du gouverneur d'Espagne, j'attendrai qu'il plaise à Dieu de t'éclairer. Si tu persistes, tu ne me verras qu'au milieu de mes cavaliers syriens le jour où, te forçant dans les montagnes, comme un lion dans l'Atlas, je viendrai chercher ta tête pour l'attacher à l'arçon de ma selle. — Tu peux partir cette nuit même, et nous sommes quittes l'un envers l'autre, murmura le Maure. Adieu, quelque part que je te retrouve, je jure de ne point te faire de quartier, pas plus que je n'en réclamerai de toi.

Aux premières clartés de l'aube, les noirs de

Ghédi-ben-Zian, réunis dans l'une des cours du château, bouclaient les selles de leurs chevaux et remplissaient de vivres les sacoches de cuir destinées au voyage. Le guerrier damascain, prosterné vers le levant, disait sa prière et faisait dévotement les ablutions ordonnées par le prophète, lorsque la femme mauresque entra dans sa chambre. Couverte de ses voiles et les bras croisés sur la poitrine, elle attendit debout, et en silence, que le fidèle Musulman eût terminé ses pratiques religieuses; puis, lorsqu'il eut replié son tapis, elle baisa en s'inclinant le bas de son manteau et dit : Tu vois maintenant si l'on peut se fier à ma parole. Je t'avais promis le secret d'Othman, je te l'ai livré. A cette heure te voici, grâce à moi, en état d'éclairer le divan de Cordoue sur cette grave affaire. Mais, en attendant que la vengeance du Ciel frappe le coupable, le laisseras-tu consommer son crime et rire de toi dans les bras de la chrétienne? — Puis-je m'y opposer? — Tu peux disperser son bonheur comme le vent disperse le sable, et après cela, tu partiras, Ghédi-ben-Zian. — Quel moyen?—Ecoute. C'est aujourd'hui que la fille du duc d'Aquitaine, à qui son père laisse la liberté de se choisir un époux parmi les prétendans à sa main, a résolu de se déclarer pour Othman, car elle l'aime plus que sa vie, plus que le salut éternel que promettent aux infidèles les prêtres menteurs. — Je le sais. Après. Que prétends-tu faire? — Obtiens seulement que je sois présente à cette entrevue, et d'un mot je fais passer dans l'âme de la chrétienne toutes les tortures qui me brûlent; d'un mot je remplis de

larmes ces beaux yeux brillans de passions et d'espoir! Qu'elle souffre comme j'ai souffert et je serai payée de mes chagrins. — Qui donc es-tu? demanda Ghédi-ben-Zian en fixant ses regards étonnés sur la femme mauresque, dont les prunelles noires semblaient flamboyer entre les plis disjoints de son voile. — Tu l'apprendras en même temps que lui, répondit-elle.

Ghédi-ben-Zian différa jusqu'au soir son départ du château de Toulouse. Le duc Eudes, ravi de trouver cette occasion de semer la discorde parmi les chefs arabes ses ennemis, donna le plus de solennité qu'il le put faire à la déclaration de sa fille. Ghédi et la femme qui l'accompagnait parurent donc dans la grande salle du château au milieu des principaux leudes aquitains, convoqués par le duc. Les deux frères de Lampégie, Hunald et Atton, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs les plus dévoués, vinrent soutenir les avantages des deux alliances proposées par eux. Le duc jura de nouveau qu'il maintiendrait le choix de sa fille, quel qu'il fût.

Lampégie, assise sous un dais de velours, à côté de son père, semblait plus belle encore sous la pourpre et l'or qui la couvraient. Son visage était animé d'une expression de joie et de triomphe, et quand ses yeux s'arrêtaient sur Othman, on y lisait sans peine la pensée qu'elle ne cachait pas. Lorsqu'enfin, pressée par le duc, Lampégie eut déclaré hautement qu'elle choisissait le guerrier maure pour son époux, un long cri d'indignation se fit entendre parmi les partisans d'Atton et du fiancé austrasien; mais les

leudes qui secondaient les vues d'Hunald crièrent vivat! à leur tour, et le vieux duc, descendant les degrés de son trône, reçut dans ses bras son gendre musulman. Lampégie, le front coloré d'une rougeur modeste, se levait pour agréer l'hommage de son nouvel époux, quand la femme voilée se précipita au pied du trône, et réclamant de la main quelques instans de silence : Permets-moi, jeune fille, dit-elle, de joindre mes félicitations à celles de tes leudes. En cédant à l'amour que t'a inspiré Othman, tu n'as commis qu'une faute légère que d'autres avaient commise avant toi. Sois la bien-venue dans le harem du guerrier maure où tu vas régner en souveraine; mais sache, ô jeune fiancée, qu'avant de te jurer sa foi, qu'avant de te donner sa main et de te promettre une vie de délices et de fidélité, Othman, selon la loi des Arabes et de notre prophète, m'avait déjà fait les mêmes sermens et accordé les mêmes droits. Je suis sa légitime épouse comme tu vas le devenir, belle chrétienne. Je te cède la moitié de ce cœur qui long-temps m'appartint tout entier.

La fille du duc d'Aquitaine poussa un cri de désespoir et tomba dans les bras de sa mère. Atton s'élança pour secourir sa sœur, et montrant au duc sa fille pâle et mourante : Mon père, dit-il, c'est le Ciel lui-même qui prend soin de rompre cet hymen impie.

Othman, sans se déconcerter, porta à ses lèvres la main glacée de Lampégie, et se tournant vers le duc: Seigneur, répondit-il, avant de me condamner tu attendras, j'espère, ma justification.

Malgré tous les efforts d'Atton pour rompre le ma-

riage projeté, Othman, en répudiant sa première femme selon la loi musulmane, rentra facilement en grâce auprès de Lampégie, qui, dans son désespoir, ne cherchait qu'un prétexte pour pardonner à celui qu'elle aimait. Le jour où les noces furent célébrées au palais ducal de Toulouse, Atton et Carloman quittèrent la ville et se mirent en chemin pour le camp du maire d'Austrasie. La femme mauresque, accompagnée de Ghédi-ben-Zian et de ses quatre esclaves noirs, gagna les Pyrénées pour se rendre à Cordoue. Quelques jours plus tard Othman-ben-Abou-Nessâ, emmenant avec lui sa nouvelle épouse, rentrait dans Al-Bâb, petite capitale de son gouvernement.

Cependant le retour de Ghédi-ben-Zian à Cordoue allait faire éclater un terrible orage sur la tête d'Othman. Le gouverneur Abd-Errahman réunissait toutes ses forces pour l'aller punir de sa trahison, et du même coup il avait résolu d'attaquer le duc Eudes jusque dans sa ville de Toulouse. Othman, qui ne croyait pas que sa venue fût si proche, s'occupait plus de son amour que du soin de sa défense; les défilés inaccessibles de ses montagnes lui semblaient un rempart assez puissant contre le premier choc de l'armée arabe.

Un jour, que renfermé dans son harem il oubliait aux pieds de Lampégie les périls qui menaçaient son avenir, des cris de femme se firent entendre au dehors et un grand tumulte éclata dans l'enceinte du palais d'Al-Bâb. Lampégie tressaillit, et Othman saisit son épée comme s'il eût craint de voir déjà dans sa ville les soldats du gouvernement de Cordoue. Il

se rassura pourtant, et entr'ouvrant les grilles de bois de la fenêtre, il jeta un coup-d'œil dans la cour du château, que ses gardes et ses officiers remplissaient. Le cadi de la ville parut bientôt avec ses kaouas, armés de fouets, conduisant une femme qu'ils attachèrent à un poteau pour lui faire subir la peine de quelque délit. Lampégie, sans la connaître, demanda grâce pour elle, et Othman, à sa prière, consentit à faire relâcher la coupable, pourvu toutefois qu'elle se repentit. Mais quel ne fut pas l'étonnement du gouverneur d'Al-Bâb lorsque, dans la victime de la justice du cadi, il reconnut cette même femme mauresque amenée par Ghédi-ben-Zian à Toulouse, dans le palais du duc d'Aquitaine, et qu'il avait repudiée. Aïcha (c'était son nom) s'était vue arracher son voile par les kaouas qui se préparaient à la dépouiller pour la battre. Quoique ses mains et ses pieds, attachés au poteau, ne lui permissent aucune liberté dans les mouvemens, elle tourna la tête vers la fenêtre grillée derrière laquelle se cachait Lampégie et jeta mille imprécations contre sa généreuse protectrice. Le cadi, jouissant de son triomphe, s'empressa d'expliquer au gouverneur son maître, qu'arrivée depuis le matin dans la ville, cette femme, sans tenir compte des avertissemens réitérés qu'elle avait reçus, s'obstinait à maudire de la sorte. Tel était le motif de la correction qu'elle avait encourue. Comme Lampégie intercédait de nouveau en sa faveur : Tais-toi, s'écria d'une voix furieuse Aïcha, je ne veux pas de ta grâce. Que mon sang coule sous les yeux d'Othman. Dieu est juste. Bientôt peut-être nous changerons de rôle et ce sera moi qui rirai de son désespoir.

Sur un signe du cadi, les kaouas commencèrent à dépouiller leur victime. Tout à coup on les vit reculer et chuchotter entre eux à voix basse.

— Qu'est-ce? demanda le juge musulman, impatient de terminer sa besogne. — Par Mahomet, répondit l'un des exécuteurs, la chose est singulière. Viens-y voir toi-même, seigneur cadi, le sceau du khalife, marqué très distinctement sur l'épaule de cette femme, ne la doit-il pas garantir de nos coups?

A ces mots, un cri aigu retentit derrière la jalousie entr'ouverte du harem, et se frayant un passage parmi la foule des gardes, Lampégie s'élança vers le poteau où la prisonnière était attachée.

— Qu'elle soit libre! s'écria-t-elle d'une voix pleine d'émotion. Rompez ces liens! c'est ma sœur, vous dis-je! ma sœur Théodora, enlevée par un émir syrien dans le pillage de Narbonne, ainsi que ma mère Walchise me l'a vingt fois raconté. Dieu soit loué! j'ai retrouvé ma sœur, Othman! grâce pour elle!

Selon le vœu de Lampégie, la Mauresque fut délivrée de ses liens et portée dans le harem, où les soins et les parures lui furent prodigués par la tendre amitié de sa sœur, qui essayait ainsi de lui faire oublier les peines qu'à son insu elle lui avait causées. Aïcha pourtant, toujours sombre et silencieuse, répondait à peine par quelques mots aux caresses empressées de Lampégie. Une visible préoccupation la dominait; parfois elle fronçait le sourcil et repoussait les avances de sa rivale; parfois ses yeux se remplissaient de larmes, et elle soupirait en la regardant avec un air

de pitié. Le soir de ce jour, plusieurs cavaliers maures, dépêchés de divers points de la frontière par les lieutenans du gouverneur d'Al-Bâb, vinrent annoncer à leur maître que l'armée du khalife commençait à gravir les défilés de la montagne.

— Demain, répondit Othman, le soleil éclairera la défaite d'Abd-Errahman ou la mienne. Dieu est grand! seul il sait ce que le livre du destin réserve à chacun de nous.

Des danseurs et des musiciens, par ordre d'Othman, parcoururent toute la nuit les rues de la ville. Quand l'aube parut, le guerrier maure rassembla ses cavaliers, et, comme il se disposait à courir au devant de l'ennemi, de nouveaux émissaires vinrent lui annoncer que ses lieutenans étaient en fuite, et que le ouali d'Espagne s'avançait à grands pas pour le surprendre dans son château. Lampégie poussa un cri d'effroi et conjura son époux de se replier en toute hâte sur le territoire du duc d'Aquitaine. Mais les soldats déclarèrent hautement qu'ils ne se joindraient jamais à des chrétiens contre leurs frères.

— Eh bien donc, dit Othman, je partirai seul.

Othman venait de rentrer tout soucieux dans son harem, lorsque Aïcha se présenta sur son passage.

— O mon maître, lui dit-elle, Ghédi-ben-Zian a prévu ta pensée. Tandis qu'Abd-Errahman marche en toute hâte sur ta ville, Ghédi occupe avec ses soldats le défilé qui conduit au pays des Aquitains. Tu ne peux faire un pas sans risquer ta tête. — Que faire, ô mon Dieu! balbutia Lampégie. — Mourir, répondit Othman. Tel est le sort des guerriers que la

fortune abandonne.—Tu ne mourras pas, si tu veux te fier à moi, répondit Aïcha.—Que dis-tu, ma sœur? répliqua Lampégie. Oh! sauve-nous si tu le peux? Que faut-il faire? Parle.

Aïcha, la tête appuyée sur sa main, sembla réfléchir profondément; puis, jetant sur Lampégie un regard plein d'une expression indéfinissable : Je n'ai pas oublié, dit-elle, que j'ai contracté une dette envers toi. J'acquitterai cette dette, s'il plaît à Dieu. — Que feras-tu pour nous arracher aux vengeances d'Abd-Errahman? — Ecoute, Lampégie, la nuit venue, il faut que vous me suiviez, Othman et toi. — Où nous conduiras-tu? — Je connais dans la montagne un passage où les pâtres seuls osent se hasarder et où nous ne craindrons pas de rencontrer les soldats de Ghédi-ben-Zian. Ce passage aboutit sur les terres d'Aquitaine. Avant deux jours nous l'aurons franchi. — O ma sœur, c'est Dieu qui t'inspire! s'écria Lampégie. — Acceptes-tu mon offre, Othman? demanda la Mauresque. — J'accepterais le secours du démon s'il me donnait le moyen de combattre encore mes ennemis.

Lorsque les ombres du soir s'abaissèrent sur les Pyrénées, un homme et deux femmes à cheval s'engageaient sans guide dans les défilés de la montagne. Le jour les trouva loin de toute habitation, au milieu d'un site sauvage où nul pied humain ne s'était posé. La petite caravane fit halte auprès d'une source et prit quelque nourriture. Elle avait emporté avec elle pour trois jours de vivres, car la femme mauresque avait fixé ce terme au voyage. Harassés de fati-

gue, ils arrivèrent le second jour à un campement plus sauvage et plus désolé encore que le premier. A peine quelques rares brins d'herbe poussés dans les fentes des rochers perçaient-ils le monotone tapis de neige dont le sinistre paysage était partout recouvert. Un vent glacial s'engouffrait dans toutes les cavernes de la montagne, dont les grandes et terribles voix semblaient pleurer et gémir. Lampégie pria Dieu et la Vierge de les conduire heureusement vers le but qu'ils cherchaient; Othman invoqua le nom du prophète de l'islamisme; Aïcha seule ne pria point, et plus le chemin qu'ils gravissaient devenait difficile et effrayant, plus son visage paraissait se rasséréner, plus ses yeux paraissaient briller d'une joie sourde et qu'on ne pouvait s'expliquer. Le matin du troisième jour on eut épuisé les vivres, dont Aïcha jeta les derniers débris dans le tourbillon écumeux d'un torrent, annonçant aux voyageurs que la fin du voyage approchait. Pourtant ce jour se passa comme les autres; le même rideau de montagnes et de glaciers ne cessa d'envelopper les voyageurs. Vers le soir l'un des chevaux mourut de faim, et l'épuisement des deux autres annonça qu'il fallait perdre l'espoir de les conduire plus loin. Lampégie eut peur et se jeta en pleurant dans les bras de son mari.

— Ne crains rien, dit le Maure, quelques heures encore, et nous arriverons sans doute dans un village chrétien. Je te porterai, si tu ne peux marcher; Aïcha nous guidera, et nous atteindrons les Etats de ton père, s'il plait à Dieu.

Puis, se tournant vers la femme mauresque, qui,

épuisée de fatigue, s'était tranquillement couchée à terre : N'est-il pas vrai, demanda-t-il, qu'avant demain nous devons, ainsi que tu nous l'as promis, nous trouver sur le territoire aquitain?

Aïcha releva la tête et fixa sur Othman et sur Lampégie des regards dont l'expression les fit trembler : Ma mission est terminée. Ce désert infranchissable où nul ne saurait vous tendre la main, si ce n'est Dieu, est le terme du voyage. C'est là que ma vengeance a voulu vous conduire. Préparez-vous à la mort. Pour moi, j'y suis dès long-temps résignée.

III

Lampégie arrêta le bras d'Othman, qui tenait un poignard levé sur le sein d'Aïcha.

— A quoi bon m'épargner? dit la Mauresque. Que ce soit son poignard ou la faim qui me délivre de cette vie qui m'est à charge, qu'importe? Ne sommes-nous pas tous ici réunis pour mourir? Allez! j'ai bien calculé ma vengeance! — Ma sœur! ma sœur! s'écria Lampégie, quel funeste vertige a troublé ta raison! Reviens à toi, je t'en conjure. Non, tu n'as pu résoudre avec cette froide cruauté la mort d'Othman et la mienne! Tu trouveras un moyen de nous sauver, n'est-ce pas? Tu voudras revoir notre mère Walchise, qui a tant pleuré ta perte, et ce palais de Toulouse où tu fus élevée avec moi, non pour me

maudire, mais pour m'aimer, comme je sens que je t'aimerai moi-même si ta colère est désarmée par mon désespoir. — Tout est fini, répondit la Mauresque en secouant la tête. Quand je le voudrais, je ne pourrais réparer ce que j'ai fait. Regarde autour de toi, Lampégie, ces rochers infranchissables, ces pics de glace, ces torrens, ces précipices, la fatigue et la faim au milieu de ce lugubre désert, voilà ce que nulle volonté humaine ne saurait changer. — Que Dieu ait pitié de nous! murmura Lampégie, qui se laissa tomber mourante sur la neige.

Othman avait gravi le pic le plus élevé de la montagne, et s'accrochant aux anfractuosités des rochers, par un effort de courage et de vigueur, il luttait ainsi contre le vent, penché sur les abîmes béans qui l'entouraient, et cherchant des yeux, dans l'immensité de cette solitude, si par une grâce du Ciel quelque débris d'espérance ne surnagerait pas.

Tout à coup on le vit porter à ses lèvres le cor qui pendait à sa ceinture, et les mille échos de la montagne répétèrent le son formidable qu'il en tira. Le bruit faible et lointain d'un autre cor sembla répondre à cet appel, et Lampégie pria Dieu avec une nouvelle ardeur. Othman, surmontant de nouveau les dangers de son aventureuse tentative, parvint heureusement au bas de la cime ardue qu'il avait gravie, et il s'écria en se jetant dans les bras de Lampégie : On vient nous secourir; du courage, ma bien-aimée! tu reverras ton père; Dieu n'abandonne pas ceux qui ont placé leur confiance en lui.—Tu te trompes, Othman, répliqua la Mauresque : les cavernes

de la montagne t'ont seules répondu ; tu n'as entendu qu'un écho. Ecoute ! le silence plane de nouveau sur ce désert glacé ! Quoi que tu fasses, il faut mourir ! Dieu est juste : il ne m'enlèvera pas ma vengeance.

Un son de cor plus rapproché se fit entendre. Lampégie laissa éclater toute sa joie.

— Attends encore, dit Aïcha, peut-être est-ce un voyageur perdu comme nous dans la montagne qui jette son cri de détresse. Comment pourrait-il te secourir ?—Ne blasphême pas, s'écria Othman, regarde là-bas, sur le flanc de ce rocher, nos cavaliers maures qui nous viennent chercher. Je les reconnais à leurs manteaux blancs qui flottent autour d'eux comme des nuages. Dans peu d'instans, ils seront ici. Gloire au prophète Mohammed ! — Bénis soient mon seigneur Jésus et la Vierge sa mère ! répondit Lampégie en baisant sa croix d'or suspendue à son cou. — Bénis plutôt Satan et les enfers ! s'écria la femme mauresque, dont le visage s'éclaira tout à coup d'une joie féroce. Othman, tu prenais la neige qui couvre la terre pour les burnous de tes Africains. Maintenant que cette troupe est proche, distingues-tu les soldats du khalife que Ghédi-ben-Zian accompagne ?

Un cri de rage s'échappa de la poitrine d'Othman quand il eut reconnu la vérité de ces paroles. Il tira du fourreau sa longue épée, et saisissant Aïcha par les cheveux : Du moins, s'écria-t-il, tu ne goûteras pas le plaisir que tu t'es promis. — Grâce ! murmura Lampégie, qui se jeta aux pieds de son époux ; grâce ! non pas pour elle, mais pour moi ! Si je dois mourir, Othman, une autre vie m'attend au ciel ! Ne me fais

pas paraître devant mon Dieu couverte du sang de ma sœur. Pour tout l'amour que je t'ai voué, je te demande cette seule grâce, me la refuseras-tu? — Qu'elle vive! répondit le Maure. Lampégie, reçois le sacrifice de ma vengeance, auprès duquel le sacrifice de ma vie n'est rien.—Othman, tu me fais là un présent inutile, répondit Aïcha, car je suis morte déjà depuis le jour où ton amour me fut ravi par une autre.

Comme elle achevait ces mots, Ghédi-ben-Zian, à la tête de vingt cavaliers, cernait le rocher neigeux auquel s'était adossé Othman, l'épée à la main et les yeux flamboyans comme un tigre surpris dans son repaire.

—Souviens-toi de l'entrevue de Toulouse, lui cria l'émir syrien. Depuis Al-Bâb nous suivons ta trace, et je te trouve enfin. Othman, le ouali d'Espagne Abd-Errahman, avant d'aller soumettre les Aquitains, auxquels tu t'es allié, m'a commandé de punir ta trahison, je viens chercher ta tête. — Elle est à toi si tu peux l'abattre, répondit le Maure.

Lampégie se précipita vainement entre les cavaliers et son époux. Un soldat enlaça dans les plis de sa ceinture la pauvre jeune femme évanouie, tandis que ses compagnons fondant tous à la fois sur le rebelle, le perçaient de mille coups malgré sa défense désespérée et le foulaient sous les pieds de leurs chevaux.

La tête d'Othman fut détachée de son corps. Ghédi-Ben-Zian la pendit à l'arçon de sa selle pour la porter en présent au gouverneur d'Espagne; puis, emme-

nant les deux femmes avec eux, ils reprirent paisiblement le chemin d'Al-Bâb.

Quelques mois après cette exécution sanglante, l'armée d'Abd-Errahman, traversant l'Aquitaine de part en part, et refoulant devant elle le duc Eudes, avait emporté d'assaut et livré au pillage la ville de Bordeaux; puis poursuivant les troupes chrétiennes au-delà de la Dordogne, le général musulman contraignit son rival de chercher un refuge vers le Nord. Le duc, accablé par l'excès de ses malheurs, passa la Loire avec les restes de son armée, laissant les Sarrasins ravager le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou, brûler les faubourgs de Poitiers et s'acheminer vers la ville de Tours. Eudes courut implorer le maire d'Austrasie dans son camp et réclamer son aide contre le vainqueur arabe qui menaçait la Gaule entière du sort qu'avait subi l'Espagne.

Charles saisit avec transport l'occasion qui lui était offerte de sauver le pays qu'il voulait gouverner. Il leva son camp et marcha au-devant d'Abd-Errahman, plein de confiance et d'enthousiasme, car la nationalité et la religion de tout un peuple étaient à la fois engagées dans cette lutte terrible et décisive, avec sa vie et son propre avenir.

Abd-Errahman, chargé des dépouilles de ses ennemis, venait de planter ses tentes non loin de la ville de Tours, lorsque Ghédi-ben-Zian lui amena de Narbonne un renfort de troupes qu'il attendait pour attaquer le maire d'Austrasie.

— Que le salut soit avec le ouali d'Espagne, tou-

jours victorieux ! dit en entrant dans la tente du gouverneur Ghédi-ben-Zian, que suivait une femme voilée.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Abd-Errahman, nous réduirons bientôt le Frankistan tout entier à l'autorité de notre khalife. Je te félicite, Ghédi, de la promptitude avec laquelle tu as exécuté mes ordres. La tête du rebelle Othman doit être à cette heure clouée sur la porte du sérail khalifal de Damas. Celles du duc d'Aquitaine et de ce barbare qu'ils appellent le maire des Austrasiens la suivront bientôt, je l'espère. Mais quelle est cette femme que tu m'amènes? — La fille du duc d'Aquitaine, la veuve du traître Othman, répliqua Ben-Zian. Dispose de cette captive que je remets entre tes mains.

En prononçant ces mots, Ghédi enleva le voile qui cachait les traits de Lampégie. Dès qu'il aperçut la belle et noble figure de la prisonnière, Abd-Errahman ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. Lampégie tomba tout en larmes aux pieds du ouali pour demander qu'on la reçût à rançon.

— Toutes les richesses de la terre, répondit le général arabe en la relevant, ne sauraient payer un tel trésor.—Eh bien ! répondit Lampégie, punissez donc en moi la femme et la fille de vos deux ennemis les plus détestés, deux fois coupable envers vous par sa naissance et par son amour. Hâtez-vous de me joindre à mon époux. La mort la plus prompte, c'est ce que je veux !

Abd-Errahman se hâta de rassurer la captive, en lui jurant que, bien loin de lui vouloir le moindre

mal, son plus vif désir, au contraire, était qu'elle fût traitée selon ses mérites et son rang.

— Quel sort me réservez-vous donc? demanda Lampégie. — Le plus beau que puisse envier une femme, repartit le gouverneur musulman. Je te destine au harem du tout puissant khalife de Damas.

La crainte de la mort eût jeté moins d'angoisse et de désespoir dans l'âme de Lampégie que cette révélation subite du ouali de Cordoue. Par ordre d'Abd-Errahman on emporta la belle captive évanouie, dans une riche tente où elle fut déposée sur des tapis de Perse, et entourée d'une foule d'esclaves, chargés à la fois de la servir et de la garder. Quand elle eut repris ses sens, Lampégie promena douloureusement ses regards autour d'elle, et ce fastueux appareil qui l'environnait ne lui confirma que trop bien la vérité des paroles qu'elle venait d'entendre. A la clarté des lampes d'or suspendues sur sa tête, au milieu du léger nuage de parfums qui s'exhalait des cassolettes allumées sous les draperies de sa tente, elle distingua une femme arabe couchée à ses pieds et qui semblait se livrer à la plus vive douleur.

Elle se pencha vers cette figure plaintive et souleva le voile qui la couvrait; mais elle recula bientôt avec horreur quand elle eut reconnu dans cette femme l'auteur de tous ses maux, l'ingrate et vindicative Aïcha.

— Loin d'ici! loin d'ici! s'écria-t-elle. — Je ne demande pas de pitié, répondit Aïcha d'une voix sourde et pleine de sanglots. Va! tu ne me hais pas autant que je me hais moi-même! Ces mains teintes du sang

de celui que j'aimais plus que ma vie se seraient déjà tournées contre moi-même, si je n'avais résolu de réparer une partie du mal que j'ai causé. L'amour et la jalousie m'ont perdue, Lampégie; que veux-tu? j'étais folle! Ma haine s'est écoulée avec le sang de celui que nous pleurons. Le remords m'est seul resté; il me déchire, il me brûle. Ah! tu es bien vengée, ma sœur!

A l'aspect de ce désespoir si vrai et si profond, Lampégie sentit des pleurs mouiller ses paupières, et pour un instant elle oublia l'horreur que lui inspirait cette femme si coupable et si malheureuse.

—Que prétends-tu faire? lui demanda-t-elle d'une voix moins courroucée. — Te rendre à ton père, si j'y puis réussir, répondit Aïcha, ou mourir dans ma périlleuse entreprise.—Hélas! reprit Lampégie, comment sortir du camp, tromper la vigilance de ces esclaves apostés autour de ma tente? — Cela est impossible, je le sais; mais moi, Lampégie, je puis franchir les limites du camp, aller trouver le duc d'Aquitaine, diriger pendant la nuit un groupe de soldats chrétiens qui parviendront peut-être jusqu'à toi. — Malheureuse! si tu mets le pied dans le camp de mon père, tu es morte; car le duc n'ignore pas que c'est toi qui as livré son gendre et sa fille bien-aimée à ses ennemis. Mais non, je me trompe. Tu es sa fille aussi! tu es sa Théodora qu'il crut si longtemps perdue! Tu lui feras connaitre en même temps la preuve de ta naissance, ton repentir et ton dévoûment, et il te pardonnera, j'en suis sûre, car il est bon et aimant. — Qu'importe ce qui me regarde?

répliqua la Mauresque. Je n'ai qu'un but, t'arracher au harem du khalife. — Quand partiras-tu? — A l'instant même. La nuit me protége, et les soldats de notre avant-garde ont signalé tout à l'heure l'approche de l'armée chrétienne, qui campe dans la direction du Nord, à peu de distance d'ici. Un esclave fidèle me suivra et te rapportera ma réponse. Si j'arrive vivante au camp de ton père, Lampégie, tu recevras ce voile de mousseline que je porte et qui fut détaché par moi du turban d'Othman, le jour où Ghédi-ben-Zian... — Assez! Ne me rappelle pas cette horrible aventure, si tu ne veux pas que je te maudisse encore.

Cheminant dans les ténèbres, à travers les mille dangers qui l'environnaient, accompagnée d'un seul esclave dévoué, Aïcha gagna saine et sauve les limites du camp des Austrasiens. Sur sa demande on la conduisit vers la tente de Charles-Martel.

Le maire du palais d'Austrasie, vêtu de mailles de fer comme ses sauvages guerriers, était couché sur des peaux de bêtes et entouré de ses principaux leudes, au milieu desquels on remarquait un vieillard chauve et amaigri par les chagrins : ce vieillard était le duc d'Aquitaine. Dans un coin de la tente, un enfant pâle et énervé dormait sans que personne semblât s'inquiéter de sa présence : c'était le roi d'Austrasie et de Neustrie, le jeune Thierry de Chelles, que Charles avait couronné après la mort de Chilpéric II, et sous le nom duquel il régnait avec tant de gloire et d'éclat.

Prosternée aux pieds de Charles-Martel, Aïcha fit

connaître le sujet de son voyage et sollicita vivement le maire du palais et le duc Eudes d'arracher la veuve d'Othman à l'horrible sort qui l'attendait. Mais le duc d'Aquitaine, frémissant au son de cette voix, qui ne lui était que trop connue, se leva transporté de colère et s'écria : Charles, cette femme nous tend un piége. C'est elle qui a livré Othman aux soldats d'Abd-Errahman, qui a fait tomber la tête de mon gendre. Ma fille Lampégie, pour qui elle vient réclamer notre aide, est morte aussi, sans doute, victime de sa méchanceté. Je demande qu'on livre cette femme à ma justice. — Je n'ai rien à te refuser, duc, répondit le maire du palais d'Austrasie. Punis cette infidèle ainsi que tu le trouveras bon, et que son sang soit un heureux augure pour la victoire que nous remporterons demain. — Seigneur duc, interrompit Aïcha, ne te venge pas sans m'entendre, si tu ne veux te préparer de nouveaux chagrins. Je fus bien coupable, mais mon repentir est sincère. Ecoute-moi, et tu comprendras que ce n'est pas à toi à tremper tes mains dans mon sang. — Qu'elle meure! s'écria le vieillard en étendant le bras vers les soldats aquitains qui avaient amené la Mauresque.

Aïcha, frappée au front d'un coup de hache, tomba sans pousser un seul cri.

— Dieu est juste, dit-elle en étanchant avec son voile le sang qui sortait à flots de sa blessure. Eudes ! ajouta-t-elle, infortuné père ! quand tu feras ensevelir mon corps, tu trouveras sur mon épaule l'empreinte du sceau khalifal, dont je fus marquée au siége de Narbonne. Adieu. Sauve ta dernière fille, s'il en est

temps encore. Elle attend, elle réclame le secours que je lui ai promis. Pour moi, je ne t'adresse qu'une prière, c'est de laisser retourner auprès de Lampégie l'esclave qui m'a conduite au camp chrétien. Remets-lui ce voile trempé de mon sang; elle saura du moins que j'ai rempli fidèlement ma promesse.

Abd-Errahman, vaincu et tué par Charles-Martel, malgré ses efforts héroïques, abandonna son camp aux troupes chrétiennes, après la fameuse bataille de Tours, qui arracha le pays des Francs aux Sarrasins; mais le duc d'Aquitaine chercha vainement sa fille dans les tentes désertes des musulmans. En portant à Damas la nouvelle de cette défaite irréparable, Ghédi-Ben-Zian, selon le vœu de son général, offrit la captive en présent au khalife.

FIN.